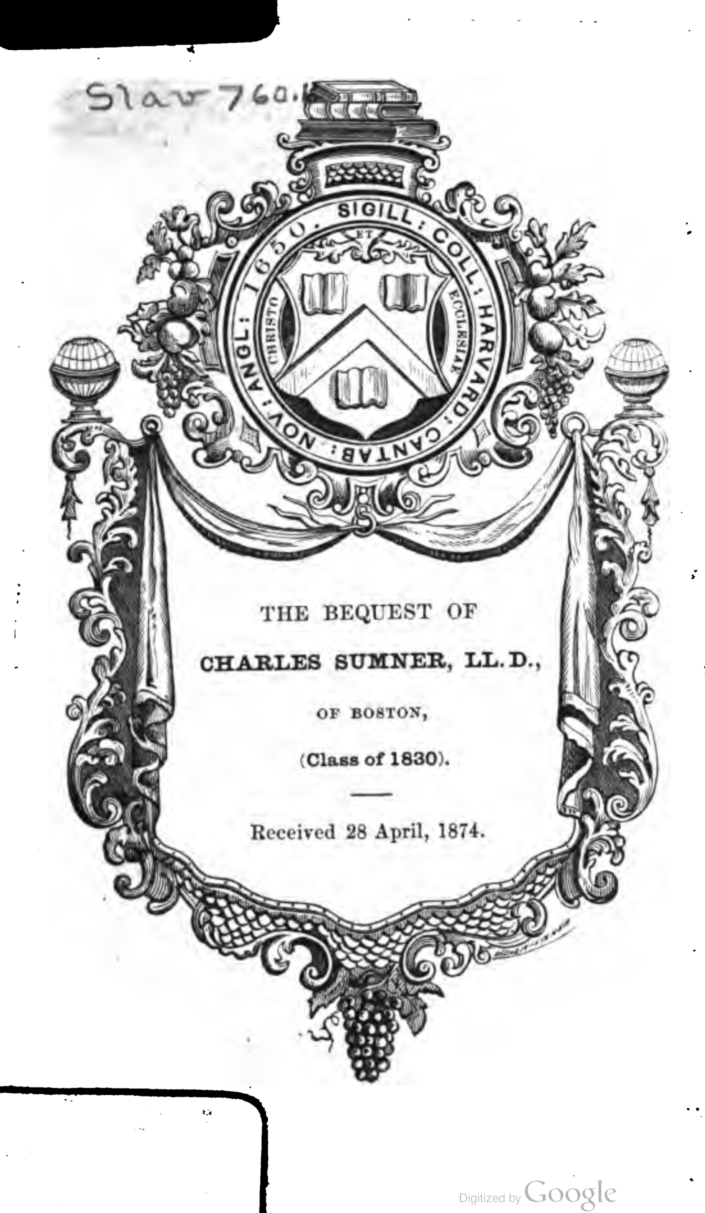

Slav 760.1
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
THE BEQUEST OF
CHARLES SUMNER, LL. D.,
OF BOSTON,
(Class of 1830).
Received 28 April, 1874.

Dolgorouki.

to Mr. George Sumner.

by his devoted Friend.

Dolgorouky.

HISTOIRE

DE RUSSIE.

Se vend aussi

A Paris, Heideloff et Campe, rue Vivienne.

A Pétersbourg, Bélizard.

A Moscou, Renaut-Urbain.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
rue N.-D.-des-Victoires, n° 16.

HISTOIRE

DE RUSSIE,

D'APRÈS LES CHRONIQUES NATIONALES,

PAR

(Antoine) Louis Paris,

TRADUCTEUR DE NESTOR.



PARIS,

AUDIN, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N. 25.

1834.

AVANT-PROPOS.

Les deux principaux historiens de Russie, parmi les Français, sont Leclerc et Lévesque. Le premier, médecin phraséologue, n'a fait qu'une compilation ampoulée, dont le plus grand mérite est d'être ornée de portraits, de cartes et de plans fort remarquables. Lévesque, écrivain plus correct et plus naturel, manque souvent de vues et de profondeur : rebuté par les tableaux affligeans dont l'histoire russe est surchargée, on voit la fatigue qui l'accable, l'impatience qui le dévore, et le désir qu'il a d'en finir avec cette longue anarchie aristocratique : sanglante et déplorable période, où le lecteur n'échappe à l'horreur que par l'ennui.

La plupart des autres écrivains étrangers qui se sont occupés de l'histoire de

Russie, ont fait preuve d'une préoccupation si grande, que leur ouvrage semble plutôt un pamphlet amer qu'une histoire réelle.

Le résumé que je présente aujourd'hui, écrit pour la jeunesse, est rédigé dans un esprit d'impartialité dégagé même de toute influence et couleur politique. Les limites, d'ailleurs, dans lesquelles j'ai été obligé de me renfermer, me permettaient peu de développemens. Je me suis néanmoins attaché, soit par le récit des principaux faits, soit par quelques observations sur les mœurs, à faire mieux connaître l'histoire du moyen-âge en Russie, toujours négligée par les compilateurs français, et qui, bien que rebutante par des crimes sans éclat et des princes sans gloire, n'en mérite pas moins l'attention du lecteur, puisqu'elle est celle d'un peuple aujourd'hui si puissant et si plein d'avenir.

Pour faciliter la lecture de cet abrégé, je me suis conformé aux divisions en cinq périodes, adoptées généralement par les historiens.

La première, de 862 à 1015, comprend l'histoire connue de la Russie, avant l'établissement du christianisme et le partage de l'empire en apanages. Espace de 153 ans : sept souverains.

La seconde, de 1015 à 1238, depuis le règne de Vladimir-le-Grand jusqu'à la soumission de la Russie aux Tatars. Espace de 223 ans : vingt-deux souverains.

La troisième, de 1238 à 1598, depuis la soumission de la Russie jusqu'à son affranchissement, et l'extinction de la grande dynastie. Espace de 360 ans : vingt-trois souverains.

La quatrième, de 1598 à 1613, depuis l'extinction de la dynastie de Rurik jusqu'à l'élévation des Romanof. Espace de 15 ans, qui contient seulement l'histoire de quelques usurpateurs.

La cinquième, de 1613 à nos jours, depuis l'avènement au trône de la dynastie Romanof, renferme 219 ans, et contient l'histoire de seize souverains.



HISTOIRE DE RUSSIE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

DES PEUPLES QUI ONT ANCIENNEMENT HABITÉ LA RUSSIE.

Les anciens n'ont connu que fort tard et très-imparfaitement le pays aujourd'hui nommé Russie. Long-temps ils ne parlèrent de ces contrées septentrionales que comme d'un pays inabordable, où le soleil ne pénétrait même jamais : c'est l'idée qu'en donne Homère 900 ans avant J.-C. Cependant les Grecs fondèrent une colonie à l'embouchure du Dniéper, et bâtirent la ville d'Olivia. Ses habitans, sous Trajan, étaient civilisés, lisaient Platon, et chantaient les vers d'Homère en marchant au combat.

La Russie fut la patrie des Scythes, si célèbres dans l'histoire. Leurs mœurs ont été décrites ailleurs ; nous n'en parlerons donc

pas. Vaincus par Philippe de Macédoine et détruits par Mithridate, ils firent place aux Sarmates qui, abandonnant l'Asie, pénétrèrent en Scythie, où ils exterminèrent le peu qui survivait de cette vaillante nation; de telle sorte qu'il ne resta plus des Scythes qu'un nom célèbre, que les Romains donnèrent indistinctement à tous les peuples peu connus des pays septentrionaux. Vinrent ensuite des nuées de barbares qui, débordant comme un torrent des pays trop peuplés de l'Asie, traversèrent la Scythie, et inondèrent l'Europe de leurs terribles et hideuses cohortes. Tels furent les Gètes, les Roxelans, les Yasiges et les Alains. A ceux-ci se joignirent les hordes non moins féroces des peuples de la Gothie et de la Scandinavie, parmi lesquels nous distinguons les Vénèdes, connus dans le moyen-âge sous le nom de Vandres ou Vandales, et auxquels l'historien goth Jornandès donne la même origine qu'aux Slaves, dont nous allons parler tout à l'heure. Ces Vénèdes, dit cet écrivain, faisaient de temps immémorial avec les Phéniciens le commerce de l'ambre jaune, qui se recueillait sur les côtes de la mer Baltique.

Mais de toutes ces nations barbares, celle qui laissa les traces les plus profondes chez les Européens épouvantés, fut la nation des Huns, peuple nomade, sorti des frontières septentrionales de la Chine, vers l'an 377. Leur férocité,

leur extérieur hideux et leurs dévastations, effraient et soumettent tous les peuples qui se trouvent sur leur passage.

Sous la conduite du farouche Attila, surnommé *le Fléau de Dieu*, ils se baignent dans des flots de sang, détruisent les villes du Danube, étendent leurs conquêtes des bords du Volga aux bords du Rhin, ravagent la Germanie, envahissent les Gaules, et vont livrer bataille dans les plaines de Champagne à Mérovée, roi des Francs, qui, de concert avec Aétius, général romain, les taille en pièces, et les oblige à se réfugier dans les pays sauvages qu'ils avaient quittés. C'est là que vint mourir, en 454, cet Attila, le génie de la barbarie, avec qui disparut cette herde homicide qui avait dévasté toute l'Europe, anéanti des peuples anciens, et épouvanté le monde entier.

Comme reste des Huns, on distingue encore les Avares et les Turcs, qui, réunis, ayant fait la conquête de la Sibérie méridionale, s'étaient établis près des monts Altaïs, d'où ils faisaient le commerce avec la Chine, la Perse et la Grèce. C'est dans cette partie de la Sibérie, occupée par ces peuples, que l'on a trouvé récemment, dans les tombeaux dont le sol est couvert, une quantité considérable d'objets curieux, tels que flèches, poignards, couteaux en or massif, et autres meubles d'argent et de cuivre, de riches pierreries, etc.; le tout aujourd'hui

précieusement conservé dans le cabinet d'histoire naturelle de Saint-Pétersbourg.

Quant aux Slaves, dont l'origine n'est pas bien connue, d'abord incorporés et confondus avec les Huns, on les voit pour la première fois s'agiter après la mort d'Attila, et parvenir, au sixième siècle, à s'emparer du pays situé entre la mer Baltique, les rives de l'Elbe, la Theiss et la mer Noire. C'est surtout vers 727, qu'établis dans le nord de la Dacie, et réunis aux Ougres, aux Antes et à d'autres peuples barbares de la mer Noire, ils se rendent redoutables à l'empire. Bélisaire seul parvint à éloigner de Constantinople le torrent dévastateur qui menaçait cette capitale. Peu à peu, les forces, le nombre et l'indépendance des peuples slaves diminuèrent et s'évanouirent. Il n'en survécut plus qu'une seule tribu, destinée, il est vrai, à jouer plus tard un grand rôle dans les annales de l'histoire : c'est celle qui, sous le nom de Russe, étonne aujourd'hui le monde par l'étendue de ses possessions et la force de sa puissance.

CARACTÈRE ET MOEURS DES SLAVES.

Au neuvième siècle, la nation slave, maîtresse d'une partie des pays autrefois connus sous le nom de Sarmatie et de grande Scythie, s'y était divisée en plusieurs petites tribus, parmi lesquelles figuraient surtout les Pola-

niens, les Drevliens, les Viatitches, les Radimitches, les Doulèbes, les Sévériens, les Drégovitches, les Krivitches, les Vesses et quelques autres encore. Malgré la rudesse et la férocité de caractère de la plupart de ces peuples, l'hospitalité chez eux était généreusement exercée. Ils poussaient même ce devoir si loin, qu'il était permis à l'indigent de dérober à son voisin ce dont il avait besoin pour bien traiter un hôte. « Les Polaniens, les plus civilisés
» d'entre les Slaves, observaient, dit Nestor,
» les pratiques et les coutumes de leurs pères.
» Ils étaient doux, humbles, et conservaient
» du respect pour leurs belles-mères et leurs
» belles-sœurs. Les Drevliens, plus barbares,
» vivaient entre eux comme des animaux,
» s'entr'égorgeaient, se nourrissaient de mets
» impurs, abhorraient le mariage, et ravis-
» saient les filles quand elles venaient aux
» fontaines puiser de l'eau. Les Radimitches,
» les Viatitches et les Sévériens habitaient les
» forêts comme des bêtes sauvages, se nour-
» rissaient de saletés, prononçaient toutes sor-
» tes de mots honteux devant leurs belles-sœurs
» et leurs parens, ne reconnaissaient aucun
» mariage, prenaient plaisir à chanter des
» chansons diaboliques, à danser des danses
» indécentes, pendant lesquelles ils enlevaient
» les femmes avec qui ils étaient d'intelligence.
» Quand quelqu'un d'entre eux venait à mourir,

» ils poussaient de grands gémissemens, éle-
» vaient un bûcher où ils plaçaient et brûlaient
» son cadavre; après quoi ils recueillaient ses
» cendres dans un petit vase funéraire qu'ils pla-
» çaient sur une colonne, au bord des routes.»

Au rapport de Nestor, l'apôtre André étant venu prêcher le Christianisme chez les Slaves, étudia attentivement leurs mœurs, et fit, à son retour à Rome, le récit suivant: « J'ai vu,
» dit-il, le surprenant pays des Slaves, et j'ai
» attentivement examiné leurs usages. Ce qui
» m'a surtout frappé, ce sont leurs étuves qu'ils
» chauffent extrêmement, puis leur manière de
» se plonger tout nus dans de l'eau savonneuse
» et bouillante. J'ai vu les verges dont ils s'ar-
» ment contre eux-mêmes, se fouettant avec
» une telle violence qu'à peine leur reste-t-il
» un souffle, après quoi ils se plongent dans
» l'eau froide, répétant cet exercice plusieurs
» fois par jour. C'est ainsi qu'exempts de peine
» et de tyrannie, ils s'en créent eux-mêmes en
» faisant des bains, non point un plaisir, mais
» un véritable supplice » (1).

Chez la plupart des peuples slaves, les femmes

(1) On sait que cette manière de se baigner en Russie s'y est continuée jusqu'à nos jours, et qu'elle est une des grandes jouissances du peuple; on prétend même que, durant les plus grandes rigueurs de l'hiver, le paysan russe sort de l'étuve tout en sueur, et va, durant quelques minutes, se rouler dans la neige.

étaient considérées comme des esclaves, soumises aux travaux les plus humilians. Il ne leur restait pas même le droit de se plaindre : la vie future n'était pour elles qu'un changement de séjour et de maîtres, devant y rester assujetties au service des hommes. Quand leur famille était trop nombreuse, elles avaient le droit de tuer les filles nouvellement nées; quant aux garçons, ils étaient réservés pour le noble métier des armes. Les enfans, par réciprocité, pouvaient se défaire de leurs parens, quand la vieillesse et les infirmités les rendaient à charge à leur famille.

Toutefois, malgré cette sauvagerie de mœurs, les Slaves n'étaient point insensibles à la musique : ils se plaisaient aux chants, aux danses, aux exercices gymnastiques. La danse chez eux consistait à tendre fortement les muscles, à remuer les bras, à tourner sur une même place, à s'accroupir et à frapper des pieds. La danse nationale d'aujourd'hui a conservé quelque chose de celle des Slaves.

Le pouvoir était délégué à des guerriers qui, selon le degré de leur autorité, se nommaient boyards, voïévodes, kniaz, pans, joupans, karols ou krols, etc. Quant à la croyance religieuse des Slaves, il n'est pas permis de penser qu'elle ait été bien éclairée. Ils adoraient le tonnerre, les orages, les élémens, et avaient une multitude d'idoles, persuadés que plus le nombre de leurs dieux était grand, plus ils

étaient en sûreté. Tchernobog était l'auteur des maux de l'humanité; Bélibog (1), le dieu blanc, en était le bon génie, le bienfaiteur. Le dieu Sviatovid, dont le temple était à Arçon, dans l'île de Rughen, prédisait l'avenir et protégeait les guerriers. Il avait quatre têtes et deux poitrines, de la barbe et des cheveux tressés. La déesse Lado était la Vénus des Slaves. Les jeunes filles, à une certaine époque du printemps, chantent encore en Russie une ronde dont le refrain est : *Lada didi Lada.*

Les prêtres se nourrissaient des victimes offertes aux idoles, avaient seuls le droit de laisser croître leur barbe, entretenaient des troupes qui allaient au pillage pour enrichir les temples, et immolaient les prisonniers sur les marches de l'autel.

La langue des Slaves n'exprimait d'abord, comme toutes les langues, que les premiers besoins du peuple. Elle n'eut un alphabet qu'en 865, époque à laquelle le philosophe Constantin Cyrille et son frère Methodius, envoyés par l'empereur d'Orient aux princes chrétiens de Moravie, traduisirent les livres saints, inventèrent dix lettres nouvelles, et fixèrent cette langue, dans laquelle Nestor, moine du couvent de Petscherski de Kiew, écrivit bientôt après sa célèbre chronique.

(1) Les Russes, après la chute de Napoléon, ont donné le surnom de Bélibog à leur empereur Alexandre.

PREMIÈRE PÉRIODE.

RURIK.

I[er] RÈGNE. (De 862 à 879.)

L'histoire du peuple dont nous nous occupons commence, comme celle de toutes les sociétés, par une démocratie absolue. Subjugués vers le milieu du neuvième siècle par les Warègues, peuple guerrier, accouru des régions les plus septentrionales de l'Europe (1), les Slaves furent assez heureux pour s'affranchir du joug et de

(1) Nestor, le premier annaliste de Russie, florissait à la fin du onzième siècle : il fait venir les Russes, ou qu'il appelle aussi *Warègues*, de la Scandinavie pays des Normands ; il assure que c'est d'eux que l'état de Novgorod prit le nom de Russie. Les noms propres des premiers fondateurs de la monarchie russe sont scandinaves ou normands. Leur langue, ainsi que cela se voit par un passage de l'empereur CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *de Administrando imperio*, cap. 9, différait essentiellement de la langue slavonne. L'auteur des *Annales de saint Bertin*, qui le premier fait mention des Russes *(Rhos)*, à l'année 839 de ses Annales, leur assigne la Suède pour patrie. Aussi LUITPRAND, évêque de Crémone, dans le dixième siècle, envoyé en ambassade à la cour de Constantinople par Othon-le-Grand, atteste, au livre 5, chap. 6 de son Histoire,

l'impôt auxquels la conquête les avait soumis. Mais bientôt, c'est-à-dire vers 862, fatigués eux-mêmes des guerres intestines qui les divisaient, les Novgorodiens, les Krivitches, les Vesses et les Tchoudes, peuplades slaves, convinrent de prendre pour juges de leurs différens les chefs varègues qu'ils avaient précédemment expulsés.

« Notre pays est grand, leur mandèrent-ils, » et tout y est en abondance; mais l'ordre et la » justice y manquent. Venez prendre possession » du sol et nous gouverner. » Cette prière ne resta

que les Grecs appelaient *Russes* le peuple qui en occident portait le nom de *Normands*. Les Finois, Lapons, Estoniens, nomment encore aujourd'hui les Suédois *Roots*, *Rootzi*, *Ruotzi*, *Rotslane*. Ce fut vraisemblablement par eux, les plus proches voisins des Suédois, que cette dénomination passa aux peuples slaves. Voyez THUMANNS, *Untersuchungen über die Geschichte der æltlichen Europaischen Volker*, page 374; Galterer, dans *Comment. societ. regiæ scientiarum Gœtting.*, vol. XIII, page 126; et SCHLOEZER, dans son *Nestor*. D'après ces observations, c'est dans la Suède qu'il faut chercher la Russie dans les temps antérieurs à Rurick : tout comme l'ancienne France se trouve dans la Westphalie et la Hesse, dans ceux qui précédèrent Clodion et la fondation de la nouvelle monarchie des Francs dans la Gaule.

(KOCH, *Tableau des Révolutions de l'Europe*, édition de Schœll, t. I, page 60)

point inexaucée. Avides de conquêtes et de pillages les Varègues se hatèrent de se rendre aux vœux d'un peuple qui ne savait pas s'accommoder de la liberté. Suivis d'une armée de Scandinaves, Rurik, Sinéous et Trouvor, leurs chefs, réalisèrent sur ces peuples l'apologue du cheval qui, s'étant voulu venger du cerf, appelle l'homme à son secours et s'en voit bientôt l'esclave. Vainement les Slaves voulurent-ils plus tard reconquérir cette liberté qu'ils avaient perdue par leur faute: leurs tentatives échouèrent devant l'habileté de Rurik, qui, survivant à ses deux collègues, réunit à sa domination leur héritage, fixa sa résidence à Novgorod, et devint ainsi, sous le titre de grand-prince ou de grand-duc, adopté par ses successeurs, le fondateur de la monarchie russe.

Nestor raconte que deux boyards Varègues *Oskold* et *Dir*, mécontens sans doute de leur part dans la conquête, abandonnèrent Rurik, et suivis de quelques-uns de leurs compagnons, pénétrèrent plus avant dans le pays, s'emparèrent de Kiew, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, y établirent leur demeure, et de là poussèrent leurs excursions jusqu'à Constantinople. Michel (surnommé l'Ivrogne) y occupait alors le trône des Césars. « Informé des ravages » que faisaient sur les côtes ces farouches guer- » riers, l'empereur se rend incontinent avec le » patriarche Photius dans l'église de la Vierge,

» à Blacherne; il y passe la nuit en prières. Au » point du jour, au milieu des chants des psau» mes et des saints cantiques, le patriarche » plonge dans les eaux du fleuve la robe mira» culeuse de la sainte-Vierge (*l'une des reliques* » *conservées à Blacherne*), et soudain les flots » se soulèvent et s'irritent, les vagues s'amon» cèlent et les vaisseaux des idolâtres, fra» cassés, dispersés, ne laissent qu'à un petit » nombre des Russes la faculté de regagner » leur patrie. »

Il régna paisiblement quelques années encore et mourut en 879, après un règne de dix-sept ans, laissant à Oleg, son parent, la régence du gouvernement et la tutelle de son fils Igor. Son règne correspond à celui de Charles-le-Chauve et de Louis II, dit le *Bègue* (rois de France).

OLEG.

2e RÈGNE. — (De 879 à 913.)

Le premier soin d'Oleg fut d'aller punir ceux des Varègues qui, mécontens de Rurik, l'avaient quitté pour aller chercher fortune ailleurs. Nous venons de voir le peu de succès de leurs armes contre Constantinople. A peine échappés au désastre de leur flotte, Oskold et Dir reçoivent la nouvelle que des voyageurs égarés demandent à leur être présentés. C'était une ruse d'Oleg. A peu de distance de Kiew,

le tuteur d'Igor avait laissé son armée et s'était avancé tenant dans ses bras le jeune fils de Rurik, et suivi de quelques soldats. Voici ce qu'il faisait dire aux deux frères: «Nous sommes » des marchands qui, au nom d'Oleg et d'Igor, » nous rendons en Grèce : Venez et ne voyez en » nous que des compatriotes.» Pleins de confiance Oskold et Dir vont au devant des prétendus marchands. «Vous n'êtes point princes ni même issus de princes, leur crie alors le redoutable Oleg. Tenez, ajoute-t-il, en leur montrant le jeune Igor, voici votre maître! » A ces mots, ses gens se précipitent de leurs barques sur Oskold et Dir, et les égorgent sans pitié. Devenu, par ce meurtre, maître de Kiew le tuteur d'Igor y établit le siége de son empire.

Malgré les taches de sang dont la mémoire de ce prince est souillée, l'époque de son règne ne fut pas sans gloire pour la Russie naissante. Sa plus importante expédition fut celle qu'il fit (904) contre Constantinople. Il en résulta un traité de paix fort avantageux pour les Russes, dont le naïf Nestor nous a conservé tous les articles. C'est à Oleg que la Russie doit ses plus fertiles contrées. Son règne fut de trente-trois ans.

IGOR.

3e RÈGNE. — (De 913 à 945.)

Les nations nouvelles et celles qui, pour changer de forme de gouvernement, se plon-

gent dans l'abîme des révolutions, ont un égal besoin de la guerre. C'est par cette extrémité, souvent fatale, qu'elles parviennent à occuper la turbulence des esprits à l'intérieur, et à inspirer du respect aux puissances voisines qui seraient tentées de contester la légalité de leur existence. Igor sentit cette vérité. Sa première expédition fut contre les Drevliens, peuple limitrophe, qui, profitant de la mort du régent, voulurent se soustraire au tribut qu'ils payaient à la Russie. Igor les fit rentrer dans le devoir; puis, suivant l'exemple de son tuteur, il se mit en marche contre Constantinople. Nestor fait une longue description des horreurs que commirent ses compatriotes dans cette nouvelle expédition.

» Ils commencent, dit-il, par attaquer la » Bythinie, puis dévastent le pont jusqu'à » Héraclée et la Paphlagonie : ils ravagent la » Nicomédie et portent partout le fer et la » flamme. Les prisonniers qu'ils font sont hor- » riblement mutilés, les uns crucifiés, les » autres coupés en morceaux..... Ils placent » ceux-ci comme en faction et se plaisent à » les percer de flèches.... A ceux-là ils lient » les mains derrière le dos et leur entrent dans » la tête de longues broches de fer. Ils pillent » et incendient les églises, les monastères, les » villes et les villages, et font butin de tout » ce qu'ils peuvent emporter... »

Cependant les Grecs marchèrent au-devant d'eux, et les attaquèrent sur terre et sur mer, les mirent en fuite et détruisirent leur flotte au moyen du feu grégeois, espèce de flamme ailée, dit Nestor, qui les remplit de terreur et d'effroi.

A peine échappé à cette malheureuse expédition, Igor prit à sa solde les Petchenègues des bords du Jaïk et du Volga, et, à la tête d'une multitude d'autres peuples barbares, résolut de laver l'affront qu'il avait essuyé. A son approche, les Grecs effrayés se soumirent d'avance au tribut qu'ils payaient à Oleg. Igor, forcé par ses boyards d'accepter cette offre, tourna ses armes contre les Drevliens, dans le but de leur imposer de nouveaux tributs. Ceux-ci, connaissant l'insatiable rapacité du prince de Kiew, résolurent de résister à ses cruelles vexations ; ils tinrent conseil avec leur chef Mall. « Quand, se dirent-ils, on lâche le » loup contre les brebis, il fait sa proie de tout » le troupeau. Le loup, c'est Igor; si nous ne le » tuons pas il nous dépouillera entièrement.» Ils se mirent donc en embuscade, le firent tomber dans un piége, et le massacrèrent, lui et un grand nombre des siens.

Igor, quoique dur, avare et farouche, permettait aux Russes nouvellement convertis de célébrer les cérémonies du christianisme, tolérance rare et digne des temps les plus civilisés. Il régna trente-deux ans. Son règne cor-

respond à la fin de celui de Charles-le-Simple, à celui de Raoul et à une partie de celui de Louis IV, surnommé d'*Outre-Mer*.

OLGA.

4e RÈGNE. — (De 945 à 955.)

La vie entière d'Olga tient du roman : cette princesse joue, dans ces premiers temps de l'histoire russe, le double rôle de notre Clotilde et de notre Frédégonde, l'une de sainte et l'autre d'exécrable mémoire. De basse extraction, Olga s'était fait remarquer par ses grâces et sa beauté; Oleg en fit l'épouse de son pupille Igor. A la mort de celui-ci, déclarée régente et tutrice de son fils Sviatoslaw, Olga ne songea plus qu'à punir les meurtriers de son époux. Elle employa, pour y parvenir, différens stratagèmes qui peignent la férocité de son caractère, et l'extrême simplicité des peuples qui en devinrent les victimes.

Puis, comme pour expier elle-même les cruautés sans nombre qu'elle exerça sur les malheureux Drevliens, Olga remit à son fils, qui venait d'atteindre sa majorité, les rênes du gouvernement, et partit pour Constantinople, avec la résolution d'embrasser la religion chrétienne. Constantin Porphyrogenète, qui occupait alors le trône, la tint sur les fonts de baptême, et lui donna le nom d'Hélène. Nestor

ajoute que cette princesse remarquable avait conservé tant d'éclat et de beauté, que le vieux empereur voulut l'épouser; ce à quoi la nouvelle convertie s'opposa, en disant: « Comment pourriez-vous le faire? vous m'avez tenue sur les fonts de baptême, et vous m'appelez votre fille: ce ne serait nullement conforme à la loi de l'Évangile. » La chonique raconte qu'étant de retour à Kiew, Olga reçut des députés de l'empereur qui lui dirent de la part de leur maître; « Quand tu étais parmi nous et que je » te comblais de présens et de faveurs, ne m'as- » tu pas dit que dès ton retour de Kiew, tu » m'enverrais des cadeaux, des esclaves, de la » cire, des fourrures et des soldats pour m'aider » dans mes guerres? » Ce message ne fut point du goût de la princesse: « Sont-ce bien là, dit- » elle aux députés grecs, les paroles dont votre » maître vous a chargés pour moi!.. En ce cas, » allez lui dire de ma part qu'il vienne faire une » station dans les eaux de la Poczaïn comme celle » qu'il m'a fait faire dans les fonts baptismaux, et » qu'alors je lui ferai les présens qu'il désire. » Cette manière de payer ses dettes fait plus d'honneur à l'esprit de la princesse qu'à la probité de son caractère.

La conversion d'Olga n'assura pourtant point le triomphe de la religion chrétienne en Russie; et cette princesse mourut dans un âge très avancé, vers 969, sans avoir eu la satisfac-

tion de persuader son fils, qui ne toléra les chrétiens que par égard pour elle.

L'église lui donna l'épithète de sainte; mais l'histoire, plus équitable, lui a laissé celle d'artificieuse.

SVIATOSLAW Ier.

5e RÈGNE. — (De 955 à 973.)

Endurci aux fatigues et aux rigueurs des saisons, Sviatoslaw Ier fut un héros dans ce siècle de barbarie, où la rudesse et la force tenaient lieu de grandeur d'âme. Brave et belliqueux, dit Nestor, il était léger comme la panthère et ne se plaisait qu'au bruit des camps. Il se nourrissait de la chair de cheval et de bêtes sauvages, et n'avait d'autre toit que la voûte du ciel.

Ses armes se tournèrent d'abord vers les contrées méridionales comprises entre le Tanaïs et le Borysthène, la Chersonèse Taurique et la Hongrie. Il s'empara de ces diverses provinces, dont il expulsa les Kozares, peuple autrefois célèbre dans l'histoire, et qui dès-lors disparut de la scène du monde.

Excité par Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, à déclarer la guerre aux Bulgares, Sviatoslaw marche sur Peréiaslaw, leur capitale, et s'en rend maître après avoir défait leur armée. Mais tandis qu'il poursuivait de nouvelles conquêtes, peu s'en fallut qu'il ne

perdit sa famille et son ancienne capitale. Les Petchenègues profitant de son éloignement avaient formé le siége de Kiew, où se trouvaient renfermés ses enfans et leur aïeule Olga. Les Kiéviens, livrés aux horreurs de la famine, se livraient au désespoir: «N'y a-t-il donc personne, s'écriaient-ils, qui veuille se dévouer pour le salut commun, et qui se charge d'aller prévenir nos frères de l'autre rive.» — «J'y vais! s'écrie enfin un adolescent.» Ce jeune homme, une bride à la main, sort de la ville et crie aux Petchenègues qui le prennent pour un des leurs (il parlait leur langue): «Quelqu'un de vous n'a-t-il pas vu mon cheval qui s'est enfui?» Cependant il gagne les bords du fleuve, jette ses vêtemens, se précipite dans le Dniéper et se met à gagner la rive opposée sous les yeux des ennemis, qui font en vain pleuvoir sur lui une nuée de flèches.... Instruits du danger qui menace leurs frères, les Russes de la rive opposée projettent une attaque.

Le lendemain, au point du jour, Pretiez, voïévode de Sviatoslaw, commande le mouvement, des barques couvrent le fleuve, l'air retentit du son des trompettes, et les Kiéviens, ivres de joie répondent à ce signal par des cris simultanés. Les Petchenègues surpris, quittent les avenues de la ville assiégée et facilitent ainsi la sortie d'Olga, des enfans, du prince et des principaux officiers. Revenus de leur frayeur,

les Petchenègues se représentent, et leur chef apercevant Pretiez, s'approche et lui dit : « Quels sont donc ces gens? — Ce sont, répond le voïévode, nos frères et nos amis. — Mais toi-même? — Je suis un des officiers de Sviatoslaw, envoyé par ce prince au secours de Kiew : lui-même, suivi d'une armée innombrable, ne tardera pas à paraître. » A ces mots, le Petchenègue effrayé ne sait plus que devenir. « *Soyons amis*, dit-il à Pretiez. — *Je le veux bien*, répond le voïévode.» — Et tous deux se tendirent la main. Le Petchenègue donna à Pretiez son cheval, son sabre et son arc en échange d'un harnais, d'un bouclier et d'une épée qu'il reçut de celui-ci, et les Petchenègues décampèrent à la hâte et abandonnèrent Kiew et les bords du Lybed.

Sviatoslaw, informé du danger qu'avait couru Kiew en son absence, se hâta de se rendre aux vœux de ses habitans. Cependant son humeur remuante s'arrangeait peu de la vie inactive. « Le séjour de Kiew m'ennuie, dit-il un jour à » sa mère, je préfère aller demeurer à Peréjas- » lavle près du Danube : ce sera le point central » de mes États, car tous les biens y abondent : » de la Grèce y viennent les étoffes précieuses, » l'or, le vin et les fruits de toute espèce; du » pays des Bohêmes et des Ougres, des chevaux » et de l'argent; de la Russie, des fourrures, de » la cire, du miel et des esclaves. » Olga que ce

discours chagrinait, lui répondit : « Ne vois-tu pas, mon fils, que je suis malade. Voudrais-tu m'abandonner en ce moment ? » Elle était réellement fort souffrante, et elle ajouta : « Ensevelis-moi, puis après va où bon te semblera. » En effet trois jours après Olga mourut : elle fut inhumée sans aucune pompe ainsi qu'elle l'avait paru désirer, et par un prêtre chrétien qui lui était attaché.

Sviatoslaw, après la mort de sa mère, se hâta d'exécuter les projets qui lui souriaient tant : mais avant il voulut partager ses États entre ses enfans. Il assigne Kiew à l'aîné, Iaropolk ; les pays des Drevliens au second, Oleg ; et la souveraineté de Novgorod au troisième, Vladimir, son fils naturel. C'est ce partage qui fit naître en Russie la funeste coutume des apanages.

On lit dans Nestor un fait qui ajoute aux traits que l'annaliste nous a laissés de Sviatoslaw. L'occupation de la Bulgarie par le prince russe, ayant porté ombrage aux Grecs, de nouveaux démêlés s'ensuivirent et la guerre fut déclarée. Les historiens byzantins s'accordent peu ici avec la chronique russe : suivant les premiers, Sviatoslaw vaincu, défait de toutes parts, se vit obligé de reprendre honteusement la route de ses anciens États, tandis que selon Nestor, il fit trembler l'empereur sur son trône, et dicta les articles d'un nouveau traité d'al-

liance, dont à la vérité les termes ne lui sont pas très-favorables. Quoi qu'il en soit, les Grecs, suivant Nestor, effrayés des progrès des Russes, se décidèrent à lui offrir la paix... « Nous ne pouvons résister à Sviatoslaw, disaient-ils à l'empereur, envoyez-lui des présens, et voyez s'il a du goût pour l'or et les étoffes précieuses. » Le tsar grec adopte cet avis. Il charge des hommes habiles de porter au prince russe de l'or et des étoffes précieuses, et leur recommande d'observer attentivement son regard, son visage et de démêler l'impression que feraient sur lui ces présens. — Les députés se présentent donc au camp des Russes. Amenés devant le prince, ils s'inclinent et déroulent leurs tissus, étalent leur or et leurs bijoux. Sviatoslaw jette sur tout cela un œil de mépris et dit à ses gens : « Prenez cela ! » Les députés revenus près de leur maître, s'expriment ainsi en présence des boyards et officiers de sa cour. « Eh bien! nous avons offert nos présens au prince, mais il les a vus avec le plus grand mépris, et les a abandonnés à ses gens. — Essayons alors, dit un des assistans, de lui envoyer des armes. » Et les mêmes députés portèrent à Sviatoslaw une épée et quelques autres armes. A leur vue, celui-ci se lève, saisit ces nouveaux présens, les admire, les porte à ses lèvres et témoigne la plus grande joie... « Ce doit être un homme bien farouche, se di-

rent alors les Grecs, puisqu'il méprise l'or, et qu'il ne veut d'autre tribut qu'un glaive, qu'une épée! »

Ou vainqueur ou vaincu, Sviatoslaw fort mal accompagné, reprit le chemin de Kiew. En vain ses officiers lui représentent-ils le danger de remonter le fleuve : il s'embarque.

Cependant les Petchenègues, ses ennemis constans, l'attendaient aux cataractes du Borysthène : ils le surprennent et le tuent. Son crâne, orné d'un cercle d'or, servit de coupe au prince des Petchenègues. — Il régna dix-sept ans. Il avait eu pour femmes une religieuse grecque et une suivante de sa mère Olga. Son règne correspond à celui de Lothaire, l'avant-dernier des Carlovingiens en France.

IAROPOLK Ier.

6e RÈGNE. — (De 973 à 980.)

Nous venons de voir le partage qu'avait fait de la souveraineté le grand-prince Sviatoslaw. Le pouvoir ainsi divisé devint bientôt la source de cruelles dissensions. Oleg, à qui le pays des Drevliens était échu, en fut la première victime. Attaqué par Iaropolk, battu, poursuivi, le malheureux fugitif tombe dans un fossé, où il meurt écrasé sous le poids d'une multitude d'hommes et de chevaux. Vladimir, effrayé du sort de son frère, abandonne ses états, et court

chez les Varègues implorer leur assistance. C'est peu de temps après son retour, auquel le lâche Iaropolk ne chercha pas à mettre obstacle, que les deux frères songèrent à épouser la même femme, la fille de Rogvold, prince de Polotsk. « Veux-tu prendre Vladimir pour époux? » demande le père à sa fille. « Je ne « veux en aucune manière, répond-elle, tirer les « souliers du fils d'une esclave; mais je désire » devenir l'épouse de Iaropolk. » — Vladimir, irrité, s'empare de Polotsk, détruit l'armée de Rogvold qu'il tue, et force la dédaigneuse princesse à recevoir une main odieuse, fumante encore du sang de son père. Après ce triomphe, qui ne semble qu'irriter la barbarie de Vladimir, il marche vers Kiew, corrompt un des favoris de son frère, nommé Blud. Ce misérable enfermé dans la ville avec Iaropolk qu'il trahissait, craignant de ne pouvoir assez tôt livrer son maître, lui persuade que les Kiéviens veulent se défaire de lui, et le détermine à se réfugier dans la citadelle de Rodnia, à l'embouchure du Réza. Vladimir y poursuit son frère et forme le siége de la forteresse où bientôt les ressources manquent aux habitans. La famine qu'on y éprouva y fut telle qu'on en conserva le souvenir en Russie et qu'on y dit long-temps encore après, en parlant d'une pénurie de vivres: «*C'est comme la famine de Rodnia*. Enfin, Blud ayant réduit son

maître à telle extrémité, l'engagea à recourir à la miséricorde de Vladimir. Jaropolk s'y décida. Vareschko son fidèle serviteur lui voulut ouvrir les yeux. «Knés, lui dit-il, n'y va pas, ils t'assassineront. » Jaropolk ne voulut le croire, et se rendit près de Vladimir. Mais à peine fut-il entré dans la salle où se tenait celui-ci, que deux Varègues se jetèrent sur lui et lui plongèrent leur épée dans le sein.

Nous n'aurons malheureusement que trop de récits de cette nature à faire dans le courant de l'histoire de Russie. Le lecteur doit se résigner au spectacle de trahisons, de fratricides, et de crimes odieux de tous genres. Les commencemens de tous les peuples sont semés de tableaux semblables, et notre propre histoire n'en est pas exempte.

Iaropolk avait régné sept ans.

VLADIMIR-LE-GRAND.

7ᵉ RÈGNE. — (De 980 à 1015.)

C'est le prince gigantesque des premiers temps de la monarchie dont nous écrivons l'histoire : les Russes le comparent volontiers à notre Charlemagne, quoique, à mon avis, il ait bien plus de ressemblance avec Clovis, dont il fut, par la rudesse de son caractère, par ses victoires et sa conversion, le fréquent imitateur. Son premier soin, en se trouvant

seul maître de la Russie, fut de se défaire des Varègues, qu'il avait appelés à son secours, et dont il se trouvait embarrassé. Il leur conseilla d'aller offrir leurs services à l'empereur de Constantinople, par qui, disait-il, ils devaient être fort bien accueillis. Cette soldatesque mercenaire suivit cet avis, et rendit, depuis ce temps, de grands services à l'empire, dans les fréquens combats qu'il eut à soutenir contre les barbares qui l'assaillaient de toutes parts.

Vladimir, par le bonheur de ses armes contre les Polonais, les Bulgares, et contre d'autres petits peuples, ses voisins, rendit son nom redoutable, et de puissans monarques recherchèrent son alliance. On prétend que les députés du pape Jean XV vinrent l'engager à embrasser la foi de l'Évangile. La vérité est que, cédant au mouvement religieux qui s'opérait alors en Hongrie, en Pologne, en Suède, en Norwège et en Danemarck, il demanda des prêtres chrétiens à l'empereur de Constantinople. Le sort que saint Colomban, saint Brunon et saint Adalbert avaient précédemment éprouvé dans la Slavonie, donnait une trop mauvaise opinion des Russes, pour que les prêtres grecs fussent tentés de la périlleuse mission de les catéchiser. Vladimir, ne recevant pas de réponse à sa demande, résolut d'obtenir à main armée ce qu'on ne voulait pas accorder à ses prières. Il

rassembla donc une armée formidable, entra en Crimée, et ravagea toute la Chersonèse, menaçant les empereurs Basile et Constantin de traiter leur capitale de la même façon, s'ils ne lui accordaient, sur-le-champ, leur sœur en mariage, et des prêtres chrétiens pour éclairer sa nation.

« A la réception du message de Vladimir, dit Nestor, les tzars Basile et Constantin furent tout ébahis; cependant ils répondirent: Il n'est nullement permis à des chrétiens de contracter mariage avec des païens. Fais-toi baptiser, adopte notre foi, et tu pourras obtenir notre sœur, et avec elle, la couronne céleste.. Vladimir exigea que les empereurs lui envoyassent d'abord leur sœur; mais la princesse refusait d'aller parmi des idolâtres. « Non, disait-elle, j'aime mieux mourir ici. — Mais, répondaient ses frères, peut-être introduiras-tu le vrai Dieu dans cette Russie qui déjà nous a fait tant de mal. » Enfin, la princesse, après bien des larmes et des soupirs, embrassa ses parens, ses amis et s'embarqua pour Cherson. Or, en ce temps-là, Vladimir, par un effet de la volonté de Dieu, avait inopinément perdu la vue; il se lamentait et ne savait quel moyen employer pour la recouvrer. La princesse lui conseilla le baptême. — Si, dit-il, je dois être guéri par votre baptême, c'est que votre Dieu, qui le commande, est vraiment grand. Et il se fit bap-

tiser; puis, tandis que l'évêque lui imposait les mains, ses yeux s'ouvrirent, et il revit la lumière. Dès ce moment, ajoute l'annaliste, Vladimir prit le vrai Dieu en grande estime. »

Immédiatement après sa conversion, qui eut lieu l'an de Jésus-Christ 988, Vladimir fit cesser, en Russie, le culte des faux dieux et renverser les idoles auxquelles précédemment il sacrifiait le sang humain. Comme Péroun était pour les Russes le plus grand des dieux, ce fut aussi celui que Vladimir, après sa conversion, voulut traiter avec le plus d'ignominie. « Il donna l'ordre, dit la chronique, qu'on l'attachât à la queue d'un cheval et qu'il fût traîné jusqu'au Dniéper; et durant le trajet, douze hommes, montés dessus, le flagellaient de verges et l'injuriaient de paroles. Un historien reproche à Vladimir ce traitement infligé à l'idole Péroun: Ce trait peint, dit-il, le caractère de Vladimir, également insensé quand il adorait un morceau de bois mal dégrossi, et quand il voulait punir cette masse insensible des adorations que lui-même lui avait prodiguées. » Nestor cependant avait pris soin de disculper le prince russe de ce reproche de folie. « Vladimir, dit le moine de Kiew, n'en agit point de la sorte, comme aucuns pourraient penser, pour que cette statue faite de bois le ressentît, mais par pur mépris du démon qui avait à ce point égaré les hommes et pour que,

par un tel affront, il reçût la peine qu'il avait méritée. »

Vladimir, après sa conversion, eut de fréquentes guerres à soutenir. Dans un de ses démêlés avec les Petchenègues, les deux armées étaient près de combattre et n'étaient séparées que par les eaux de la Soula. Le chef ennemi s'avance, et propose de vider les querelles par un combat singulier entre deux champions. Le parti vaincu dans la personne de son tenant, devait s'abstenir, pendant trois ans, de toute hostilité contre l'autre nation.» Vladimir, dit la chronique, fit aussitôt crier parmi les guerriers: *Se trouve-t-il quelqu'un qui veuille d'un combat à outrance avec un Petchenègue?* Mais nul n'acceptait. Cependant, dès le matin, les Petchenègues amenèrent leur champion, tandis que de notre côté personne ne bougeait, ce dont Vladimir se trouvait grandement fâché. A la fin se présente un vieillard qui lui dit : Je suis venu au camp avec quatre de mes fils; mais j'ai laissé à la maison mon plus jeune, qui, depuis son enfance, n'a pas encore trouvé son maître. Un jour qu'il tenait une peau de bœuf, et que je le grondais, il se fâcha contre moi, et dans sa colère, il déchira la peau en deux.— A ce récit, le prince, plein d'espérance, envoya quérir le jeune garçon, qui confirma par ses discours les paroles de son père. *Prince*, dit-il à Vlaldimir, *je ne connais pas moi-*

même mes forces ; fais-les moi éprouver. Avez-vous ici un fort et puissant bœuf ? On amena, selon ses désirs, un bœuf d'une force extraordinaire, que le prince fit irriter au moyen d'un fer rouge, puis on le lâcha dans l'arène. Incontinent le bœuf se précipite sur le jeune athlète; mais celui-ci d'une main le saisit aux cornes, et de l'autre lui arrache un énorme morceau de chair... A cette vue, Vladimir s'écrie : *Allons ! tu peux combattre à outrance.* Le lendemain, les champions s'avancèrent sur la rive du fleuve; le Petchenègue était, pour la taille, un véritable géant, et pour la figure, horrible à voir.— Quand le tenant de Vladimir parut, le Petchenègue se prit à rire ; car près de lui ce n'était rien. Cependant on fit un champ clos, et les deux champions marchèrent l'un contre l'autre, s'étreignirent et s'empoignèrent à bras le corps. Au bout d'un instant, le jeune Russe ayant pressé contre sa poitrine le géant, son ennemi, l'étouffa et l'étendit, raide mort, sur la place... Incontinent, les Petchenègues se prirent à fuir en poussant d'horribles cris. »

Quoique instruit par expérience des dangers de partager l'empire en plusieurs branches ou apanages, Vladimir démembra le sien, et en fit dix petites souverainetés, qu'il distribua à ses enfans. La désobéissance de l'un d'eux lui fit sentir de nouveau tout ce que ce système avait de dangereux. Iaroslaw, à qui il avait donné Nov-

gorod, se révolta. Obligé de marcher contre ce fils rebelle, Vladimir mourut en chemin, après un règne de trente-cinq ans.

Ce prince laissa des regrets, et eut plus d'un titre à l'amour de ses sujets, à l'admiration de ses contemporains et à l'estime de la postérité. Peu de monarques méritèrent plus que lui d'occuper l'imagination des poètes et des conteurs. Aussi les annales de Byzance ne sont pas les seules qui parlent de ses exploits. On retrouve son nom dans les chroniques arabes, dans les sagas et les chansons des Scandinaves. En un mot, la renommée aux cent voix se plut à relever la gloire de ce prince, dont l'église a fait un saint, et que l'histoire a surnommé *le Grand*. Son règne correspond à celui de Hugues-Capet et de Robert.

MOEURS ET USAGES DES RUSSES SOUS LES GRANDS PRINCES DE LA PREMIÈRE PÉRIODE.

Le caractère des peuples slaves et leurs usages, que nous avons décrits au commencement de cette histoire, se maintinrent en grande partie sous les princes russes de la première période. Cependant, mêlés avec les Varègues-Russes et les autres peuples qui soumirent les armes d'Oleg et de ses successeurs, en relations fréquentes avec Constantinople, d'où ils rapportaient de l'or, des étoffes précieuses, des fruits délicieux, et conséquemment le goût du

luxe et des arts, les peuples de la Russie durent aussi prendre et retenir quelques-unes des habitudes des voisins qu'ils fréquentaient. Le grand nombre de lieux habités que l'on trouve en Russie à la mort de Vladimir prouve d'ailleurs que l'état social avait fait quelques progrès dans cette contrée. Ces villes, il est vrai, ne ressemblaient point aux magnifiques cités qui font aujourd'hui l'orgueil et l'ornement de la Russie; cependant il faut convenir que des hommes qui se réunissent, bâtissent, ne fût-ce que de simples bourgades, vivent et combattent ensemble pour la défense du sol qui les vit naître, sont déjà bien loin de la vie des sauvages.

Les traités d'Oleg et de ses successeurs avec Constantinople prouvent que dès-lors les Russes savaient écrire, qu'ils avaient des lois et des juges, et que l'art de la navigation leur était familier. A la vérité, les barques dont les Russes usaient pour leurs excursions ressemblaient peu aux formidables flottes dont ils couvrent aujourd'hui les mers. Si l'on en croit les chroniques du temps, ils descendaient assez facilement le Dniéper, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus aux écueils qui embarrassent son cours : alors commençaient les périls, les travaux et les difficultés : ils déchargeaient leurs barques, les faisaient glisser sur les rochers, à force de bras et de harpons; puis il leur fallait porter le bagage au risque d'être attaqués par

leurs ennemis, les Petchenègues ou les Grecs. La navigation d'Oleg sur le Dniéper, dans son expédition contre Constantinople, est trop curieuse pour que nous n'en disions pas un mot. « Oleg, dit Nestor, ordonne à ses gens de construire des roues, et de les adapter aux vaisseaux; et dès que le vent est favorable, il fait tendre les voiles, et les vaisseaux arrivent, à travers champs, jusqu'aux portes de la ville. » Constantin Porphyrogenète, qui nous a aussi transmis la marche des Russes dans cette guerre, ne parle pas de cette miraculeuse navigation par terre, à pleines voiles; mais il en dit assez pour donner une grande idée de la constance, de l'industrie et de l'intrépidité de ces peuples.

Les lois russes de cette époque, qu'elles fussent écrites ou non, reconnaissaient beaucoup de force aux sermens. Les guerriers juraient sur leurs épées, attestaient Peroun, le dieu de la foudre, et Voloss, celui des troupeaux. Ces lois prononçaient la peine de mort contre le meurtrier. Les femmes avaient une part dans la fortune de leurs époux ; des innocens n'étaient point punis du crime d'un coupable, les enfans pour les fautes de leur père, les épouses pour le crime de leur mari. Le vol était réprimé par des amendes, et la propriété individuelle se trouvait à l'abri des déprédations et des envahissemens : le prince lui-même, l'impôt légal

levé, ne pouvait songer à envahir l'héritage de ses sujets, sans s'exposer à la résistance la plus vive.

Le peuple, dès ce temps-là, croyait aux sorciers, aux devins, aux prestiges. Oleg, revenu victorieux de son expédition de la Grèce, reçut le surnom de sorcier. Un devin qu'il avait consulté sur le genre de mort qui lui était réservé, lui avait prédit que son cheval serait cause de sa mort : il se défit de cet animal qui mourut. Au bout de quelques années, Oleg alla voir le squelette de son ennemi. « Voilà donc, dit-il, en frappant du pied, celui qui devait me tuer! » A l'instant une vipère sortit du crâne du cheval, qui lui fit une blessure dont il mourut.

Sous les premiers princes varègues-russes, ainsi appelés *Russes* du nom d'une province qu'ils occupaient en Scandinavie, les Slaves eurent peu d'influence dans l'administration des affaires. Les Russes seuls étaient en possession de tous les emplois de confiance; d'où il semble résulter que la puissance de ceux-ci était ou usurpée, ou, du moins à charge aux anciens maîtres du pays. Aussi vit-on éclater quelques germes de sédition sous Rurik, Oleg et ses successeurs. La fusion des Slaves et des Varègues ne se fit bien que sous le règne de Vladimir, par l'influence du christianisme, auquel l'exemple du prince obligea tous les su-

jets. Les Slaves et les Varègues, confondus déjà sous le nom commun de Russes, n'eurent plus entre eux d'autre distinction que celle de leur mérite ou de leur bonne fortune.

Vladimir, par son mariage avec une princesse de Constantinople, ouvrit aux beaux-arts une première entrée en Russie : des artistes, des architectes, ornèrent ce pays nouvellement converti d'églises et de palais plus ou moins somptueux. La jeune noblesse fut élevée dans des établissemens créés par le prince, où ses bienfaits avaient attiré des Grecs et des étrangers instruits (1).

(1) « Si l'ordonnance de Wladimir, relative à l'instruction de la jeunesse, et rapportée dans le *Livre des degrés* (Stapennye Knigi), est authentique, on doit admirer la sagesse de ce prince. Elle est conçue en ces termes : « Les » maîtres doivent instruire les jeunes gens avec raison et » avec décence, leur faire comprendre l'esprit de ce qu'ils » lisent, et leur enseigner à pratiquer la vraie charité » chrétienne, à tenir une bonne conduite, et à se pé- » nétrer de la crainte de Dieu, laquelle est le commen- » cement de la sagesse ; ils doivent, en instruisant, ne » pas le faire avec emportement, ni avec rudesse, mais » avec un visage riant, et d'une manière engageante, » pour ne pas intimider les enfans ; ils doivent veiller » avec attention sur eux, répéter à plusieurs reprises » leurs instructions, donner avec discernement une » tâche proportionnée à la force de chacun d'eux, pour » ne pas décourager les enfans ou les rendre stupi-

Le clergé, si l'on en croit la chronique, obtint aussi, dès son origine, d'immenses priviléges qui lui donnèrent cette haute prépondérance qu'il sut toujours conserver sur les autres par-

» des, etc. » Voyez Bachmeister, *Essai sur la bibliothèque de l'Académie de St-Pétersbourg*, page 9.

» L'alphabet des Grecs passa chez les Russes avec leur religion; et cette nation, plus unie et plus puissante du temps de Vladimir que la plupart des autres états de l'Europe, entretint dès-lors un commerce lucratif avec les Grecs, dont elle s'était fait redouter.

» A la mort de Vladimir, la Russie comprenait les vastes régions qui, du nord à l'ouest, s'étendent de la mer Glaciale et de l'embouchure de la Dvina au Niémen, au Dniester et au Bug, et en deçà de ce dernier fleuve, jusqu'aux monts Krapaks et aux frontières de la Hongrie et de la Moldavie. La ville de Kiew, sur le Dniéper, était la résidence des grands-ducs et la capitale de l'empire.»

La note qui précède est extraite du *Tableau des révolutions de l'Europe* par Koch, tome 1er, pages 95 et 96, de l'édition de Schœll. — Comme cet ouvrage est reconnu pour classique et recommandé par l'Université, nous croyons utile de faire sur cette note l'observation suivante:

A l'an 998, Nestor dit seulement: « Vladimir fit aussi » élever dans les autres villes des églises où il envoya » des prêtres; et il n'y eut point de ville, de bourg ni » de village où le peuple ne fût amené à la foi par le » baptême. Puis il choisit des jeunes gens bien nés, » qu'il fit instruire, et auxquels on apprit à écrire. » Mais les mères pleuraient sur leurs enfans, comme s'ils

ties de la nation. Mais une des plus grandes fautes de Vladimir fut de diviser son empire en principautés, et de les donner en apanage à ses enfans : exemple funeste, qui fit naître la féodalité et les malheurs sans fin dont la Russie fut plus tard accablée.

» allaient mourir, car elles n'étaient pas encore affer-» mies dans la foi. »

On a long-temps confondu la chronique de Nestor avec celle de Nikon, et aussi avec le *Livre des degrés*, cité par Bachmeister. Ces deux ouvrages, composés, l'un au seizième siècle, et l'autre au dix-septième, et d'après la chronique de Nestor, sont remplis de faits controuvés, dont le moine de Kiew ne parle pas. L'ordonnance rapportée par Bachmeister est de ce nombre, et ne se trouve pas dans l'édition impériale de Pétersbourg. — En outre, le véritable titre du livre des degrés est *Stepennaïa kniga*, du mot *stieppen*, *degré*, ou plutôt, *génération*, *rang*, *généalogie*.

SECONDE PÉRIODE.

L'EMPIRE PARTAGÉ.

SVIATOPOLK.

8e RÈGNE. — (De 1015 à 1017.)

Nous avons dit que Vladimir avait commis la grande faute de partager l'empire entre ses enfans. Voici la part qu'il fit à chacun d'eux. Il s'était réservé Kiew, qui devait échoir à son successeur. Novgorod appartenait à Iaroslaw; Polotsk à Isiaslaw; Tourew à Sviatopolk, qui n'était que son fils adoptif; Rostow à Boris; Mourom à Gleb; le pays des Drevliens à Sviatoslaw; Vladimir à Vsévolod; Tmoutorokan à Mstislaw, et Smolensk à Stanislas.

Boris, le favori du peuple et de Vladimir, était désigné par la voix publique comme devant succéder à Vladimir-le-Grand. Le féroce Sviatopolk le fit assassiner ainsi que ses deux frères, Gleb et Sviatoslaw, dont il envahit les souverainetés. Iaroslaw, prince de Novgorod, qui précédemment s'était déclaré indépendant, marche contre lui, et le lâche fratricide abandonne le champ de bataille avant la fin de l'action, pour se réfugier près de son beau-père Boleslas, roi de Pologne.

Iaroslaw, maitre de Kiew et de l'héritage de ses frères dépossédés, donnait ses soins à l'embellissement de sa capitale, quand Boleslas, jaloux de rétablir son gendre, vint offrir le combat à Iaroslaw. Les deux armées se rencontrèrent sur le Bug. «Jaroslaw, dit la chronique, avait avec lui, Boud, son vieux gouverneur, lequel s'étant approché du rivage, se prit à dire en parlant de Boleslas : « Nous percerons bientôt ce gros ventre. » Boleslas, en effet, était gros, lourdaut, et pouvait à grand' peine se tenir à cheval; mais il était brave et avait grand génie. A ces mots, ce prince furieux dit à son armée : « je veux mourir si je n'ai vengeance d'un pareil affront.» Lors, il monte à cheval, se jette en plein fleuve, et met en déroute complète l'armée d'Iaroslaw. Le prince de Kiew, vaincu, put à peine se dérober à la poursuite du vainqueur. Boleslas, maitre de Kiew, y rétablit le traitre Sviatopolk : mais il ne fut pas long-temps sans avoir à s'en plaindre. Ce monstre venait de donner l'ordre d'égorger tous les Polonais auxquels il devait le trône, et dont il était fatigué. Boleslas, indigné, quitta Kiew, et laissa l'insensé Sviatopolk en butte aux nouvelles attaques de son ennemi. Iaroslaw ne tarda point à venir lui livrer un nouveau combat : l'odieux fratricide y fut de nouveau battu. Mais au milieu de sa fuite « le diable s'empara du misérable, et il tomba en tel affaisement,

qu'il ne pouvait plus se tenir sur son séant. Il fallut le porter en chaise et continuer ainsi la fuite jusqu'à ce qu'on eût gagné les plaines de l'Alta : et durant la fuite il s'écriait : « Ah! vite, fuyez, fuyez, ils me poursuivent!... Or, ses gens regardaient derrière pour voir si l'ennemi suivait ; mais on ne voyait personne qui y songeât. Le malheureux était poursuivi par la colère de Dieu : il gagua cependant les déserts qui se trouvent entre le pays des Polonais et celui de Bohême, et là finit dans les tourmens sa misérable existence. »

Le règne orageux de Sviatopolk ne dura que deux ans.

IAROSLAW Ier.

9e RÈGNE. — (De 1017 à 1054.)

Dans les premières années du règne de Iaroslaw, Mstislaw son frère, prince de Tmoutorokan, eut une guerre avec les Kassogues, dont les circonstances assez remarquables, peuvent servir à l'histoire des mœurs de cette époque. Rodédia, chef des ennemis, s'étant approché du camp des Russes, demanda Mstislaw, et lui dit : «Pourquoi obliger nos gens à en venir aux mains? Ne pouvons-nous vuider notre différent à nous deux? Combattons, mais seuls. Si tu restes vainqueur, tu prendras mes trésors, mes femmes, mes enfans, et leveras tribut sur mon

peuple. Si je te tue, j'en userai de même à l'égard des tiens. — Eh bien, dit, Mstislaw, j'y consens, combattons donc, mais sans armes, à la lutte, corps à corps, ainsi que font nos mougiks (paysans). » Alors ils commencèrent à lutter opiniatrément. Mstislaw le premier, sentit sa force faillir, car Rodédia était de haute stature et d'une force extraordinaire. « O sainte mère de Dieu, s'écrie alors Mstislaw, sois-moi secourable, et je te promets d'élever une église en ton saint nom. » A peine a-t-il fait ce vœu, qu'il terrasse son ennemi, tire son poignard et le lui plonge au cœur. Victorieux, suivant les conditions, il s'empara des biens, des femmes et des enfans de Rodédia, et leva tribut sur les Kassogues. Puis de retour à Tmoutorokan, il jeta les fondemens d'une église qui fut dédiée à la sainte Vierge.

La mésintelligence se mit bientôt entre les deux princes. Iaroslaw, vainement aidé des Varègues, fut obligé d'abandonner un instant Kiew, et de se réfugier à Novgorod. La mort inopinée de Mstislaw mit fin aux débats, et augmenta la puissance de Iaroslaw, qui réunit encore cette portion de l'empire au pays dont il était déjà maître.

1043. — Le grand-prince ayant pacifié l'intérieur, porta ses armes contre les Grecs, dont il avait à se plaindre. Mais cette guerre ne fut

point heureuse : les Russes, vaincus, furent presque tous massacrés.

C'est encore sous son règne que se montrèrent pour la première fois les Polovtzi, ces terribles ennemis du nom russe. En 1067, ils remportèrent sur les princes coalisés une victoire éclatante, dont les suites furent fatales au souverain de Kiew. Le peuple, irrité contre le grand prince qui, au mépris de la foi jurée, avait plongé dans un cachot l'un de ses parens, Vseslaw, prince de Polotsk, demande des armes, et veut courir venger sur les vainqueurs l'affront fait au nom russe. Isiaslaw s'oppose à cette résolution, et fait défendre les portes de la ville. A cette nouvelle, le peuple pousse d'effroyables cris, prend les armes, ouvre les portes des prisons, délivre Vseslaw et le proclame grand prince à la place d'Isiaslaw, obligé de quitter précipitamment son palais que la populace aussitôt livre au pillage. — Le nouveau souverain ne justifia point la confiance des Kiéviens. Le prince déchu s'étant présenté l'année suivante, soutenu de Boleslas et d'une armée de Polonais, Vseslaw abandonna lâchement le champ de bataille avant le combat, et laissa Isiaslaw reprendre possession du trône.

Iaroslaw mourut dans sa soixante-dix-septième année. Les chroniques font le plus grand éloge de son caractère. Il enrichit l'é-

glise de Sainte-Sophie qu'il avait fait bâtir à Kiew ; il établit une école à Novgorod, et paya des maîtres pour répandre l'instruction parmi le peuple. Ses grandes qualités lui valurent l'estime des souverains d'Europe ses contemporains, et leur firent rechercher son alliance. Le pape, jaloux de soumettre la Russie au siége de Rome, ménagea entre ce pays et la France des relations qui amenèrent un mariage entre Henri Ier, roi de France, et Anne, seconde fille de Iaroslaw. C'est ainsi que quelques gouttes du sang de Rurik coulèrent dans les veines de nos rois ; car Anne fut mère de Philippe Ier, et quadrisaïeule de saint Louis, auteur de la maison de Bourbon.

On a de Iaroslaw un recueil de lois qui passe pour le premier Code écrit qu'ait eu la Russie.

ISIASLAW Ier.

10e RÈGNE. — (De 1054 à 1078.)

Les princes de Kiew de cette époque ressemblent assez à quelques-uns de nos rois de France de la deuxième race, dont toute la puissance se bornait à la souveraineté de Paris, qu'il leur fallait encore disputer à des vassaux ambitieux, puissans et peu soumis. Les princes apanagés en Russie le cédaient rarement au grand-prince, à qui ils n'avaient à envier qu'une sorte de supériorité que lui donnait le titre de souverain de Kiew, cette mère des villes russes.

Le règne d'Isiaslaw n'offre qu'une suite d'adversités. La Russie, en proie aux divisions que les rivalités fraternelles faisaient à tout instant naître, eut encore à souffrir les atteintes d'horribles fléaux, si fréquens au moyen-âge, tels que la peste, la famine, les inondations et les froids excessifs.

C'est sous le règne de ce prince qu'eut lieu la fondation du célèbre monastère de Petcherski (des cavernes) à Kiew, dont fut moine l'annaliste Nestor.

Détrôné une seconde fois, Isiaslaw eut encore recours à l'assistance de Bolcslas II, roi de Pologne, à qui deux fois il dut son retour à Kiew.

1078. — Ce malheureux prince, auquel l'histoire ne reproche qu'un peu trop de faiblesse, mourut sur le champ de bataille, en allant secourir l'un de ses frères, Vsévolod, que des princes de sa famille venaient de chasser de Tchernigoff, sa principauté. Son règne avait duré vingt-quatre ans, dont il faut cependant retrancher près de cinq ans qu'il passa, détrôné et fugitif, tant en Pologne que dans d'autres provinces d'Allemagne.

Isiaslaw, dit la chronique, était beau de visage, d'une haute stature : il avait l'âme sensible et le cœur droit : il détestait le mensonge et les trompeurs : il n'était ni artificieux, ni dissimulé, et rendait le bien pour le mal : la preuve en est dans la clémence dont il usa à

l'égard des Kiéviens qui l'avaient tant offensé et sur lesquels il n'exerça aucune vengeance.

VSÉVOLOD IAROSLAVITCH (1).

11e RÈGNE. — (De 1078 à 1093.)

Vsévolod, prince de Tchernigoff, succéda à son frère au trône de Kiew, ce qui prouve que le droit d'hérédité n'était pas établi en Russie d'une manière invariable. Iaropolk, le plus jeune des deux fils d'Isiaslaw, reçut en apanage les principautés de Vladimir et de Rostow. Quant à l'aîné, Sviatopolk, il fut regardé comme héritier du trône, et n'eut pour se dédommager que l'expectative de la souveraineté de Kiew.

Iaropolk cependant tourna ses armes contre son oncle Vladimir, fils du grand-prince (celui qui plus tard se rendit si célèbre sous le nom de Monomaque), le força de prendre la fuite et de se sauver en Pologne, refuge ordinaire des princes russes dépossédés.

(1) Ce prince est le premier qui ait ajouté à son nom celui de son père, avec la terminaison VITCH, qui signifie FILS DE. Cette manière de parler est encore, chez les seigneurs en Russie, d'un usage général; on ajoute toujours au nom de baptême de la personne à qui l'on parle, le nom de baptême de son père : Anton-Ivanovitch, Antoine, fils de Jean; Vsévolod-Iaroslavitch, Vsévolod, fils d'Iaroslaw.

1093. — Vsévolod régna quinze ans à Kiew, et mourut à l'âge de soixante-quatre ans. La chronique le peint comme un prince vertueux, ami de la paix et de ses peuples.

« Ce prince, dit Nestor, élevé dès son enfance dans des sentimens de piété, chérissait la justice et la vérité; il prenait soin des pauvres qu'il nourrissait; il honorait les évêques et aimait extraordinairement les moines. Il était ennemi de l'ivrognerie et de la volupté : enfin, ses bonnes qualités l'avaient rendu l'objet des prédilections de son père. Il éprouva sur le trône d'amères contrariétés, voulant le bien, et ne pouvant empêcher le mal. Ses parens, pleins de mauvais desseins, lui suscitèrent de nombreux ennemis, essayant tantôt une chose et tantôt une autre, pour lui ravir la souveraineté. Ces inquiétudes réitérées causèrent sa maladie, et le firent vieux avant le temps. Ses cousins, livrés aux conseils de jeunes insensés, méprisaient les conseils des gens expérimentés; ils ne rendaient raison à personne, vendaient la justice, et rançonnaient le pauvre peuple. Vsévolod, malade, ignorait tout cela et ne pouvait remédier au mal. »

Sous son règne, la Russie fut encore ravagée d'une horrible peste, qui diminua considérablement la population de Kiew.

SVIATOPOLK II, ISIASLAVITCH.

12e RÈGNE. — (De 1093 à 1113.)

Ce règne est remarquable dans les annales de la Russie par les maux que la division de la souveraineté continue à y faire naître. Le caractère faux et cruel du fils d'Isiaslaw, la perfidie de quelques princes apanagés, les assassinats, les meurtres commis de part et d'autre, les incursions des Polovtsi, éternels ennemis du peuple russe, les infâmes trahisons commises contre eux en temps de paix, la peste et les tremblemens de terre qui jettent l'effroi parmi les populations, tout contribue à faire de ces temps une époque horrible à retracer, mais pourtant curieuse et importante à connaître. Il faut lire les récits touchans et naïfs que fait Nestor des maux qui affligeaient alors sa patrie, maux dont il fut témoin (1). Il cite, au sujet des victoires que les princes russes coalisés remportèrent enfin sur leurs ennemis les Polovtzi, un trait qui mérite de prendre place ici. L'armée des païens était en fuite, et Veldjusa, l'un des chefs, avait été fait prisonnier.

(1) Voyez la traduction de ce chroniqueur, que nous publions en ce moment-ci, et qui paraît pour la première fois en France. 2 vol. in-8°. Chez Heideloff et Campé, rue Vivienne.

Conduit devant Sviatopolk, il offrit au grand-prince, pour racheter sa vie, de l'or, de l'argent, des chevaux et d'autres précieux objets, s'engageant en outre à ne plus jamais porter les armes contre la Russie. Sviatopolk répondit qu'il ne pouvait disposer de lui : que sa vie appartenait à Vladimir, son cousin, dont les troupes l'avaient fait prisonnier. En même temps le grand-prince fit conduire le captif à la tente de Vladimir. Veldjusa se hâta de faire les mêmes offres à ce prince. « Que de fois, *lui répondit Vladimir,* Polovtzi damnés, n'avez-vous point juré de ne plus faire la guerre à notre pays ? Pourquoi n'avoir point appris à vos enfans et à vos neveux à conserver inviolablement la foi jurée ? Que de sang chrétien n'avez-vous pas versé ! Allons ! que le tien coule aujourd'hui et que ta tête nous venge ! » Incontinent il fit signe de le tuer, et en un instant Veldjusa fut mis en pièces.

1113. — Sviatopolk, qui régna vingt ans, mourut dans un âge très-avancé, après avoir donné à la Russie le spectacle d'un congrès où se réunirent tous les princes mécontens, afin d'aviser aux moyens de concilier les prétentions respectives et les haines des partis. Ce congrès, comme tant d'autres modernes plus célèbres, n'eut d'autre résultat que d'embrouiller davantage les affaires. Sviatopolk, que l'histoire représente sous des couleurs peu favorables, se

jouait de la sainteté des sermens, et ne connaissait d'autre règle que celle de son intérêt.

C'est sous le règne de ce prince que finit le travail de Nestor. Sa chronique fut d'abord continuée par Sylvestre, abbé de Saint-Michel, ensuite par deux autres moines dont on ignore le nom.

Son règne correspond à celui de Philippe Ier et au commencement de celui de Louis VI, dit *le Gros*.

VLADIMIR II, VSÉVOLODOVITCH, DIT MONOMAQUE.

13e RÈGNE. — (De 1113 à 1125.)

Autant qu'on peut le supposer, d'après l'ordre de succession suivi jusqu'à présent en Russie, la souveraineté de Kiew appartenait à l'aîné des membres de la famille régnante. C'est ainsi que les oncles passaient avant les neveux, les cousins avant les fils du prince décédé, et toujours suivant le degré d'âge : nous en avons eu la preuve lors de la mort d'Isiaslaw Ier. En vertu de ce principe, le trône de Kiew revenait de droit, à la mort de Sviatopolk, non point à Vladimir, mais à David ou Oleg, neveux d'Isiaslaw Ier, et les aînés de la maison de Rurik.

Toutefois, l'influence dont Vladimir Vsévolovitch jouissait depuis long-temps, son caractère ferme et ses belles qualités lui conciliè-

rent de nombreux suffrages. Dans un court interrègne qui suivit la mort de Sviatopolk, des troubles s'étant élevés à l'occasion des Juifs dont les usures bouleversaient les fortunes, Vladimir crut devoir céder aux vœux de ses partisans, et prendre en main la direction des affaires. C'est de cette époque que prit naissance cette implacable haine entre ses descendans et ceux de la branche des princes frustrés, haine qui troubla la Russie durant de longues années. Il est bien rare, en effet, qu'une branche cadette usurpe impunément sur une branche aînée les droits de la souveraineté : celle-ci en conçoit toujours un dépit et une soif de vengeance, dont les effets retombent habituellement sur la nation elle-même.

Au surplus, Vladimir II, connu sous le nom de *Monomaque*, vraisemblablement parce que sa mère était fille de Constantin Monomaque, unissait la sagesse au courage, et sut gagner l'amour de ses sujets. Il mourut en 1125, âgé de 71 ans, laissant huit enfans, dont il avait réglé les droits dans un testament fort curieux que nous ont laissé les chroniques.

Les Russes prétendent, quoique la chronique contemporaine n'en dise rien, qu'Alexis Comnène, empereur de Constantinople, envoya à Vladimir la couronne et les autres marques de la dignité impériale : ils ajoutent que le grand prince prit alors le titre de tzar. Ceci paraît au

moins douteux puisque les souverains russes ne se décorèrent de ce titre que quelques siècles après Vladimir.

MSTISLAW VLADIMIROVITCH.

14e RÈGNE. — (De 1125 à 1132.)

Mstislaw, fils aîné de Vladimir, devenu chef de la branche nouvellement régnante, prit possession de la principauté de Kiew. Héritier des heureuses qualités de son père, il sut comme lui contenir l'impatiente humiliation de la famille prétendante. Les Polovtsi, les Tchoudes et les Lithuaniens, contre qui il tourna ses armes, servirent à relever l'éclat de son règne, par les succès qu'il obtint sur eux.

La Russie se fût entièrement rétablie, sous ce prince, des secousses des guerres civiles précédentes, si des inondations affreuses n'eussent causé une horrible famine qui désola principalement Novgorod et ses dépendances.

Les chroniques de cette ville qui jouissent aussi d'un grand crédit en Russie, font de cette calamité un effrayant tableau : « Le peu de grains, dit Nicon, qui pouvaient rester, se vendaient un prix exorbitant et les riches seuls pouvaient à peine s'en procurer pour leur usage... Bientôt cette dernière ressource vint à manquer. Les bestiaux mouraient, faute de pâturages : on fut réduit à broyer les feuilles et les

écorces de tilleuls : on en fit une sorte de pain que les malheureux habitans dévoraient avidement. On se nourrit de la chair dégoûtante des plus vils animaux. Les rues étaient jonchées de cadavres tombant en pourriture, et le nombre des vivans ne suffisait pas à enterrer les morts. »

La vie de Mstislaw fut trop courte pour le repos de la Russie. Ce prince mourut en 1132, après un règne de sept ans.

IAROPOLK II, VLADIMIROVITCH.

15e RÈGNE. — (De 1132 à 1139.)

La succession au trône de Kiew reprit sa marche accoutumée, non point que les David et Oleg recouvrassent leurs droits, mais parce qu'ici l'oncle fut encore préféré aux neveux, c'est-à-dire, Iaropolk, fils de Vladimir et frère du dernier grand-prince, qui fut revêtu de la suprême autorité, quoique Mstislaw eût laissé deux fils.

L'histoire polonaise place sous ce règne de grandes guerres entre la Russie et la Pologne; mais les chroniques russes n'en disent rien, nous imiterons son silence.

Le règne d'Iaropolk ne fut pas exempt de troubles. La famille d'Oleg et de David se liant avec tous les ennemis du trône de Kiew, excita des troubles dans la principauté de Nov-

gorod, et les propagea jusque dans le midi de la Russie.

Les fils d'Oleg, dans une de leurs excursions, avaient pris Sviatoslaw frère du grand-prince que les Novgorodiens peu faciles venaient de chasser de leur principauté. Iaropolk arme aussitôt pour punir les Olgoritchs : il se met en marche sur Tchernigoff leur capitale. Vsévolod qui s'y trouvait, effrayé des forces de l'ennemi, se disposait à fuir : « Eh quoi, lui disent les habitans, tu veux fuir chez les Polovtzi et nous livrer à la fureur des Kiéviens? Allons, point de fausse honte! nous connaissons la bonté d'Iaropolk et savons qu'il ne se plaît point à répandre le sang. Il t'accordera la paix si tu la lui demandes au nom de Dieu, car c'est par Dieu qu'il gouverne toute la Russie. » Vsévolod y consentit : il s'humilia et demanda la paix que Iaropolk lui accorda. Ils baisèrent la sainte croix en signe de réconciliation et se firent de mutuels présens, après quoi Iaropolk et son frère revinrent à Kiew.

Iaropolk mourut le 18 février 1135, après un règne de sept ans. La chronique le peint comme un prince ami de la justice et de la paix.

VIATCHESLAW, VLADIMIROVITCH.

16e RÈGNE. — (1139.)

A la mort d'Iaropolk, Viatcheslaw, son frère, sixième fils de Vladimir, fit ses dispositions

pour monter sur le trône : mais les princes de la branche aînée, qui n'avaient rien perdu de leurs prétentions, se mirent en marche à la tête d'un parti considérable, et vinrent assiéger Kiew. Vsévolod, le chef des Olgovitchs, y entra sans résistance, et s'empara des rênes du gouvernement, que Viatcheslaw n'avait tenues que douze jours. Ce prince détrôné se contenta d'un apanage que lui assigna son vainqueur. C'est ainsi que la souveraineté de Kiew retourna, pour quelque temps, à la branche aînée de la famille régnante, qui l'avait perdue sous les trois derniers règnes.

VSÉVOLOD II, OLGOVITCH.

17e RÈGNE. — (De 1139 à 1146.)

L'histoire n'a pas assez observé la politique de ce prince. Éclairé sur le danger des apanages et sur la nécessité d'abaisser les grands, ses premiers efforts tendirent à mettre les princes de la race de Vladimir dans l'impossibilité de troubler à l'avenir le repos de la Russie. Pour y parvenir, il ne fallait rien moins que réunir sous sa puissance les différentes provinces qui se gouvernaient, soit par elles-mêmes, soit par des souverains particuliers. Cette tentative était violente, usurpatrice peut-être ; mais nul doute que la Russie n'eût gagné à ce changement : le gouvernement féodal, source éternelle de guerres et de divisions, se trouvait

anéanti, et la monarchie absolue, telle que Henri IV la concevait chez nous, devait sauver à l'état des déchiremens horribles auxquels nous le verrons bientôt en proie.

Vsévolod, assez habile dans ses vues politiques, ne fut point assez fort sur le champ de bataille. Son armée fut battue et sa puissance resserrée dans les limites étroites de la souveraineté de Kiew. Il ne fut pas plus heureux dans son expédition en Pologne. Vladislas avait conçu pour ses états le même plan que Vsévolod en Russie, auquel il avait demandé des secours : cette entreprise réussit encore plus mal à Vladislas, que les Polonais détrônèrent, après avoir anéanti ses alliés, les Russes.

Ce fut une des dernières entreprises de Vsévolod, qui mourut après un règne de huit ans, peu regretté de ses parens et de ses sujets, qui le regardaient comme un tyran. Pendant son expédition en Pologne, Vsévolod eut d'autres guerres à soutenir contre les princes de sa nation, et surtout contre celui de Galitch, Vladimir. Mais comme elles se terminèrent sans rien changer à la face des affaires, nous n'en parlerons point. Quelques auteurs prétendent que Vsévolod fut couronné, et que c'est la première fois qu'il est fait mention de cette cérémonie, en Russie. Son règne correspond à celui de Louis VII.

IGOR II, OLGOVITCH.

18e RÈGNE. — (De 1146.)

Ce prince, prévoyant les difficultés qui devaient s'opposer à son élévation, assembla le peuple, et se fit prêter serment de fidélité, promettant lui-même de gouverner avec justice et loyauté, et de délivrer la nation des impôts onéreux que les guerres de son frère avait fait peser sur elle. Ces promesses respectives ne furent point observées. Isiaslaw, petit-fils de Vladimir, jugeant, aux dispositions du peuple, l'instant favorable, soulève une partie des mécontens et marche sur Kiew. A son approche, Igor, abandonné des siens, et craignant de tomber entre les mains de son ennemi, prend la fuite, et abandonne un trône qu'il n'avait occupé que six semaines.

ISIASLAW II, MSTISLAVITCH.

19e RÈGNE. — (De 1146 à 1154.)

La principauté de Kiew rentra de nouveau dans la branche cadette, en la personne d'Isiaslaw, qui fit aussitôt marcher à la poursuite d'Igor. Le malheureux fugitif, trouvé dans un marais où il s'était réfugié, fut amené devant son vainqueur, qui le fit mettre dans un cachot. Plus tard, à la suite d'une tentative en sa faveur, il fut contraint de se faire moine, et fut transféré au monastère de Kiew (1147).

Cependant un fils de Monomaque, Iourі, prince de Souzdal, que l'ambition dévorait, et qui n'avait rien gagné à la dernière révolution, confondit ses intérêts avec ceux des Olgovitchs, et, de concert avec Sviatoslaw, frère d'Igor, résolut de venger ce prince et de le tirer de son cloître pour le replacer sur son trône.

A la nouvelle des succès des conjurés, le grand-prince en appelle au peuple, et l'excite à prendre les armes pour sa cause. Igor n'était pas aimé. Avant d'aller combattre les Olgovitchs sous les murs de Tchernigoff, la populace voulut exercer un de ses droits, celui de sa justice *imprescriptible*. On sait ce que c'est que la justice du peuple. Les rues s'encombrent d'une foule exaspérée; l'air retentit des cris de mort et de sang, le massacre d'Igor et de ses partisans est résolu. «Le grand-prince, *dit une voix*, nous prescrit de marcher sur Tchernigoff; mais notre ennemi n'est-il point dans nos murs? Tandis que nous irons au loin chercher des adversaires, le plus perfide de tous ruinera nos maisons, désolera nos familles! Il faut d'abord en finir avec lui : tuons Igor, puis ensuite, allons où le prince voudra.» — Vladimir, frère d'Isiaslaw, s'indigne de cette cruauté : «Le grand-prince, dit-il au peuple, n'exige pas cela de vous : d'ailleurs, Igor est sous les verroux et bien gardé. — Nous savons bien, reprend un

des turbulens, que ton frère ne nous a pas dit de tuer Igor... mais nous, nous voulons le tuer, car nous savons par expérience ce qu'on peut espérer de lui et de sa race. » A ces mots, la foule se précipite vers les prisons. Cependant Vladimir monte à cheval, et prenant une rue détournée, arrive avant la foule au monastère qui renferme Igor. Ce malheureux prince était alors en prières dans l'église de Saint-Théodose, et ne se doutait pas du sort qui l'attendait... Le peuple impatient, force l'entrée et vient saisir sa victime sur les marches de l'autel. « Mon frère, s'écrie alors l'infortuné, que veulent faire de moi ces gens? » Vladimir veut le défendre, le couvrir de son corps : il le soustrait un instant aux fureurs des meurtriers, et le conduit vers le palais de sa mère... La populace, d'abord vaincue par l'ascendant du prince, reprend toute sa fureur, enfonce les portes, pénètre dans la chambre de la princesse, en arrache Igor, l'égorge sans pitié, le traîne par les pieds et abandonne son corps sur la voie publique, en disant : « Notre Seigneur et Sainte-Sophie ont puni le crime : puissent-ils ainsi frapper tous nos ennemis et ceux de notre prince! »

Ce meurtre ne pouvait rendre meilleure la cause d'Isiaslaw : il parvint cependant à apaiser le frère d'Igor, Sviatoslaw, en lui donnant sa nièce en mariage.

Iouri, réduit à ses propres forces, eut recours aux Polovtsi, troupes mercenaires, dont chaque parti réclamait tour à tour l'appui. Isiaslaw, d'un caractère pacifique, se décide pourtant à lui disputer le trône. « S'il était venu, dit-il, seul, avec son fils, je lui eusse volontiers cédé le trône; mais il vient, soutenu des Polovtzi, les ennemis de la Russie et des fils d'Oleg qui me veulent tant de mal... Allons, il faut combattre! » Cependant les Kiéviens résistaient. « Prince, lui disaient-ils, la paix! la paix! car nous ne marcherons pas! » — La paix se fera, reprend Isiaslaw, mais il faut l'imposer, et non l'implorer. » Isiaslaw ayant décidé ses gens au combat, sort, et vient se poster derrière les jardins de la ville, au milieu de plaines marécageuses...Le lendemain, il entend la messe dans l'église de Saint-Michel, et, malgré les supplications de l'évêque, se dispose au combat.... L'affaire s'engagea donc et lui fut favorable d'abord : mais de nouvelles combinaisons stratégiques de l'ennemi renversèrent ses colonnes, et son armée se vit bientôt taillée en pièces. Isiaslaw, suivi de deux des siens, gagna Kiew, dont il fit à la hâte sortir sa femme, ses enfans et ses trésors, puis de là se réfugia à Luzk. — Le triomphe d'Iouri fut de courte durée. Isiaslaw, que regrettait le peuple, rentra bientôt dans la capitale avec le secours des Hongrois. Ce qui lui concilia tout-à-fait l'amour du

peuple, c'est qu'aussitôt après son retablissement, il associa à son pouvoir Viatcheslaw Vladimirovitch, détrôné par Vsévolod II. Toutefois, l'esprit ambitieux d'Iouri et les attaques continuelles des Polovtsi obligèrent Isiaslaw d'avoir toujours les armes à la main. Il mourut âgé de 58 ans, après un règne des plus agités (1154).

VIATCHESLAW VLADIMIROVITCH ET ROSTISLAW MSTISLAVITCH.

20e RÈGNE. — (1154.)

Iouri voyait pourtant la couronne de Kiew se baisser vers lui par la mort de son ennemi et par la fin prochaine du vieux Viatcheslaw, son frère, dont il espérait recueillir l'héritage. Mais celui-ci, que ses vues pacifiques éloignaient du turbulent Iouri, se voyant trop faible pour soutenir lui seul le poids du gouvernement, appela son neveu Rostislaw, fils de Mstislaw, prince de Smolensk, à l'honneur de partager son trône.

Ces divisions survenues parmi les membres de la branche cadette ne pouvaient qu'encourager l'espoir et les prétentions de la branche aînée qui subsistait toujours. Isiaslaw, fils de David, qui se trouvait alors le chef de la maison des Olgovitchs, profitant du désordre excité par les divisions des Monomaques, se met en marche contre Kiew. Viatcheslaw venait de

mourir. Rostislaw, privé de l'appui que lui valait la popularité de Viatcheslaw, ne fut point en état de tenir tête aux troupes d'Isiaslaw, et prit la fuite, abandonnant le trône à son compétiteur.

ISIASLAW III DAVIDOVITCH.

21e RÈGNE. — (1154.)

Isiaslaw eut à peine le temps de se féliciter de ses succès. L'impatient Iouri n'était pas homme à voir de sang-froid les révolutions de Kiew. Il se mit donc en marche pour reconquérir ce trône dont il avait connu les douceurs, et qu'il avait perdu depuis quatre ans. A son approche, Isiaslaw, faible représentant d'une illustre maison, fait ses soumissions, et proteste qu'il n'a pas l'intention de garder un trône sur lequel les circonstances l'ont placé malgré lui. En conséquence, il abandonne les droits que lui ont transmis ses ancêtres, après un règne de quelques semaines, et se retire dans sa principauté de Tchernigoff.

IOURI OU GEORGE DOLGOROUKI.

22e RÈGNE. — (De 1154 à 1156.)

Iouri était âgé de soixante-trois ans quand il remonta sur le trône de Kiew. Son règne, de courte durée, fut, comme avait été toute sa vie, un combat continuel. Les Polovtsi d'abord, qui ravagèrent les environs de Kiew; les

Novgorodiens ensuite, qui se révoltèrent contre Mstislaw, son fils, le contraignirent à se tenir toujours sur un pied de guerre. Il mourut en marchant au combat.

Le jour de sa mort fut un jour de réjouissance publique. Le peuple fit éclater sa haine contre ce guerrier, en pillant, en incendiant ses palais, et en massacrant tous ceux qui avaient été les instrumens de ses ordres. Iouri n'était certainement point un prince vertueux. Ses débauches flétrirent sa gloire, et son ambition lui aliéna le cœur de ses sujets, qui lui donnèrent le surnom de *Dolgorouki* (*longue-main.*)

Cependant il eut des qualités, et les villes dont il fut le fondateur ont perpétué son souvenir. La Russie lui doit la création de Iouriew Polskoï, de Péréjaslew, de Kostroma, d'Iaroslaw et de Vladimir, qui bientôt devint la capitale de l'empire, et qui plus tard n'en céda le titre qu'à la superbe Moscou, dont Iouri fut aussi le fondateur.

ANDRÉ Ier, IOURIÉVITCH-BOGOLIOUBSKI.

23e RÈGNE. — (De 1157 à 1174.)

Aussitôt après la mort de Iouri, André, vraisemblablement mécontent de la haine que les Kiéviens venaient de manisfester pour la mémoire de son père, transporta le siége de la première principauté à Vladimir (sur la

Kliasma), qui, comme nous venons de le dire, était une fondation de Iouri. Kiew, affaiblie par tant de guerres intestines et par les continuelles attaques de Polovtsi, cessa d'être regardée comme la capitale de l'état. Cette malheureuse cité passa successivement au pouvoir de divers usurpateurs. Isiaslaw, que nous avons vu céder si humblement ses droits à Iouri, et se retirer à son approche dans sa principauté de Tchernigoff, Isiaslaw, le chef des Olgovitchs, s'était, aussitôt après la mort du grand-prince, emparé de nouveau de la triste Kiew. Mais, trop faible pour résister aux ennemis dont il était entouré, il se vit de nouveau contraint d'abandonner cette conquête, qu'André, prince de Vladimir, assigna à Gleb, son oncle, après l'avoir livrée au pillage pendant trois jours (1168).

C'est sous le règne de ce prince en 1162, qu'un schisme affligea l'église de Russie. Léon, dit la chronique, avait été créé évêque de Souzdal, du vivant de Nestor, évêque titulaire. La doctrine qu'il enseigna différait essentiellement de celle suivie jusqu'alors. Elle prescrivait, entre autres choses, l'abstinence de viandes, même les jours de Noël et de la fête des Rois, quand ces fêtes tombaient un mercredi ou un vendredi. De vives plaintes furent portées au pieux André. Réfuté par le métropolitain de Tchernigoff, Léon fut mandé à

Constantinople, où, en présence de l'empereur Emmanuel, ayant été convaincu d'hérésie, il fut sur le point d'être précipité dans la mer par les Grecs irrités.

Sous le règne d'André, Novgorod fut attaquée par les Suédois qui venaient de faire la conquête de la Finlande, sous la conduite d'Erik leur roi. Les succès qu'obtint contre eux la belliqueuse Novgorod augmenta la puissance de cette ville, qui, depuis cette époque, entra dans la ligue des villes anséatiques.

Cependant une conjuration se formait dans le palais d'André (1174). Ses beaux-frères, mécontens de la mort de l'un d'eux, voulurent la venger sur celui qui l'avait ordonnée : ils l'assassinèrent. La ville et les maisons des grands furent livrées au pillage, et le corps du prince resta plusieurs jours sans sépulture, exposé aux insultes de la populace. Ce prince était d'un caractère doux et modéré : sa piété lui avait fait donner le surnom de Bogolioubski (qui aime Dieu).

MIKHAIL IOURÉVITCH.

24e RÈGNE. — (De 1174 à 1177.)

Il y eut à la mort d'André un interrègne de près de deux ans. Le peuple, sans avoir égard aux droits d'hérédité et de succession qu'avaient à faire valoir les princes de la famille régnante, choisit pour souverains Mstislaw et Yaropolk,

neveux d'André, il est vrai, mais toutefois contrairement aux droits des frères de ce prince Mikhail et Vsévolod. Les oncles et les frères ne tardèrent pas à se faire la guerre. Yaropolk et Mstislaw, dans leurs attaques contre leurs oncles, commirent tant d'excès et d'abominations, que les habitans de Vladimir, indignés, les abandonnèrent bientôt, et rappelèrent Mikhail qu'ils mirent à leur tête (1175.) Ce prince justifia l'attente de ses sujets, en dispersant l'armée de ses neveux, et en rétablissant le calme et la paix.

Son règne, qui promettait d'être heureux, fut extrêmement court : il mourut en 1177, laissant un fils qui ne lui succéda pas, l'usage le plus constant, comme nous l'avons déjà remarqué, voulant que l'aîné de la famille en devint aussi le chef.

VSÉVOLOD III, IOURÉVITCH.

25ᵉ RÈGNE. — (De 1177 à 1212.)

Vsévolod, que son droit d'aînesse appelait au trône, y fut encore placé par le vœu du peuple. Son premier soin fut de venger la mort de son frère. — Les Bulgares, qui depuis long-temps déjà faisaient peser leur voisinage sur la Russie, l'inquiétèrent une partie de son règne. La principauté de Kiew, déchue de son ancienne splendeur, luttait encore contre l'obscurité à

laquelle elle était vouée : ses derniers momens étaient venus (1201). Les Polovtsi, à la suite de longues agressions, s'en étant rendus maîtres, y exercèrent d'affreux ravages. Le rang, ni l'âge, ni le sexe, ne furent respectés. Tout fut passé au fil de l'épée ou réduit en esclavage.

Dans ces temps de troubles et de malheurs pour la Russie, le règne de Vsévolod fut un des plus agités et des plus malheureux. L'historien ne sait où tourner les yeux pour éviter les scènes de carnage et de désolation qui bouleversèrent cette contrée. Il n'est pas étonnant que, fatigué des hideux tableaux qui frappent de tous côtés sa vue, il renonce à les décrire, et se borne à indiquer les époques et les règnes. Quel est l'homme assez impassible pour voir de sang-froid tant d'horreurs et de calamités ? Condamnée par sa position géographique aux plus grandes rigueurs de la nature, il semble que la Russie ait encore été dévolue aux plus inhumains et aux plus cruels des hommes. Le moyen-âge, chez eux, offre peu d'hommes que l'histoire puisse proposer en exemple aux nations.—Vsévolod, après un long et malheureux règne de trente-cinq ans, mourut âgé de soixante-trois (1212).

IOURI II, VSÉVOLODOVITCH.

26e RÈGNE .— (De 1212 à 1216.)

A la mort de Vsévolod, chacun de ses fils prit possession des apanages qui, suivant la coutume, leur avaient été désignés. Ce fut, comme d'ordinaire, le signal des combats. Constantin, l'aîné d'entre eux, mécontent de sa part, et blessé de voir Iouri sur le premier trône de Russie, se joint à Mstislaw, prince de Novgorod, marche sur Vladimir et contraint son frère d'abandonner cette ville et de se rendre à discrétion. Cependant, en son absence, les turbulens Novgorodiens secouent le joug de son autorité et font offrir leur couronne à Iaroslaw, l'un des frères de Iouri. A peine celui-ci est-il entré en possession du trône de Novgorod, qu'il fait le procès aux partisans de Mstislaw. Le peuple pille et livre aux flammes leurs propriétés. Les femmes et les enfans ne peuvent échapper aux proscriptions ; les citoyens sont égorgés dans les rues, le désordre est au comble, et le nouveau prince lui-même se voit bientôt obligé de fuir une cité que la peste, la famine et le froid achèvent d'accabler et de ruiner. Tels sont les tableaux qu'offrirait à chaque règne, l'histoire de Novgorod, s'il était donné à quelque écrivain d'en retracer l'histoire.... C'est une tâche que nous ne saurions entreprendre.

Maître de la souveraineté de Vladimir, Constantin exila Iouri dans un petit apanage (1216), où celui-ci consentit à aller attendre une occasion plus favorable de reparaître sur la scène. Il avait régné cinq ans.

CONSTANTIN VSÉVOLODOVITCH.

27ᵉ RÈGNE. — (De 1216 à 1218.)

Constantin avait été privé du trône de Vladimir, quoique l'aîné des enfans de Vsévolod, par suite de sa désobéissance envers son père, qui lui avait prescrit d'abandonner son apanage de Rostow, en prenant le titre de souverain de Vladimir. Mais à peine eut-il regagné ce que le testament de son père lui avait fait perdre, qu'il fut attaqué d'une maladie mortelle. Croyant assurer le sort de ses enfans encore en bas âge, il rappela Iouri, qu'il avait détrôné, le désigna pour son successeur, en lui recommandant la fortune des siens (1218).

Le règne de ce prince correspond à une partie de celui de Philippe-Auguste.

IOURI II.

REPRISE DU 26ᵉ RÈGNE. — (De 1218 à 1238.)

C'est sous ce règne que l'histoire de Russie va prendre une physionomie particulière. Ce ne sont plus les Russes seuls qui vont s'entre-déchirer et mourir les uns par les autres : un

ennemi que précèdent la terreur et le carnage accourt leur disputer les restes fumans de leur infortunée patrie. Ce triste pays, depuis si long-temps divisé en une multitude de petites principautés, ne pouvait long-temps résister à un ennemi puissant qui entreprendrait de l'asservir. Cet ennemi ne tarda pas à paraître. Ce fut le terrible Gengis-Khan (Tchin-ghis-khan), cet Attila du moyen-âge, dont les troupes venaient de franchir les limites qui séparent l'Asie de l'Europe. Les Alains et les Polovtsi, peuples limitrophes, avaient en vain tenté d'arrêter le torrent près de tout engloutir : ces troupes légères et peu nombreuses retardèrent, à peine de quelques jours, l'invasion des Tatars-Mongols en Russie. Et cependant que faisaient alors les princes de Vladimir, de Kiew et de Novgorod? Divisés par de misérables querelles intestines, au lieu de songer à parer les coups d'un vainqueur formidable, ils s'épuisaient mutuellement et se mettaient ainsi à la merci de leur ennemi commun.

Les Tatars entrèrent en Russie sans résistance (1223). La principauté de Kiew tomba la première sous leurs coups, et seule perdit plus de soixante mille habitans. Iouri, loin de donner l'exemple, et d'engager les princes ses parens à la concorde et à l'union, n'avait pas même songé à voler au secours de Kiew (1230). D'un autre côté, Novgorod, que son éloigne-

ment semblait mettre pour long-temps encore à l'abri des étrangers, était en proie à la plus horrible famine, tandis qu'une guerre civile divisait ses habitans. — Les Tatars, fatigués de leurs succès, s'étaient un instant retirés; mais les Russes, loin d'être instruits par l'expérience, se livraient de nouveau à leurs dissensions. — (1236) Gengis-Khan venait de terminer sa carrière : cependant, sa mort n'assura point le repos de la Russie: ses fils, Ogtaï et Bati, se partagèrent la conquête du monde. Ogtaï, enrichi des trésors de la Perse et du Katai, acheva de subjuguer la Chine, et Bati ramena ses pas vers la Bulgarie, la Russie et autres contrées. Sa marche fut celle d'un torrent dévastateur. Et pourtant les Russes continuaient à fermer les yeux sur les dangers qui les menaçaient. L'armée des Tatars s'élevait, sur les bords du Don, à plus de six cent mille hommes. La ville de Rézan tombe sous leurs coups, est réduite en cendres, et Moscou, encore à son berceau, éprouve le même sort. C'est alors que Iouri commence à juger sa position : il abandonne Vladimir, où il laisse sa famille, et s'occupe avec son frère Sviatoslaw du soin d'assembler une armée (1237). Il n'était plus temps. Vladimir, au pouvoir des Mongols, était livrée au pillage, à l'incendie : les princes, les princesses, tout ce que la ville renfermait

de plus considérable, réfugiés dans les églises, devinrent la proie des flammes. Le malheur parut rendre un peu d'énergie au grand-prince. Il attendit les Tatars de pied ferme; mais les efforts de ses troupes ne purent un instant balancer la victoire : massacré lui-même au fort du combat, sa mort fut le signal de l'asservissement de sa patrie.

Les barbares, continuant leur marche victorieuse, se dirigeaient vers Novgorod, dont ils n'étaient plus qu'à vingt-cinq ou trente lieues, quand tout à coup, fatigués vraisemblablement de poursuivre un ennemi qui fuyait toujours (1238), ils revinrent sur leurs pas, vers les bords du Volga, séjour qu'ils s'étaient réservé, et semblèrent avoir renoncé au projet d'opprimer plus long-temps la Russie.

MOEURS ET USAGES DES RUSSES SOUS LES GRANDS-PRINCES DE LA SECONDE PÉRIODE.

Il est temps de revenir sur nos pas, et de jeter un coup d'œil sur la situation morale de la Russie, depuis le règne de Vladimir-le-Grand jusqu'à l'époque fatale où son existence politique, menacée déjà depuis long-temps par les guerres intestines, va disparaître pour quelques siècles sous le joug avilissant des Tatars.

Le titre de grand-prince n'était pas spécialement affecté au principal souverain de Russie.

Depuis la division de l'empire en apanages, le chef de chaque principauté prenait cette qualité relativement aux princes particuliers qui se trouvaient sous sa dépendance. Celui de Kiew ou de Vladimir, depuis l'abaissement de la première de ces deux villes, n'avait, ainsi que nous l'avons vu, qu'une supériorité de convention et bien souvent contestée.

Gouvernement. — Il est facile de deviner que, sous les princes de la période que nous venons de parcourir, le gouvernement réunissait les avantages et les abus des deux principes opposés, du despotisme et de la démocratie. Quand des souverains puissans, qu'entourait une auréole de gloire, occupaient le trône, le peuple, soumis au joug, subissait la volonté suprême du monarque; mais la division du territoire en petites principautés tendant toujours à affaiblir l'autorité des chefs, l'audace et la résistance du peuple en devenaient plus fortes, et le souverain voyait alors des limites très-étroites posées à sa puissance. Le prince, à l'exemple de Vladimir-Monomaque qui, le premier, avait cru devoir en agir ainsi, pour valider son usurpation, convoquait des assemblées générales, où les grands, et souvent le peuple, promettant secours et appui au grand-prince, lui imposaient aussi le sacrifice d'une partie de son autorité. L'avènement du souverain était or-

dinairement consacré par des cérémonies religieuses.

Armée.—Quant à l'armée, les gentilshommes, comme on le présume bien, y occupaient toujours le rang le plus élevé. Chaque ville avait ses hommes de guerre : les simples citoyens et les habitans des campagnes ne s'armaient que dans des cas extraordinaires : ceux-ci seulement étaient obligés de fournir des chevaux pour la cavalerie. Dans les campagnes, le soldat n'endossait la cuirasse qu'au moment du combat ; les chariots, les caissons portaient les armes et les machines de guerre.

Commerce. — Le commerce de ces temps réclame aussi notre attention. La mer Noire, la mer Caspienne, le Dniéper et le Volga offraient d'importans débouchés aux produits de la Russie. La célèbre ville de Novgorod commerçait avec le Danemarck, et avait une église dans l'île de Gothland, pour ceux de ses habitans qui fréquentaient cette contrée. Les Gothlandais et les Allemands tenaient eux-mêmes un comptoir dans cette riche cité, et beaucoup d'entre eux y avaient domicile. Ils se divisaient à Novgorod, en *négocians d'hiver* et *négocians d'été*. Soumis à leurs propres lois, les marchands y jouissaient d'une grande indépendance. On sait que dans le courant du treizième siècle, les villes libres d'Allemagne, telles que Lubeck, Brême, Dantzick, etc., au nombre de soixante-dix, firent

4

cause commune, et formèrent la ligue anséatique, afin de protéger et défendre contre les attaques des corsaires ou des gouvernemens les entreprises et les expéditions du commerce. Novgorod joua un grand rôle dans cette association, et fut un des principaux entrepôts de la société.

Argent. — L'argent dont on avait déjà commencé à se servir comme monnaie, sous le règne d'Iaroslaw, n'arrivait toujours en Russie que par importation, les mines exploitées depuis dans ce pays, n'étant pas encore découvertes.

Arts. — On pense bien que les arts et les sciences n'avaient pas atteint un haut degré de perfection dans ces temps de continuelles guerres civiles. L'art de la peinture n'était cultivé, comme chez nous, dans les premiers temps de la monarchie, que pour la décoration des églises. Outre les images cependant, les artistes représentaient sur parchemin et dans les livres sacrés des figures qui, mal dessinées, ont triomphé des siècles, et sont arrivées jusqu'à nous avec leur éclat et leur fraîcheur primitive : tant l'art de composer les couleurs était alors perfectionné! Je ne parle pas de l'architecture ; les monumens, les palais, les églises qui font encore aujourd'hui l'ornement de la Russie, prouvent qu'à cette époque les artistes venus de la Grèce avaient déjà trouvé en Russie des es-

prits capables d'apprécier et de mettre en œuvre leurs talens.

Sciences. — La médecine était en grand honneur en Russie : les Arméniens principalement y jouissaient du don de guérir les maladies. L'un d'entre eux, dit-on, était si versé dans son art, qu'il n'avait qu'à regarder un malade pour deviner si sa guérison était possible, ou, dans le cas contraire, pour prédire le jour de sa mort. Les meilleurs remèdes venaient toujours d'Alexandrie. Les moines, en outre, s'appliquaient à l'étude des simples. Des prières et des herbes médicinales suffirent à Agapet, moine de Petcherski, pour guérir Vladimir II d'une maladie réputée mortelle.

Littérature. — La littérature elle-même ne fut pas sans éclat. Quelques grands princes de ce temps sont cités dans la chronique comme aimant beaucoup l'étude et la lecture. Monomaque écrivait avec éloquence, et les filles des grands employaient leurs loisirs à copier des livres d'église. Les moines, livrés à l'étude des langues anciennes, s'occupaient aussi de l'histoire de leur pays. Nestor, moine du monastère de Petcherski à Kiew, né en 1056, composa une histoire des premiers temps de la Russie avec une simplicité grave et touchante. L'auteur, nourri de la lecture des bons écrivains, met toujours ses personnages en action : on

croirait, en parcourant sa chronique, lire les livres historiques de l'Ancien-Testament.

Poésie. — Mais ce qui prouve que les sciences et les belles-lettres n'étaient pas cultivées seulement par des moines, c'est le poème sur l'*Expédition d'Igor*, écrit dans le douzième siècle, par un laïc dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous. Cette production, empreinte d'une couleur antique, est remarquable par la force de l'expression, des beautés sauvages, des figures hardies, et un caractère de vérité qui peint parfaitement le peuple russe, encore si voisin de la barbarie.

Moralité. — Quant à la moralité de la nation, la religion chrétienne, en civilisant peu à peu ces hommes sauvages, contribua sans doute à son amélioration. Les jeux, la musique, la danse et le vin avaient déjà de grands attraits pour le peuple russe : ses goûts, comme on sait, sont à peu près, sous ce rapport, restés les mêmes. Tout porte à croire, au reste, que la pluralité des femmes fut chez eux fort long-temps tolérée. Il fallut toute l'éloquence de quelques saints évêques pour faire rougir les princes des désordres auxquels parfois ils se livraient, et réformer ce que les mœurs de la nation, en général, avaient de trop dissolu.

Religion. — Dès les commencemens de la religion chrétienne en Russie, la foi y fut vive et la dévotion ardente. Les princes, les seigneurs,

les marchands faisaient construire des églises, fondaient des monastères qu'ils dotaient de biens fonds, d'ornemens et d'images. Les moines, les reclus, les ermites se multipliaient et trouvaient dans la charité publique de suffisans motifs de chérir la vie contemplative. — Quand des haines particulières, des rivalités envieuses divisaient les princes apanagés, les prêtres, les moines, les évêques, manquaient rarement d'intervenir. Ils demandaient, au nom de la religion et de la patrie, l'oubli des injures et la réconciliation des partis. A leur voix souvent les inimitiés se taisaient, du moins pour un temps. On s'embrassait au nom d'un Dieu de paix, on baisait la croix, les livres sacrés, puis tout était oublié.... jusqu'au jour où de nouveaux intérêts, de nouvelles intrigues venaient rallumer des passions que rien ne pouvait corriger. — La Russie, comme nous l'avons vu, qui n'est parvenue au christianisme que par le secours des missionnaires de Constantinople, fut soumise au patriarche de cette ville jusqu'à la fin du seizième siècle. Le métropolitain était, à la vérité, nommé par le tzar; mais il devait être confirmé par le patriarche de Constantinople.

TROISIÈME PÉRIODE.

Depuis la soumission de la Russie par les Tatars, jusqu'à son affranchissement et l'extinction de la dynastie de Rurik.

IAROSLAW III, VSÉVOLODOVITCH.

28ᵉ RÈGNE. — (De 1238 à 1246.)

A peine Iaroslaw est-il informé de la retraite des Tatars, qu'il laisse son fils Alexandre gouverner sa principauté de Novgorod, et vient prendre possession des cendres et des décombres de Vladimir, où son malheureux frère avait régné. Il en relève les murailles, et rappelle ceux des habitans qui avaient échappé aux glaives des Mongols et des Tatars.

(1239.) Cependant ces peuples, qui n'avaient pas renoncé à la Russie, reparaissent dès l'année suivante, et y continuent leurs ravages. Les villes de Tchernigoff, de Périaslaw et de Kiew sont encore les premières victimes de ces barbares.

(1240.) C'est à cette époque que les Lithuaniens, les Tchoudes ou Livoniens, ligués avec les Suédois, profitant des malheurs de la Russie, essayèrent de l'envahir de leur côté pour s'en partager les dépouilles. Les chevaliers porte-glaives, établis en Livonie depuis le mi-

lieu du douzième siècle, dirigèrent cette opération. Mais le brave Alexandre, prince de Novgorod, les ayant joints sur les bords de la Néva, remporta sur eux une éclatante victoire qui lui fit donner le surnom de *Nevski*.

Cet exploit d'Alexandre eut bien dû lui concilier l'amour de ses sujets; mais l'inconstance des Novgorodiens se lassa bientôt de la reconnaissance. Ils accusèrent le héros de n'avoir combattu que pour lui : fier de sa victoire, il abusait de son autorité, violait les priviléges du peuple, et semblait vouloir se placer au-dessus de toutes les lois. En un mot, le mécontentement des Novgorodiens devint tel que Alexandre se vit bientôt réduit à se retirer près de son père, à Vladimir. Son éloignement devint funeste à la république. Un prince de la race de Vladimir, se croyant des droits sur Novgorod, appelle les Allemands à son aide, se rend maître de Pleskow, et ravage tout le pays. Rappelé par le peuple, Alexandre reparaît à la tête des armées, bat les ennemis, et remet Pleskow sous l'autorité de Novgorod.

(1243.) Après avoir ravagé la Hongrie et la Pologne, Bati, revenu dans le Kaptchak, exigea que Iaroslaw vint lui rendre hommage au camp de *la Horde*, et que son fils Constantin partît pour aller faire acte de vasselage entre les mains du chef de la nation tatare et mongole. Iaroslaw lui-même, obligé d'aller renouveler ses

bassesses auprès du successeur d'Ogtai, mourut en revenant dans sa patrie. Le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné par les Mongols : on ne voit pas trop l'intérêt de ces peuples à faire périr un prince vaincu, soumis, et dont ils n'avaient rien à craindre. Un historien remarque qu'Iaroslaw, malgré les malheurs de son règne, était doué d'une rare prudence et d'un grand courage ; mais que comme il savait distinguer une croyance éclairée des erreurs de la superstition, comme il ne prodiguait pas son bien aux églises et aux moines, il ne s'est point attiré les louanges outrées de analistes.

Son règne correspond au commencement de celui de saint Louis.

MIKHAIL II, IAROSLAVITCH.

29e RÈGNE. — (De 1246 à 1248.)

Le trône était vacant par la mort d'Iaroslaw III : son frère Sviatoslaw y avait des droits, suivant l'usage adopté en matière de successions : aussi se mit-il en devoir d'occuper Vladimir. Cependant Mikhaïl, cinquième fils d'Iaroslaw, osa contester à son oncle le triste avantage de régner sur des ruines : il marcha contre Sviatoslaw, le renversa du trône et se mit à sa place.

(1248.) Obligé de prendre les armes contre les Lithuaniens qui ravageaient une partie de ses états, il leur livra une bataille sanglante,

dont l'avantage resta aux siens, mais où il perdit lui-même la vie. Il ne jouissait du titre de grand-prince que depuis quelques mois : le trône, comme nous l'avons dit, ayant été occupé, depuis la mort de son père, par Sviatoslaw qu'il déposséda.

SVIATOSLAW III, VSÉVOLODOVITCH.

30e RÈGNE. — (De 1248 à 1249.)

Sviatoslaw ne trouvant aucun obstacle à son retour à Vladimir, crut pouvoir reprendre son titre et son trône; mais ayant différé de faire hommage de sa souveraineté au chef de la grande horde, celui-ci, près duquel s'étaient rendus Alexandre Nevski et son frère André, le déclara déchu une seconde fois, et conféra le titre de grand-prince à ce même André, qui n'était venu à la horde que pour faire sa soumission, comme prince de Souzdal.

ANDRÉ II, IAROSLAVITCH.

31e RÈGNE. — (De 1249 à 1252.)

André, qui n'avait pas rougi d'armer les Tatars contre son prince et son pays, ne goûta pas long-temps les douceurs de l'usurpation. Devenu suspect au khan de la grande horde, il vit bientôt ses protecteurs diriger leurs armes contre lui. Vaincu, le prince de Vladimir abandonna ses états, et alla demander

asile en Livonie, à ces mêmes chevaliers du glaive que son frère Alexandre avait battus précédemment, et qui toutefois lui firent accueil. Plus tard, réconcilié avec les Tatars, il revint dans son premier apanage de Souzdal, sans pouvoir cependant recouvrer le trône de Vladimir. Son règne fut d'environ trois ans.

ALEXANDRE Ier, DIT NEVSKI.

32e RÈGNE. — (De 1252 à 1263.)

L'histoire de ce règne demanderait quelques développemens : la gloire dont a brillé le vainqueur de la Néva, la trace qu'il a laissée dans le souvenir des Russes, qui le considèrent encore comme l'un des plus grands princes de leur pays; le titre de saint que lui a déféré l'église, le monastère que Pierre Ier, juste appréciateur de la vraie grandeur, fonda sous son invocation, et le tombeau d'argent, l'un des plus riches monumens de l'Europe, que lui fit élever l'impératrice Elisabeth, tout nous fait un devoir de dire au lecteur les glorieuses actions qui signalèrent ce prince à la reconnaissance de la patrie. La renommée de ce prince, il nous faut l'avouer, nous paraît bien plutôt établie sur les brillantes victoires qu'il remporta sur les Allemands, lorsqu'il n'était encore que prince de Novgorod, que sur ses hauts faits comme grand prince.

Nous avons vu, en effet, Alexandre rendant

hommage aux étrangers sous le joug desquels gémissait son pays. Il se trouvait encore à la horde, au moment où les Tatars privaient son frère de la souveraineté. Peu jaloux sans doute de ne devoir le trône qu'à son courage et à son patriotisme, il accepta des mains du khan des Mongols l'investiture des principautés de Souzdal et de Vladimir.

(1255.) Il y avait trois ans qu'il était sur le trône de Vladimir, quand il marcha contre un autre de ses frères, Iaroslaw, prince de Twer, qui visait à la souveraineté de Novgorod. Vainqueur dans cette entreprise, il dirige l'ardeur de ses troupes contre les Suédois, dont il n'avait pas oublié les anciennes agressions. Il pénètre à travers les forêts de l'Ingrie et de la Finlande, y porte le ravage et la mort, et revient chargé de butin. Ces victoires sur des peuples déjà punis et abaissés consolaient sans doute Alexandre de ses complaisances pour les véritables ennemis de sa patrie. Bati, le chef de la grande horde, s'était contenté des marques de soumission des princes russes; mais à sa mort, Bourgaï, son successeur, fit faire le dénombrement de tout le pays, et le soumit à un nouveau tribut en forme de capitation (1258). La fière Novgorod s'opposa fortement à la perception de l'impôt, et leva l'étendard de la révolte. Alexandre, ne voyant de salut pour son pays que dans la soumission, fit tant par

la voix de la persuasion, que les Novgorodiens s'humilièrent de nouveau. Mais il poussa plus loin le soin d'apaiser la grande horde, en déployant une sévérité atroce contre ceux des citoyens qui avaient pris part au soulèvement. Les choses n'en restèrent pas là. Les Tatars ayant envoyé leurs collecteurs à Novgorod : ce fut Alexandre qui, pour leur épargner le spectacle de la haine qu'ils inspiraient, se chargea du soin odieux d'asseoir et de lever la contribution.

Cependant les Tatars, en proie eux-mêmes à des divisions de parti, donnaient aux différentes nations qu'ils avaient conquises l'espérance de recouvrer bientôt leur liberté. Les impatiens Novgorodiens, auxquels se joignirent un grand nombre de Russes, jugèrent le moment venu de rompre leurs chaînes. Il se forma une vaste conjuration, dans laquelle entrèrent un grand nombre de villes et de princes apanagés (1262). Le jour fixé, dans tous les lieux à la fois, on massacre impitoyablement les odieux agens des Tatars. Rien ne résiste à la rage des conjurés.... L'impulsion était donnée; l'heure de la délivrance allait sonner pour la Russie. Mais à cette fatale nouvelle, Alexandre, le héros de la Néva, frémit d'horreur et d'effroi : il entrevoit la vengeance terrible que devront exercer ceux à qui il doit le trône. Il se rend maître de la conjuration, et court se

jetér seul aux genoux de Bourgaï, chef de la grande horde, dont il a le bonheur de fléchir la colère. Il revenait pardonné dans ses états, lorsqu'il tomba dangereusement malade. N'ayant plus que quelques jours à vivre, il prit l'habit de moine, sous le nom d'Alexis, et mourut à Gorodetz, à l'âge de quarante-quatre ans, après un règne de onze à douze ans. Son corps fut ramené à Vladimir, et fut enterré dans le monastère de Notre-Dame, où il reposa jusqu'au moment où Pierre-le-Grand le fit transporter sur les bords de la Néva.

Alexandre Nevsky fut placé au nombre des génies tutélaires de la Russie. Les historiens, en effet, s'accordent à dire que, par la douceur de son caractère, la beauté de son âme, et l'agrément de son extérieur, il parvint à détourner de son pays les plus terribles calamités que lui réservaient la soif du pillage et la férocité des Tatars. L'église russe l'a mis au nombre des saints.

Le règne de saint Alexandre correspond à celui de saint Louis.

IAROSLAW III, IAROSLAVITCH.

33e RÈGNE. — (De 1263 à 1271.)

Le règne d'Iaroslaw se passa en querelles avec les Novgorodiens, dont la fierté égalait l'inconstance, et qui tantôt adoptaient, tantôt repoussaient les droits et les prétentions du

prince de Vladimir. C'est aussi sous ce prince (1269) qu'eut lieu contre les chevaliers porte-glaives, aux environs de Réval, en Estonie, une bataille sanglante et terrible. « Jamais, dit un analiste, nos pères ne virent une semblable boucherie. » Les Russes restèrent trois jours sur les cadavres pour marque de leur victoire ; mais au lieu de riches dépouilles, ils rapportèrent les corps des plus illustres d'entre eux.

Fier d'avoir inspiré quelque terreur aux étrangers, Iaroslaw entreprit de restreindre la liberté des Novgorodiens. Ceux-ci n'étaient point d'humeur à souffrir la tyrannie. Le peuple s'arme, envahit les places publiques, le tocsin sonne, et les gens d'Iaroslaw sont arrêtés. Voici l'acte d'accusation porté contre ce prince par l'assemblée tumultueuse. « Pourquoi t'es-tu emparé de la maison d'un de nos boyards? pourquoi as-tu pris de l'argent à d'autres? pourquoi avoir chassé de Novgorod de paisibles étrangers? pourquoi tes oiseleurs nous défendent-ils les rives du Volkoff, et les chasseurs le soin de nos champs? Il est temps de mettre fin à ces violences. Pars, va où bon te semble; quant à nous, nous ne voulons plus de toi.» En vain, pour réduire les Novgorodiens, Iaroslaw appela-t-il à son secours les Tatars. Ceux-ci, après s'être mis en marche, reconnaissant que l'autorité du khan n'était point compromise

dans cette querelle, rebroussèrent chemin, et laissèrent aux parties intéressées le soin de la vider. Enfin, l'an 1270, elle fut terminée par les soins charitables du métropole de Kiew, qui engagea les Novgorodiens à se rendre aux soumissions que Iaroslaw leur envoya faire, et à ouvrir leurs portes à ses députés.

On a vu que depuis l'asservissement de la Russie aux Tatars, chaque prince russe était tenu de faire au moins un voyage à la grande horde, afin d'y recevoir la confirmation de son titre (1271). C'est en revenant de faire sa soumission que Iaroslaw mourut après un règne de sept ans.

VASSILI Ier, IAROSLAVITCH.

34e RÈGNE. — (De 1271 à 1276.)

Le règne de ce prince, frère de Iaroslaw, n'est marqué par aucun événement digne de figurer dans l'histoire, si l'on en excepte les guerres qu'il fit, avec l'aide des Tatars, aux Novgorodiens, qui finirent par le reconnaître pour prince de leur souveraineté. Il mourut à la fleur de l'âge, après un règne de cinq ans.

DMITRI Ier, ALEXANDROVITCH.

35e RÈGNE. — (De 1276 à 1294.)

Dmitri, fils aîné d'Alexandre Nevski, et l'un des plus malheureux de cette fatale époque, dut tous ses chagrins à son frère André. Ce prince

intrigant et ambitieux, pour le dépouiller, eut recours à toutes sortes de bassesses auprès des Tatars, dont il obtint l'appui, et avec lesquels il ravagea une partie de la Russie. Vaincu, vainqueur, et détrôné plusieurs fois, Dmitri eut cela de singulier dans sa destinée, qu'il recouvra son trône des mains de celui même qui le lui disputait depuis si long-temps. André, que dirigeaient de folles passions, après avoir désolé son pays et usurpé le trône de Vladimir, s'en dessaisit tout à coup, et le remit à son véritable maître. Dmitri finit bientôt après ses jours, que de cruelles adversités avaient sans doute abrégés. Il mourut sans postérité, après un règne de dix-huit ans.

ANDRÉ III, ALEXANDROVITCH.

36e RÈGNE. — (De 1294 à 1304.)

André, à la mort de son frère, retrouva ce trône au chemin duquel nul ne lui opposait plus d'obstacles. Son règne fut assez tranquille pour ce qui concerne la principauté de Vladimir. Cependant, à la fin de ses jours, il songeait à troubler le calme dont elle avait joui, et à déclarer la guerre à l'un de ses frères, Daniel, souverain de Moscou, prince pacifique, qui ne s'occupait que de l'agrandissement de cette ville, et qui venait d'y élever la forteresse du Kreml. L'ambitieux André n'eut pas le temps

d'exécuter son injuste dessein: la mort, qui le surprit, délivra la Russie d'un prince inquiet et turbulent. Il avait régné dix ans.

Objet de la juste haine de ses contemporains, dit un historien russe, et du mépris de la postérité, le grand-prince mourut en 1304, revêtu de l'habit monastique. Aucun des princes de la famille de Monomaque ne causa autant de maux à sa patrie que cet indigne fils du héros de la Néva. —Tout ce que la nature a de plus effroyable, continue le même historien, des malheurs de toute espèce signalèrent en outre les dix années de règne d'André. Il y eut aussi d'affreux ouragans, de grandes sécheresses, des incendies. La famine et la peste exercèrent leurs ravages dans quelques provinces. Les villes de Tver, de Novgorod, devinrent la proie des flammes, et pour comble d'horreur, des scélérats, profitant du désordre général, pillèrent les maisons, les églises, et commirent tous les excès imaginables. Parmi les météores célestes qui, à cette époque, portèrent la terreur dans l'esprit des peuples, il faut citer la célèbre comète de 1301, décrite par les astronomes chinois, et chantée par le poète Pachidi.

C'est sous le règne d'André que l'infortunée Kiew, ravagée tour à tour par les Tatars, les Russes et les Lithuaniens, fut enfin abandonnée de ses malheureux habitans. Quelques années après, elle cessa même de faire partie de l'état.

En 1320, elle passa sous la domination de Guédimin, qui, déjà maître de toute la Volhinie, prit alors le titre de duc de Russie.

C'est aussi vers cette époque, en 1300, que les Suédois élevèrent proche l'endroit où se trouve aujourd'hui Pétersbourg, le fort de Landskron, dont les Novgorodiens ne tardèrent pas à se rendre maîtres.

MIKHAIL II, IAROSLAVITCH.

37ᵉ RÈGNE.— (De 1304 à 1320.)

Malgré les prétentions de plusieurs concurrens, et surtout de Iouri, prince de Moscou et fils de Daniel, Mikhaïl Iaroslavitch monta sur le trône, et obtint sa confirmation de la grande horde. Cependant Iouri s'était insinué dans les bonnes grâces d'Usbeck, chef des Tatars, dont il était parvenu à épouser la fille. Ayant réussi à noircir les intentions de Mikhaïl, il obtint bientôt de son beau-père la déchéance du prince de Vladimir, et des secours pour le déposséder. Mais la fortune, loin de seconder ses vues, lui fut d'abord contraire: ses troupes mises en déroute, il fut obligé de retourner à la horde où il accusa de nouveau Mikhaïl des plus odieuses actions, lui reprochant surtout d'avoir empoisonné sa femme, la fille d'Usbeck, tombée en son pouvoir, et morte à Tver, où Mikhaïl, après sa victoire, l'avait fait conduire.

Mikhaïl, sommé par Usbeck de venir se justifier, ne se crut point assez fort pour résister ouvertement au khan des Tatars. Il se rendit à la horde, où son ennemi eut le pouvoir de le faire condamner à mort. Il fut exécuté en 1329, à l'âge de quarante-six ans, regretté de ses sujets comme un prince humain et pacifique (1).

Le commencement de son règne fut encore signalé par une expédition des Novgorodiens contre les intrépides et ambitieux chevaliers du glaive.

(1) Les princes russes, en allant à l'audience du khan, étaient obligés de marcher entre deux feux, pour se purifier eux et les présens qu'ils apportaient. On les forçait même de faire la révérence à une image exposée à l'entrée de la tente du khan.

La dignité grand-ducale, qui long-temps ne fut affectée qu'aux seuls possesseurs des principautés de Vladimir et de Kiovie, devint commune, vers la fin du quatorzième siècle, à plusieurs des principautés particulières qui partageaient la domination de la Russie. Les princes de Résan, de Tver, de Smolensk, et quelques autres, se qualifiaient de grands-ducs, pour se distinguer des princes apanagés qui se trouvaient établis dans l'enceinte de leurs principautés.

Les grands-ducs, de même que les autres princes russes, étaient obligés de demander la confirmation de leur dignité au khan du Kaptschak, qui la leur accordait ou refusait à son gré; et les différends qui s'élevaient entre les princes russes étaient également soumis à sa décision.

IOURI III, DANILOVITCH.

38e RÈGNE. — (De 1320 à 1322.)

Quelque rebutante que puisse paraître cette série de crimes et de trahisons, notre devoir d'historien nous oblige à ne dissimuler que tout ce qui ne se lie pas intimement à notre plan. Nous sommes donc obligés de continuer à présenter en analyse les horreurs et les calamités qui surchargent le tableau de l'histoire russe de cette époque.

Georges, arrivé par un crime au trône, en fut bientôt précipité par un autre crime semblable. Dmitri, fils de Mikhaïl, paraissant ou-

Sommés de comparaître dans la horde, ils étaient forcés de s'y rendre, et y trouvaient souvent l'ignominie et la mort. Les redevances, que les khans n'exigeaient d'abord des Russes que par forme de dons gratuits, furent converties dans la suite en tributs ordinaires. Béreké-Khan, successeur de Batou, fut le premier qui fit faire la levée des tributs par ses propres officiers. — Le receveur-général de ces tributs, qui était en même temps commandant des troupes tartares en Russie, s'appelait *grand-baskake ;* il siégeait à Vladimir, dans le propre palais du grand-duc, et tous les *baskakes* des autres villes lui étaient subordonnés. — Les successeurs de Béreké-Khan appesantirent encore le fardeau des taxes ; ils assujétirent même les princes russes à des services militaires.

(KOCH, t. I, pages 275 et 276.)

blier la mort de son père, avait chargé Iouri de payer aux Tatars le tribut auquel il était obligé. Iouri, aussi cupide que cruel, s'était approprié la somme, sans en faire compte au khan. Usbeck, déjà mécontent de Iouri, accueillit la dénonciation de Dmitri, qu'il nomma aussitôt prince de Vladimir. Georges voulut se justifier, et prit le chemin de la horde; mais ayant été rencontré par les troupes de Dmitri, il fut battu, et obligé de se réfugier à Pleskow, où il résolut d'attendre le moment de ressaisir le trône.

C'est après une expédition contre les Suédois, dont il repoussa l'armée en 1322, qu'ayant remarqué à l'embouchure du Ladoga une île nommée Orekhof, qui en était comme la clef, il résolut d'y opposer une barrière aux incursions des Suédois et des chevaliers porte-glaives. Il y fit en conséquence élever une ville nommée d'abord Orekhovetz, et depuis célèbre, sous le nom de Schlusselbourg, par la détention du jeune et malheureux Ivan VI.

DMITRI II, MIKHAILOVITCH.

39e RÈGNE. — (De 1323 à 1326.)

Dmitri fit son entrée à Vladimir, suivi d'une armée de Tatars ; mais à peine s'était-il fait reconnaître, qu'il apprit le départ de Iouri pour la grande horde. Redoutant tout des intrigues

de son ennemi, il se rend lui-même auprès d'Usbeck, qui le reçoit parfaitement. Dmitri, bien accueilli par le khan, présuma trop de sa faveur, et poussa la haine et l'audace jusqu'à faire assassiner Iouri, sous la tente même d'Usbeck. Cette action indigna le khan, qui le fit lui-même saisir et jeter dans un cachot. Au bout de deux ans de détention, il fut mis à mort (1326), à l'âge de vingt-sept ans.

ALEXANDRE II MIKHAILOVITCH.

40e RÈGNE. — (De 1326 à 1328.)

Alexandre, frère de Dmitri, reconnu pour prince de Vladimir et de Novgorod, fixa sa résidence à Tver. Malgré l'empressement qu'il avait montré à se concilier les bonnes grâces du khan, ce prince ne pouvait aimer les Tatars, ces cruels ennemis de la patrie. Il avait vu son père, son frère, et tant d'autres princes de sa race, mourir sans défense, assassinés par l'ordre de leur chef. Un prince nommé Scheykal d'Usbeck, fut envoyé à Tver sous le titre d'ambassadeur : il était accompagné d'une bande de pillards qui répandirent l'effroi sur leurs pas et menacèrent l'existence du souverain lui-même : du moins le bruit en courut-il. Alexandre accuse les Tatars de projets et de complots, peut-être imaginaires : La religion lui fournit d'ailleurs de suffisans prétextes. « Scheykal

a juré guerre au Christ, et veut substituer au culte chrétien l'abominable culte de Mahomet ! » Des armes sont distribuées au peuple ; le jour est choisi de tirer une éclatante vengeance de la horde et de ses suppôts. Le 15 août, les matines moscovites ont sonné comme, à une autre époque, sonnèrent, pour d'autres victimes, les vêpres siciliennes. Dès l'aube du jour, le grand-prince conduit ses gens, affamés de carnage, au palais de l'étranger, et les Tatars se réveillent au bruit de l'insurrection, au cliquetis des armes. Il en est fait un horrible massacre. Affaiblis par leur perte, les Tatars se réfugient autour de leur chef, s'enferment avec lui dans son palais, et veulent vendre leur vie. Alexandre incendie leur dernier asile, et Scheykal et ses gens tombent et périssent dans les flammes.

Usbéck, à cette nouvelle, frémit d'indignation, et médite une affreuse vengeance. Des princes russes ne rougissent pas de s'offrir comme instrumens de sa colère. Il met sur pied une armée formidable, dont il confie le commandement à Ivan, frère d'Iouri, assassiné par Dmitri, à la horde du Kaptchak (1328). Cette armée dirigée sur Moscou, puis sur Tver, signale son passage en mettant tout à feu et à sang. — Alexandre, trop faible pour résister à ce torrent, trouva un refuge chez les habitans de Pleskow, qui le reconnurent pour leur prince.

Cependant les Tatars, dont la politique était d'armer sans cesse les princes russes les uns contre les autres, partagèrent les dépouilles d'Alexandre. Ivan, déjà prince de Moscou, eut, avec le titre de grand-prince, la souveraineté de Vladimir et de Novgorod, et Constantin, fils de Mikhaïl, celle de Tver.

IVAN Ier, DANILOVITCH, DIT KALITA.

41e RÈGNE. — (De 1328 à 1341.)

Ivan, lors du détrônement d'Alexandre, était déjà prince de Moscou, où il continua à faire sa résidence. Le métropolitain y transporta également son siége, établi à Vladimir depuis la chute de Kiew; et de cette manière, Moscou fut bientôt reconnue pour la capitale de la Russie.

Le malheureux Alexandre, quoique dépossédé, inspirait cependant de l'ombrage à son successeur, qui porta de nouvelles plaintes contre lui à la horde. Menacé de voir le pays qui l'avait accueilli en proie à l'invasion, Alexandre partit, accompagné de son fils Phédor, dans l'intention de se justifier, mais avec l'appréhension de n'y pas réussir.

(1339.) En effet, arrivés au Kaptchak, il donna sur sa conduite des explications qui furent mal reçues. Condamnés à mort, son fils et lui subirent courageusement la sentence prononcée contre eux.

Aucun des souverains tatars ne fit périr autant de princes russes qu'Ubeck. En 1330, il condamna également à mort Féodor, fils de Mikhail de Starodoub, dans la persuasion que ces terribles exécutions consolideraient à jamais la puissance des Mongols en Russie. Mais il n'en fut point ainsi. Ce ne fut pas le khan, mais le grand-prince, qui cette fois profita de la mort d'Alexandre en s'emparant de la principauté de Tver. Usbeck ne voyait pas que favoriser la puissance de Moscou, c'était préparer l'indépendance de la Russie et l'empire de la horde.

Ivan, resté maître paisible de la souveraineté, s'occupa du soin d'agrandir et de fortifier Moscou. Il mourut en 1341, revêtu de l'habit monastique qu'il avait pris aussitôt qu'il avait senti sa fin approcher. Ce prince, auquel l'histoire reproche de grands vices, se fit pourtant bien venir des pauvres, qui lui donnèrent le surnom de *Kalita* (la bourse), parce que, dit-on, sa bourse était toujours ouverte aux indigens. Son règne répond à celui de Philippe de Valois, qui monta sur le trône de France la même année qu'Ivan sur celui de Russie.

SÉMEN, IVANOVITCH DIT LE SUPERBE.

42e RÈGNE. (De 1341 à 1353.)

Usbeck, à la mort d'Ivan, confirma à Sémen le droit d'hériter de la souveraineté de son

père. Novgorod n'ayant pas voulu le reconnaître, y fut contrainte par la force des armes (1348). Attaquée plus tard par les Suédois, cette cité républicaine, célèbre par la turbulence de ses habitans, se rallie à la vue des dangers qui la menacent, et, quoique abandonnée du grand-prince, qui ne se croit pas intéressé dans cette querelle, elle repousse l'ennemi, et le force à lui céder une partie de la Carélie qu'il occupait depuis long-temps.

(1352.) A peine remise de cette guerre, Novgorod, ainsi qu'une partie de la Russie, fut de nouveau ravagée par une horrible peste, qui enleva dans quelques villes jusqu'au dernier habitant. On ignorait alors l'art de se préserver des atteintes de cette cruelle maladie, et les victimes de ce fléau confondues avec les autres citoyens les infectaient bientôt du poison dévastateur. Cette peste se répandit dans toute la Russie, et enleva dans quelques villes jusqu'au dernier citoyen. Une chronique remarque qu'elle fut très favorable aux monastères à qui les mourans léguaient toutes leurs richesses : le grand-prince lui-même et ses enfans en furent attaqués. Sémen y succomba après un règne de douze ans. Il n'était âgé que de 36 ans.

IVAN II, IVANOVITCH.

43ᵉ RÈGNE. — (De 1353 à 1358.)

A la mort de Sémen, de nouvelles contestations s'élevèrent au sujet de la succession. Le khan de la horde en fut, suivant l'usage, l'arbitre souverain : il en adjugea le bénéfice à Ivan II, qui à titre de frère du défunt y avait des droits positifs.

L'époque du règne de ce prince pacifique ne fut remarquable que par la continuation des guerres interminables que se faisaient entre eux les princes apanagés, qui, s'affaiblissant mutuellement, préparaient ainsi la chute de la féodalité et le triomphe de l'autocratie.

Ivan, quoique pacifique, donna un exemple de fermeté qui ne fut pas perdu pour tous ses successeurs. Un envoyé de la horde s'était présenté pour mettre à exécution un ordre tyrannique du khan. Ivan refusa de se soumettre, et força l'envoyé de retourner sur ses pas. Cet outrage à la puissance tatare, resté impuni, fit entrevoir aux Russes la possibilité d'un prochain affranchissement.

Ivan, après un règne de cinq ans, mourut, laissant deux fils, Dmitri et Ivan.

DMITRI III, CONSTANTINOVITCH.

44ᵉ RÈGNE. — (De 1360 à 1362.)

Un interrègne de près de deux ans suivit la mort d'Ivan. Les Tatars divisés entre eux pour

le choix d'un chef, ne pouvaient songer aux intérêts de la Russie.

Enfin, Dmitri, fils de Constantin, prince de Souzdal, fut désigné au trône de Moscou par Kidir, khan du Volga, l'un des plus puissans capitaines du célèbre Usbeck.

Cependant Dmitri Ivanovitch, dont cette décision lésait les droits, s'étant rendu à la horde, livrée alors à une guerre intestine, se fit déclarer grand-prince de Russie par un autre chef, Amurat, qui venait de triompher de ses concurrens. Dmitri Constantinovitch, à cette nouvelle, abandonna le trône de Vladimir et de Moscou qu'il occupait depuis deux ans, et se retira dans son apanage de Souzdal.

DMITRI IV, IVANOVITCH, DONSKOI.

45e RÈGNE. — (De 1362 à 1389.)

Ce prince, monté jeune sur le trône, n'en signala pas moins les premières années de son règne par des exploits remarquables contre les princes apanagés, dont il sentit la nécessité d'anéantir les priviléges, et d'étouffer l'ambition. Mikhaïl, prince de Tver, fils du malheureux Alexandre, fut celui qui combattit le plus long-temps pour le maintien de ses droits; mais enfin, assailli par toutes les forces de Dmitri, il s'humilia, rendit foi et hommage au prince de Moscou, et obtint à ce prix la vie, la paix et la conservation de sa ville.

C'est par ces premiers essais que Dmitri préludait à la résistance qu'il allait désormais opposer aux Tatars et aux Mongols. Le refus qu'il fit de payer le tribut, suivant l'usage de ses prédécesseurs, fut le signal d'une lutte qui, jusqu'en 1380, se borna à des excursions sans grande importance.

Mamaï, grand-khan, indigné de trouver tant de rébellion dans un prince qu'il considérait comme son vassal et sa créature, s'avança sur le Don à la tête d'une armée de sept cent mille soldats. Dmitri ne fut point infidèle à sa gloire, à sa patrie. A la tête de tous les princes russes qu'une longue suite de malheurs avaient rendus sages, Dmitri, après avoir imploré les secours du Très-Haut, marche au-devant de l'ennemi avec une armée de quatre cent mille hommes. L'affaire commence par un combat singulier entre un moine russe et un Tatar, qui tombent l'un et l'autre frappés d'un coup mortel. L'action devient alors générale, et la victoire, long-temps indécise, ne se décide en faveur des Russes qu'après des efforts incroyables et des chances bien partagées. — Le grand-prince, blessé, deux fois démonté, faillit périr dans la mêlée; mais enfin Mamaï, obligé de céder, abandonna le champ de bataille, qui fut jonché de cadavres et de mourans (1380). Cette célèbre victoire, qui coûta cher aux Russes, valut à Dmitri le sur-

nom glorieux de *Donskoï*, comme celle de la Néva, sur les chevaliers du glaive, avait précédemment valu à Alexandre celui de *Nevskoï.*

Dmitri ne fut pas aussi heureux contre Tokhtamych, successeur de Mamaï, qui voulut venger l'affront qu'avait subi la horde. Il envoie à Dmétri sommation de se rendre sans délai à la horde : « Quoi, s'écrient les Russes, il n'y a qu'un instant que la victoire nous a couronnés sur les bords du Don ! est-ce en vain que le sang des chrétiens a rougi les plaines de Koulikof? » Dmétri refuse de se soumettre à l'injonction de Tokhtamych. — Un an s'écoule sans qu'on entende parler des suites de cette affaire. Tout à coup on apprend à Moscou que le khan est en marche et qu'Oleg, prince du Rézan, lui servait de guide et d'allié. Dmitri de Nijnigorod, beau-père du grand-prince, va servilement offrir au khan ses deux fils et les forces dont il peut disposer. Le grand-prince, dont les ressources étaient épuisées, eut en vain recours aux autres princes apanagés; la plupart, loin de répondre à son appel, se joignirent ou se soumirent aux Tatars. Dmitri, réduit à ses propres forces, abandonne Moscou, qui bientôt tombe au pouvoir des ennemis, et n'offre plus qu'un vaste champ de carnage, un monceau de cendres et de ruines.

Les Tatars, las de détruire et de piller, se

retirèrent, laissant à Dmitri le soin de relever les décombres de sa malheureuse patrie : c'est à quoi ce prince employa les dernières années de sa vie. Il releva ses murs, fonda des établissemens publics, et construisit en pierre la citadelle du Kreml, qui devint depuis la demeure des souverains. Dmitri mourut à quarante ans, après un règne de vingt-sept ans (1389). Il a mérité par son courage et son patriotisme d'être mis au rang des souverains dont l'histoire russe se glorifie.

VASSILI II, DMITRÉVITCH.

46e RÈGNE. — (De 1389 à 1425.)

Vassili suivit le plan de son père pour affranchir la commune patrie, et dépouilla quelques princes apanagés, dont il joignit les états aux siens. Les commencemens de son règne furent en outre signalés par de longs débats entre le prince de Lithuanie et les villes de Rézan et de Smolensk. Les Tatars profitèrent habilement de ces guerres en accordant des secours, tantôt à l'un, tantôt à l'autre (1397). L'événement le plus important fut la prise de Khasan par les troupes de Vassili. Cette ville, bâtie par les Tatars en 1257, était devenue la capitale d'un apanage considérable des khans de la grande horde, et portait le nom de royaume de Khasan. Iouri, frère de Vassili,

s'étant rendu maître de cette principauté, en chassa les Tatars, sur lesquels il exerça de terribles représailles. Le khan lui-même et ses femmes furent passés au fil de l'épée. Khazan, démolie et rasée, ne fut rétablie et restituée aux Tatars qu'à la paix, c'est-à-dire quarante ans après.

Vassili mourut en 1425, à l'âge de cinquante-cinq ans, après un règne de trente-six ans, qui fut signalé par de nombreuses guerres et par des pestes et des famines qui désolèrent la Russie. Dans ces temps d'horreurs et de convulsions, au milieu des débris et des ruines de la Russie expirante, on n'est point étonné de lire dans les annalistes la menace, la prédiction de la fin prochaine du monde. Cette opinion partagée par tous les malheureux, avait acquis la force d'une vérité révélée. « Jésus-Christ, disaient-ils, a annoncé que les derniers jours du monde seraient signalés par d'étonnans météores, par la famine, la peste, la guerre, et par un bouleversement universel. Que les nations et les empires s'éleveraient les uns contre les autres. Ces prédictions se réalisent aujourd'hui : les Tatars, les Turcs, les Francs, les Allemands, les Polonais, les Lithuaniens, remplissent l'univers du bruit de leurs combats. Notre patrie orthodoxe est elle-même un théâtre de discordes : le prince tire l'épée contre le prince, le frère aiguise son

glaive pour en percer son frère et le neveu forge sa lance pour immoler son oncle. « Cette idée de la fin du monde était si bien accréditée, que lors d'un traité de paix signé en 1397, entre les Pskoviens et les Novgorodiens, l'archevêque Jean, employé comme médiateur, les conjurait de se reconcilier, » car, disait-il, mes frères, vous voyez la fin des temps! »—C'est du vivant de Vassili que fut placée, à Moscou, la première horloge sonnante (1404). — On reproche à ce prince de s'être laissé conduire par le caprice de quelques favoris qui commirent en son nom de nombreuses injustices.

VASSILI III, VASSILIÉVITCH, DIT L'AVEUGLE.

47e RÈGNE.—(De 1425 à 1462.)

Le long règne de ce prince n'offre encore qu'une série de guerres civiles, de trahisons et de crimes sans nécessité comme sans éclat. Le principe d'hérédité, fixé depuis longtemps en faveur des fils aînés, fut ici de nouveau contesté par Iouri, oncle de Vassili, qui, prétendant renouveler les anciens usages, voulut faire reconnaître ses droits au trône de Russie, comme étant l'aîné de la famille régnante. Le khan des Tatars, pris encore pour arbitre, confirma l'élection de Vassili. Iouri ne s'en tint pas là (1433.) Mécontent de cette décision, il marcha contre Moscou, dont il parvint à s'emparer. Son fils, Chemiaka, s'étant fait

déclarer, à sa mort, souverain de Russie, les autres enfans d'Iouri préférèrent se ranger du côté de Vassili; mais ce prince, après différens succès, tomba entre les mains de son ennemi, qui le jeta dans une prison et lui fit crever les yeux (1445). Cette atrocité réveilla l'amour des peuples pour Vassili. Son adversaire, abandonné des siens, fut contraint d'aller mendier un asile chez les Novgorodiens (1453).

Vassili, remonté sur le trône, employa tous ses soins à raffermir sa puissance et la tranquillité de sa capitale. Il rétablit l'ordre dans ses états et s'occupa du soin de donner un métropolitain à l'église russe sans l'aller demander à l'église grecque. La tutelle de Constantinople coûtait cher à la Russie; des métropolitains étrangers ne pouvaient apporter un zèle bien sincère aux intérêts de la Russie. Ces prélats qui devenaient l'instrument le plus puissant des volontés du grand-prince, ne pouvaient devoir, sans de grands inconvéniens, leur élévation à d'autres qu'au grand-prince. Vassili comprit cette vérité; aussi à dater de cette époque, l'église russe fut-elle entièrement indépendante de l'église grecque.

Vassili mourut en 1462, pleuré de ses sujets, malgré les cruautés dont il souilla sa victoire. Les regrets que sa mort fit éclater rendent d'autant plus difficile la tâche de caractériser

justement ce prince. Il avait régné trente-sept ans.

IVAN III, VASSILIÉVITCH, DIT LE SUPERBE.

48e RÈGNE. — (De 1462 à 1505.)

Nous voici pourtant arrivés au moment où la Russie va prendre une importance dont ses divisions intestines, son asservissement aux Tatars, et le peu de vertu de ses chefs, la privaient auprès des étrangers. En montant sur le trône de Moscou, Ivan pressentit la future grandeur de son pays. L'affaiblissement et l'impopularité des princes apanagés, et la désunion des diverses hordes tatares, semblèrent merveilleusement coïncider pour l'accroissement de la puissance du prince de Moscou. Ses premiers efforts se tournèrent vers Khasan, qui, relevée de son abaissement, s'était depuis peu montrée redoutable aux Russes. Ivan en entreprit le siége (1468), s'en rendit maître, et força, à son tour, le khan Ibrahim à se reconnaître vassal et tributaire du trône de Moscou.

Vers le même temps, la ville de Novgorod, excitée par les intrigues d'une femme nommée Marpha, arborait l'étendard de la révolte, et se livrait au roi de Pologne (1475). Cette trahison coûta cher aux Novgorodiens : leur territoire, déclaré réuni à la souveraineté de Moscou, perdit ses franchises et cette liberté

que ses habitans avaient défendues contre les entreprises de tant de princes. Devenue sujette, cette république impatiente ne joua plus dans l'histoire de Russie qu'un rôle secondaire (1).

L'histoire des guerres d'Ivan est trop longue pour que nous en puissions suivre le cours. Nous nous bornerons à dire que dans ses expéditions contre les Tatars, il surprit la horde *dorée*, tandis que son chef Achmet cherchait à se réunir à Casimir IV, roi de Pologne, aussi en guerre avec la Russie. Le grand-prince, maître de la horde, y commit des massacres et des pillages que le droit de représailles ne suffit pas pour excuser. Achmet, instruit de ce désastre, revient sur ses pas, afin de joindre les Russes; mais ceux-ci, en quittant la horde, lui avaient suscité un nouvel ennemi dans les Nogaïs, qui l'attaquèrent et taillèrent en pièces son armée : Achmet périt lui-même dans cette rencontre, et avec lui finit la domination tatare, fondée par Bati plus de deux cents ans auparavant.

C'est sous le règne d'Ivan III que les Russes, après la conquête de Khazan, pénétrèrent en Sibérie pour la première fois. Ils y trouvèrent

(1) M. Karamsin a fait, au sujet de la conquête de Novgorod, un assez mauvais roman intitulé *Martha*, qui a été traduit en français.

un peuple peu aguerri, dont la soumission fut prompte et facile.

Ivan pourrait être regardé comme le fondateur de la puissance russe. Il joignait aux vertus guerrières des qualités dignes des plus grands princes. Il fit venir de différens pays des artistes célèbres qui visitèrent Moscou et y semèrent le goût des arts et des sciences.

«Né tributaire d'un peuple nomade, dit Karamsin, Ivan devint un des plus illustres monarques de l'Europe. Considéré, respecté depuis Rome jusqu'à Constantinople, Vienne et Copenhague, marchant de pair avec les empereurs et les fiers sultans, sans aucune étude, sans autre guide que son génie, il se donna lui-même les sages préceptes de la politique intérieure et extérieure, employant tour à tour la force et la ruse, pour rétablir l'indépendance et l'intégrité de la Russie, pour détruire l'empire de Bati, réprimer et morceler la Lithuanie, anéantir la liberté des Novgorodiens, incorporer les apanages à la grande principauté, étendre enfin les domaines moscovites jusqu'aux déserts de la Sibérie et jusqu'à la Laponie Norvégienne.»

Marié à la princesse Sophie, fille de Thomas Paléologue, Ivan adopta les armes des empereurs grecs, c'est-à-dire l'aigle à deux têtes, qu'il ajouta aux armes de Moscou.

VASSILI IV, IVANOVITCH.

49ᵉ RÈGNE. — (De 1505 à 1534.)

Vassili ne monta pas sans obstacle sur le trône de son père; il lui fallut se défaire d'un neveu auquel, de son vivant, Ivan avait conféré le titre d'héritier. Non moins jaloux de son autorité que son père, Vassili suivit les mêmes principes dans sa conduite avec les princes apanagés russes et tatars. Ses premiers efforts se dirigèrent contre le khan de Khazan, qui s'était révolté quelque temps avant la mort d'Ivan. Ses troupes, d'abord heureuses dans cette expédition, s'étant laissé surprendre, furent complétement battues et obligées de se retirer.

(1506.) Alexandre, roi de Pologne, étant mort, Vassili conçut l'ambitieux projet de se faire nommer son successeur, quoique Sigismond eût été reconnu comme tel, du vivant même d'Alexandre. Cette prétention de Vassili fut l'origine d'une guerre aussi longue que cruelle, et qui fut également fatale aux deux partis. Une première trêve avait été signée en 1509 et rompue en 1514. La ville de Smolensk, qui, depuis cent dix ans, était sous la domination de la Lithuanie, tomba au pouvoir de Vassili, qui la réunit à ses domaines. Les Polonais s'en vengèrent bientôt dans les plaines d'Orschka, où

les Russes éprouvèrent une déroute complète (1517). C'est alors que l'empereur Maximilien envoya à Moscou le célèbre baron de Herberstein (1), afin de rapprocher les deux partis, et de les amener à la paix, qui fut enfin conclue en 1523.

Vassili, après avoir étendu les frontières de la Russie par la conquête de Smolensk, songea à compléter, dans l'intérieur, l'œuvre de centralisation et d'unité de pouvoir, si nécessaire à l'établissement de l'autocratie. Rézan formait encore une principauté à part : les habitans de Sevenki, de Starodoub et Tchernigof, tout en se reconnaissant vassaux du souverain de Moscou, jouissaient réellement d'une liberté qui pouvait lui porter ombrage. Vassili résolut de faire disparaître ces restes du système des apanages. Le jeune Ivan, prince de Rézan, ayant atteint sa majorité, fut accusé de vouloir se soustraire à l'autorité du grand-prince et d'avoir contracté des liaisons avec le khan Makhmet-Ghirel. Appelé à Moscou, Ivan, après beaucoup d'hésitations, se présenta à la cour du grand-prince. Celui-ci lui reprocha son ingratitude et sa trahison, puis l'ayant

(1) Le baron de Herberstein, à son retour, a publié sur la Russie des mémoires très-curieux : c'est par lui que les nations européennes ont commencé à mieux connaître la Russie.

condamné à passer le reste de ses jours dans un monastère, il s'empara de toute la principauté de Rézan, qui, ainsi que Mouro et Tchernigoff, fut réunie aux possessions septentrionales des descendans de Monomaque, et constitua avec elles la monarchie russe.

(1530.) La dernière expédition de Vassili fut encore dirigée contre Khazan, dont les habitans révoltés avaient chassé le prince qu'il leur avait imposé. Après des succès partagés, les Russes finirent par surprendre les Tatars, dont ils firent un horrible massacre. Cependant, ils se retirèrent sans entrer dans la ville et après avoir seulement levé un impôt. Vassili mourut le 4 décembre 1533.

Vassili avait l'extérieur noble, une taille majestueuse, une physionomie agréable. Il était naturellement plus porté à la bonté qu'à la rigueur. Il aima le bien de ses peuples et parut jaloux de la gloire de son pays. Il n'eut peut-être ni le génie d'Ivan III, son père, ni la politique d'Ivan IV, son fils. Mais placé entre ces deux grands caractères, Vassili n'en mérite pas moins les regards et l'attention de l'histoire. — Ce prince fut marié deux fois. Après vingt ans d'un mariage stérile, avec Salomonée, il la répudia, et prit en secondes noces Hélène, fille de Vassili Glinski, dont l'oncle Mikhail languissait dans les fers, comme accusé d'intelligences coupables avec le roi de Polo-

gne. Il eut d'Hélène deux fils, Ivan qui suit et Iouri. Au lit de la mort il fut revêtu de l'habit monastique, sous le nom de frère Varlam. Il est le premier qui ait pris le titre de tzar : on fit aussi, pour la première fois, sous son règne, usage de l'artillerie.

IVAN IV, VASSILIÉVITCH, dit LE TERRIBLE.

50ᵉ RÈGNE. – (De 1534 à 1584.)

La vie d'Ivan est encore à faire. Il n'a été donné à aucun historien de peindre au naturel le caractère de ce prince. Ceux des écrivains nationaux ou étrangers qui en ont essayé l'esquisse sont tous restés au-dessous de leur modèle, et nul n'a fait briller sur cette effrayante physionomie le redoutable flambeau de la vérité. C'est en effet une tâche difficile que celle de rendre les traits d'un homme qui n'a de ressemblance avec aucun autre de l'histoire, et dont Pierre-le-Grand, dans son zèle à imiter les belles actions d'Ivan, ne s'est dit lui-même qu'une imparfaite copie. Les biographes, en général, jugeant ce prince d'après les idées de leur siècle, en ont fait les uns un profond politique, les autres un stupide et féroce tyran. La vérité est que le naturel chez lui paraît complexe ; qu'à de grandes et nobles qualités, il joignit des vices plus grands encore, et qu'on ne sait, en étudiant ce caractère grandiose, bizarre, atroce et fan-

tasque, si l'on doit plus l'admirer pour la force de son génie et la gloire dont il couvrit son règne, que l'exécrer pour les désordres insensés et les crimes inouis dont il souilla sa mémoire.

On a vu qu'antérieurement, on ne songeait point à tirer un enfant du berceau pour le placer sur le trône; l'héritage du trône passait incontestablement à l'aîné de la famille. Les troubles suscités par l'invasion des Mongols et le droit que s'arrogèrent les khans de désigner le grand-prince, firent oublier les principes de la monarchie russe. Vassili en mourant avait nommé pour son successeur Ivan, qui ne faisait que d'entrer dans sa quatrième année. Georges et André, oncles du jeune prince, se hâtèrent de lui prêter serment d'obéissance, dès que leur frère eut rendu le dernier soupir. Hélène, femme ambitieuse et de mœurs dissolues, fut déclarée régente. Gouvernée elle-même par d'impérieux favoris, Hélène ne tarda pas à soulever contre son gouvernement une foule de mécontens (1538). A sa mort, Ivan, âgé de sept ans, resta sous la tutelle de factieux et d'intrigans qui se disputèrent l'autorité et portèrent l'insolence jusqu'à traiter le jeune Ivan en prisonnier. Cette faiblesse de l'enfance, à laquelle de méprisables favoris insultaient, finit pour le jeune souverain plutôt que pour le commun des hommes.

(1545.) A 14 ans, Ivan sentit les premières impulsions de cette puissante volonté qui devait bientôt humilier ses rivaux, écraser ses ennemis, terrifier ses sujets, et jeter sur ces derniers ce long réseau d'autocratie dans les nœuds duquel ils sont jusqu'à nos jours restés enchaînés. Irrité des fers que prétend lui imposer l'audacieux Schouiski, Ivan tout à coup saisit le sceptre, place sur sa tête la couronne de Vladimir-le-Grand, déclare à ses boyards qu'il est leur maître, et qu'à l'avenir il prétend gouverner seul. Aux accens de cette voix, dont la puissance se fait sentir pour la première fois, Schouiski, malgré les liens de parenté qui l'unissent au grand-prince, est saisi, garotté, mis à mort. L'exil, la prison, la torture, font justice de tous les intrigans qui, depuis la mort de Vassili tyrannisent le pays. — Ivan, à seize ans, prend publiquement le titre de tzar, dont son père n'avait qu'essayé de se décorer, y ajoute celui de povélitel (1), que les principaux souverains d'Europe s'empressent de lui reconnaître.

(1) Povélitel signifie littéralement empereur. Tzar, que les Polonais écrivent czar, signifie évidemment roi, souverain. Dans la bible slavonne, le mot roi est toujours rendu par celui de tzar. Nestor, dans sa chronique, ne donne pas d'autre titre à l'empereur de Constantinople : cette ville même n'est jamais désignée que sous le nom de Tzaragrad, ville du tzar.

Marié de bonne heure à Nastasie, fille de Romain Iourévitch, princesse d'une grande vertu, Ivan oublie les liaisons funestes que le mauvais exemple lui a fait contracter; il s'entoure d'hommes sages, éclairés, et se livre aux améliorations que réclame l'intérêt du pays.

Il ne peut entrer dans le cadre que nous nous sommes tracé qu'un récit très-succinct des événemens, même les plus remarquables. La vie d'Ivan, qui demanderait des volumes pour être traitée convenablement, doit, comme celle des autres princes, être ici réduite à de petites proportions. Nous nous contenterons donc d'analyser les faits les plus saillans de ce règne extraordinaire.

(1547.) Un incendie affreux consume une partie de Moscou, et fait périr plus de deux mille citoyens. A la suite d'une sédition causée par cette catastrophe, et fomentée par des prêtres, la populace se porte contre la maison Glinski, alliée à celle du tzar, et en force les membres, accusés de sortiléges et d'exactions, à s'enfuir loin de leur patrie. Pour la seule fois de son règne, Iwan semble manquer d'énergie, et laisse proscrire ses parens.

Cependant, impatient du joug honteux qui pesait sur la Russie, Ivan médite un prompt et entier affranchissement. Pour y parvenir plus sûrement, il change l'organisation mili-

taire, institue le corps si célèbre de Strelzi, et introduit l'usage des armes à feu.

Plusieurs campagnes plus ou moins heureuses se succèdent, et le tzar, à la tête d'une armée formidable munie d'artillerie, se met en marche contre la capitale des Tatars (1552). Après un long siége, Khazan, prise d'assaut, est livrée au pillage, et la plupart des habitans passés au fil de l'épée. C'est sur les ruines de cette puissante cité que, se tournant vers ses boyards et ceux des officiers tatars épargnés, Ivan dit : « Vous le voyez, Dieu me fortifie contre vous. » En effet, dans les Tatars de Khazan, les princes apanagés perdaient un appui qu'ils ne manquaient pas d'implorer contre le grand-prince, quand ils se détachaient de lui.

Astrakhan était, comme Khazan, la résidence d'une autre horde de Tatars. Effrayés du sort de leurs frères, ils consentent à payer un tribut. Mais cette soumission ne satisfait pas le tzar (1554). Il fait marcher une armée sur Astrakhan, qui subit le sort de Khazan. Le khan de Crimée, à son tour, est également défait et humilié.

(1556.) Après ces glorieuses expéditions, Ivan tourne ses armes contre le célèbre Gustave-Vasa, roi de Suède, qui venait de rompre la paix jurée précédemment entre les deux états. Abandonnés des Livoniens qui les avaient appelés sur leur territoire, les Suédois, vaincus

et complétement battus, font une nouvelle trève de quarante ans. Irrité contre les Livoniens qui lui avaient suscité cette guerre, Ivan parcourt en furieux les districts de Dorpat et de Riga, où l'âge ni le sexe ne sont épargnés. Le grand-maître des chevaliers du glaive, désespérant de pouvoir sauver le reste de la Livonie, fait don (1562) de cette vaste contrée au roi de Pologne, ne se réservant que le duché de Courlande.

J'ai retracé quelques-unes des actions brillantes d'Ivan; il me reste à parler des forfaits dont il souilla son règne. Une puissante coalition (1563), formée de tous ses ennemis, avait fait éprouver à ses armées des échecs répétés. Au milieu de ces revers, un coup affreux vint le frapper : la vertueuse Nastasie mourut. Cet événement eut la plus funeste influence sur le caractère du tzar. Dégoûté du trône, des hommes et de la vie, il prend la singulière résolution d'abdiquer le pouvoir et de s'ensevelir dans sa retraite. Il revêt de l'autorité l'ancien khan de Khazan, dont il a fait son ami, et qu'il institue le chef de la nation; puis, ainsi qu'un ermite, il va vivre dans la solitude, et se livre à des exercices de mysticité. Tout à coup, instruit des difficultés, des obstacles que son successeur éprouve dans l'exercice de la souveraineté, il sort de sa retraite, reprend le sceptre et l'épée, et, comme un tigre furieux, se baigne

dans des flots de sang. Novgorod, soupçonnée d'avoir voulu se donner au roi de Pologne, est impitoyablement livrée à des proscriptions, à des massacres effroyables ; le Volkoff, qui baigne les murs de la ville, ne roule plus que des monceaux de cadavres. Après cinq semaines de meurtres et d'égorgemens, Ivan, par une dérision amère, se recommande aux prières des habitans épargnés, quitte les murs fumans de Novgorod, et va porter sa fureur dans les campagnes de Pleskow et de Tver. Moscou devient, à son tour, le théâtre de pareilles atrocités.

Voici quelques-uns des jeux auxquels se plaisait le tzar. On pendait sous ses yeux les gens par les pieds ; les courtisans, le glaive à la main, se disputaient à qui emporterait quelques lambeaux du patient, l'un coupait l'oreille, l'autre arrachait les yeux, celui-ci la tête, celui-là un bras, etc. ; ou bien on rasait les cheveux de la victime, puis des flots d'eau bouillante lui tombaient sur le chef. Les femmes, les enfans étaient rangés par taille sur la place publique, et les affidés du tyran s'exerçaient à qui trancherait les têtes avec le plus de dextérité, en poussant des cris de joie. Le tzar perçait les victimes de sa lance, les faisait empaler, appliquer à la torture, les éventrait de son cimetère, déchirait leurs entrailles, et jetait leurs chairs à sa meute de chiens. Qu'on ne croye point que nous nous plaisions à

charger le tableau. Les historiens de ce règne qui ne disent pas tout, effrayent l'imagination par le récit qu'ils transmettent des crimes d'Ivan. J'ouvre, au hasard, Karamsin écrivain qu'on ne soupçonnera pas de vouloir calomnier le grand-prince. « Il est impossible, dit-il, de lire sans frémir, dans les mémoires contemporains, le détail des infernales inventions de la tyrannie, la description de tous les moyens inventés pour tourmenter les hommes. Outre les poêles ardens dans lesquels on enfermait les victimes, on construisit pour la torture des fourneaux d'une espèce particulière : on fabriqua des tenailles, des griffes de fer, de longues aiguilles. On coupait aux malheureux patiens les membres l'un après l'autre, on les sciait pour ainsi dire en deux parties, au moyen de cordeaux : on les écorchait tout vifs, on leur tailladait la peau du dos par longues tranches! Et lorsqu'au milieu des horreurs du carnage, la Russie était comme pétrifiée par la terreur, le palais d'Ivan retentissait du bruit de joyeux festins. Ce prince s'y livrait au plaisir entouré de satellites et d'histrions qu'on lui envoyait avec des ours de Novgorod et d'autres provinces. Il se servait de ces animaux pour la chasse aux hommes dans ses momens de fureur, ou comme simple divertissement. Quelquefois apercevant près du palais une troupe de citoyens paisibles, il faisait lâcher

deux ou trois ours et riait aux éclats de l'épouvante, des cris de cette multitude en fuite. Le tzar se plaisait surtout avec une troupe de bouffons dont les fonctions étaient de le faire rire avant et après les meurtres. Souvent ces malheureux payaient de leur vie un bon mot hasardé. On distinguait parmi eux le prince Gvozdef. Un jour, mécontent d'une de ses plaisanteries, le tzar lui verse sur la tête une écuelle de soupe bouillante. Le bouffon pousse un cri de douleur, et veut prendre la fuite; mais Iwan lui porte un coup de couteau, et Gvozdef, baigné dans son sang, tombe sans connaissance. On appelle sur-le-champ le docteur Arnolphe. « Sauvez mon bon serviteur, lui dit le tzar; j'ai plaisanté avec lui un peu trop rudement! — Si rudement, répondit Arnolphe, que Dieu seul et V. M. pourraient le rendre à la vie. Il ne respire plus! » Le tzar fait un geste de mépris, donne au mort l'épithète du chien et revient à ses jeux.

Je n'ai donné qu'une faible idée des crimes d'Ivan. J'ajouterai que dans un moment de fureur (1584) il tua son fils aîné d'un coup de bâton.

Épouvanté de ses forfaits, bourrelé de remords, Ivan traîna dans le repentir une vie désormais empoisonnée. Il mourut le 19 mars 1584, revêtu de l'habit de moine, et après un règne de cinquante ans.

Cet Ivan si vindicatif, si monstrueux, si sanguinaire, jeta cependant sur sa patrie une splendeur, un éclat dont elle n'avait jamais joui précédemment. Il réforma la législation et fit dresser un code, encore en faveur aujourd'hui, et connu sous le titre de *Manuel des juges*. Il ouvrit de nouvelles routes au commerce, fonda la ville et le port d'Archangel, accueillit les étrangers, introduisit l'imprimerie dans ses états, affranchit à jamais son pays du joug des Tatars, et voulut lui assigner une place élevée parmi les nations éclairées de l'Europe : plan dont les malheurs des règnes suivans retardèrent l'exécution.

Ce fut sous son règne que fut commencée la conquête de la Sibérie, et que s'ouvrirent les premières relations commerciales de la Grande-Bretagne et de la France avec les provinces de la Russie. La fière Élisabeth, caressant la férocité d'Ivan, lui donna le titre d'empereur, que lui reconnurent également Maximilien d'Autriche et Henri III de France, quoique plus tard les cours d'Europe l'aient contesté aux tzars de Russie, et que la France ne l'ait authentiquement reconnu qu'à Catherine II.

Nous avons cité Karamsin dans ses accusations contre Iwan, nous devons aussi le prendre en témoignage lorsqu'il s'efforce de réhabiliter sa mémoire. « Il est à remarquer, dit cet écrivain, que dans la mémoire du peuple,

la brillante renommée d'Ivan a survécu au souvenir de ses mauvaises qualités. Les gémissemens avaient cessé, les victimes étaient réduites en poussière, des événemens nouveaux faisaient oublier les anciennes traditions, et le nom de ce prince paraissait en tête du code des lois. Il rappelait la conquête des trois royaumes mogols. Les témoignages de ses actions atroces étaient ensevelis au fond des archives, tandis que dans le cours des siècles, Kazan, Astrakhan, la Sibérie, étaient aux yeux du peuple d'impérissables monumens de sa gloire. Les Russes, qui révéraient en lui l'illustre auteur de leur puissance, de leur civilisation, avaient rejeté ou mis en oubli le surnom de *tyran* que lui avaient donné ses contemporains. Seulement, d'après quelques souvenirs confus de sa cruauté, ils le nomment encore de nos jours Ivan le terrible, mais sans le distinguer de son aïeul, à qui l'ancienne Russie avait accordé une épithète semblable plutôt comme éloge qu'à titre de reproche..... Mais l'histoire ne pardonne pas aux mauvais princes aussi facilement que les peuples! »

Ivan avait eu successivement cinq femmes. La dernière, de la maison de Nagagui, lui donna le malheureux Dmitri, dont le nom causa dans la suite tant de maux à l'état.

PHÉODOR Ier, IVANOVITCH.

51e RÈGNE. — (De 1584 à 1598.)

Phéodor Ivanovitch, indigne rejeton du premier tzar de Russie, était aussi faible de corps que d'esprit. Il avait trente-sept ans quand il monta sur le trône. Les conseillers que son père, en mourant, avait désignés, lui épargnèrent le soin de gouverner par lui-même. L'un d'eux, l'ambitieux Goudounoff, d'origine tatare, et frère d'Irène, épouse de Phéodor, conçut le projet de monter, après lui, sur le trône de Russie. Regardant comme ses ennemis tous ceux que leur naissance, leur emploi ou leur mérite approchaient du tzar, il jura leur ruine, et se défit tour à tour d'eux tous. Il ne lui restait plus qu'un crime à commettre, c'était le plus grand de tous : il n'hésita pas à le commettre. Il fit assassiner le jeune Dmitri, fils d'Ivan Vassiliévitch, et frère du prince régnant. C'est le nom de cet infortuné (auquel, selon quelques auteurs, on aurait substitué une autre victime, que nous verrons bientôt reparaître, et être cause de guerres et de dissensions funestes.

A la fin de 1597, Phéodor tomba dangereusement malade : son état fut bientôt désespéré. Cette nouvelle répandit la terreur dans la capitale, car il allait mourir sans descendans: en Phéodor allait finir la race des Monomaks, la descendance de Rurik, le fondateur de la

monarchie russe, dynastie qui avait occupé le trône pendant près de huit siècles, et fourni plus de cinquante souverains à la Russie.

Le faible Phéodor mourut au milieu des proscriptions sanglantes de son ambitieux ministre. On ne manqua pas d'attribuer la cause de sa mort à celui qui n'avait plus, pour arriver au trône, d'autre obstacle à renverser que cette ombre de roi.

MOEURS ET USAGES DES RUSSES SOUS LES PRINCES DE LA TROISIÈME PÉRIODE.

Dans les récits qu'ont faits les étrangers sur le caractère et les mœurs de la nation russe, il s'est glissé tant d'erreurs et de mensonges, que l'homme véritablement instruit des usages et de l'histoire de ce pays, a peine à y rien reconnaître.

La vérité est que le mélange des peuples du nord et du midi, la fusion des Scandinaves et des Mongols, des Slaves et des Tatars, a dû imprimer au caractère général du peuple une teinte particulière, mixte et bizarre. Il faut sans doute attribuer à cette cause le manque de nationalité, reproché avec quelque raison à la noblesse russe. Non pas que je veuille dire qu'elle manque de patriotisme, trop de preuves me démentiraient aussitôt; mais l'empressement et le succès avec lesquels ses membres adoptent

les manières étrangères, revêtent l'habit et les formes des autres peuples, semblent indiquer en effet un esprit trop souple pour être complétement original.

Le lecteur a vu quel était l'état de la Russie sous les princes de la deuxième période : la physionomie des mœurs de la troisième époque est plus variée. Les traits saillans sont l'assujétissement et la réclusion des femmes, dus sans doute à l'influence des Orientaux ; l'excès de la puissance paternelle, et l'oppression des paysans, réduits sous les règnes précédens au service de la glèbe.

Malgré le malheureux état de la Russie, sous la domination des étrangers, le commerce conserva cependant de nombreux et importans priviléges. Les marchands, à l'instar de la noblesse, formaient un corps particulier dans l'état, et avaient leurs représentans aux assemblées générales.

La conquête de la Sibérie inspira aux marchands russes le désir d'aller exploiter cette terre nouvelle. La fertilité du sol, et la richesse de ses produits, les avantages d'un commerce facile avec les peuplades limitrophes, établirent bientôt de fréquens rapports entre le commerce de Russie et celui de l'Asie : la Perse, le Thibet, la Chine, furent exploités. Les célèbres marchands Strogonof avaient les premiers ouvert au commerce de leur pays, un

chemin au-delà des monts Ourals. C'est par eux que le peuple apprit l'usage du calcul par le moyen de grains enfilés, méthode si sûre et si générale en Russie. Ivan-le-Terrible, qui savait parfois connaître les hommes et distinguer le mérite, protégea les Strogonof, et donna des encouragemens à leurs entreprises. Il leur fit concession à perpétuité des terres incultes, leur permit de construire des forteresses et d'entretenir des gens de guerre... Il les autorisa à bâtir des villages, à établir des salines, à défricher les terres, le tout sans être tenus d'aucun droit.

Les étrangers, que leurs relations commerciales commençaient à amener en Russie, y apportaient de l'argent, des draps, des étoffes de soie et de velours, objets dont les mœurs orientales avaient donné le goût; des perles, des bijoux, et surtout cette multitude de bagatelles dont s'amusent le luxe et l'opulence, et sur lesquelles les étrangers out toujours su faire de grands bénéfices en Russie. En revanche, ceux-ci emportaient des pelleteries, de la cire, des cuirs, du blé, du bois et de la quincaillerie.

Les armes ordinaires des Russes, avant le règne de Ivan Vassiliévitch, qui introduisit l'usage de la poudre et du canon, étaient l'arc, le javelot, la hache, la massue, le casque, la lance et la cotte-de-mailles. Le soldat russe, prédominé par le fatalisme, s'est toujours montré

aussi ferme à l'attaque qu'intrépide au combat : la poltronnerie et la timidité, dont quelques écrivains l'ont accusé, ne se voient en Russie que dans la vie privée. Le paysan, dans l'état de sujétion et d'abaissement où le vasselage l'avait mis, a nécessairement dû contracter quelques habitudes ordinaires aux esclaves; mais sur le champ de bataille, il a toujours retrouvé l'énergie et l'intrépidité des hommes libres.

Le jésuite Possevin, chargé par le pape Grégoire XIII de réconcilier Ivan-le-Terrible avec Battory, roi de Pologne, et de travailler à convertir les Russes, dit que cet ennemi du tzar parlait avec admiration du courage des Russes, de leur mépris de la mort dans la défense des villes, de l'imperturbable sang-froid avec lequel ils prenaient la place de leurs camarades tués par l'ennemi, formant sur la brèche un rempart de leurs corps, obligés de combattre jour et nuit, succombant à la faim, et ne se rendant pas, *pour rester fidèles à leur souverain*. Leurs femmes paraissaient autour d'eux, au milieu du danger, cherchant à éteindre les incendies, lançant sur l'ennemi des poutres et de grosses pierres... En campagne, ces guerriers supportaient sans murmurer les rigueurs des hivers, l'intempérie du climat, n'ayant pour abri que des tentes légères ou de misérables bivouacs ouverts à tous les vents.

Quant aux lois civiles, elles avaient été longtemps fort simples, et entachées de cette sorte de barbarie, type des nations nouvelles ou peu éclairées. Le duel judiciaire, la vénalité des charges mettaient fréquemment en péril les droits de l'innocence : le débiteur insolvable devenait l'esclave de son créancier.

Ivan réforma les lois et l'administration de la justice : il compléta le code promulgué, en y insérant de nouvelles dispositions et en améliorant l'esprit des anciennes. Il y eut des degrés de juridiction, suivant l'importance des procès. Les juges furent tenus de connaître à fond la législation russe, les coutumes et les réglemens de chaque province. Ils formèrent un corps distinct dans l'État, classé d'un degré au-dessous des gentilshommes, et plus haut que les enfans boyards de la cour et les négocians de marque.

L'intérieur de la vie commune se ressentait peu du luxe étalé par les grands et la cour. Les demeures, construites en bois, dans des proportions mesquines, étaient plutôt bâties pour défendre leurs habitans des injures de l'air, que pour flatter la vue et orner les cités.

Néanmoins tout porte à croire que le peuple jouissait de ce bien-être qui suffit aux besoins et assure le bonheur des nations. Son aisance portait envie aux étrangers qui l'avaient pu connaître. « *Cette terre bénie du*

ciel, écrivait Kobentzel, en parlant de la Russie, abonde en tout ce qui est nécessaire à l'existence de l'homme, sans avoir aucun besoin réel des productions des autres pays.

Au surplus, le peuple russe (et par cette expression j'entends plutôt la classe des paysans que celle de la noblesse) de tout temps ami de la joie et des fêtes, se livrait avec passion à toutes sortes d'exercices du corps. Il avait des danses, des chants et des jeux pour toutes les saisons de l'année: mais cette liberté, cette gaîté qu'on voit encore respirer parmi le peuple des campagnes, s'effarouchait bien vite par le voisinage des grands et de la cour. L'ancien proverbe *bliskó tzare, bliskô smerti, proche du tzar, proche de la mort*, sert à peindre la terreur qu'imprimait le nom du prince sur l'esprit de ses sujets.

L'imprimerie, quoique un peu tard introduite en Russie, y servit, comme partout, à stimuler les esprits. Le sanglant et long règne d'Ivan-le-Terrible ne fut point un obstacle au développement de l'intelligence : des hommes studieux se livrèrent à la culture des lettres. — Le métropolitain Macaire, illustre et savant personnage, mort en 1567, fit traduire sous ses yeux les légendes de l'Église grecque, et écrivit lui-même la Biographie des Saints de Russie. Il contribua à la composition du *Livre des Degrés*, qu'il conduisit jusqu'en 1559. Enfin, il

aida de tout son pouvoir l'établissement de la première imprimerie à Moscou. Sous Ivan IV, les Russes déjà n'avaient plus besoin d'ouvriers étrangers pour l'emploi des caractères. Dès 1553, on voit une imprimerie dirigée par deux typographes nationaux, Féodoroff, vicaire de l'église Saint-Nicolas, et Pierre Mstislavetz, qui publièrent en 1564 les *Actes et les Épîtres* des Apôtres, les plus anciens des livres russes imprimés, remarquables par la beauté des types et du papier.

L'art de l'imprimerie, qu'encourageait le gouvernement, et que soutenait l'Église, eut en Russie comme en France, de nombreux adversaires. Au premier rang figurèrent les nombreux scribes que le métier de copiste faisait vivre ; puis les dévots, les scrupuleux dont cette *invention diabolique* effrayait la conscience... L'habile Féodoroff, privé par la mort de Macaire d'un zélé protecteur, devint la victime de ses ennemis... Soupçonné de sorcellerie, d'hérésie, il fut contraint, ainsi que son ami, pour échapper au supplice, de se réfugier en Lithuanie. Le prince de Volhinie, Constantin, l'un des descendans de St.-Vladimir, accueillit les exilés qui publièrent alors par son ordre, la célèbre Bible connue sous le nom de *Bible d'Ostrog*.

L'affranchissement de la Russie du joug des Tatars, fixa promptement les regards de l'Eu-

rope sur cette contrée, dont l'histoire et les destinées étaient restées ignorées. On a vu que sous le règne d'Ivan-le-Terrible, l'Angleterre s'était, la première, ménagé des relations commerciales avec les sujets du tzar. Il existe à la Bibliothèque royale un manuscrit du seizième siècle, sur les affaires du Nord, où se trouve une pièce fort curieuse : c'est une lettre de Phéodor-Ivanovitch, en réponse à une autre de Henri III, par laquelle ce prince complimentait Phéodor sur la mort du grand *empereur et* tzar Ivan, son père, et le remerciait de ce qu'il voulait bien accorder la continuation des bons rapports qui existaient entre les cours de Russie et de France, sous les règnes précédens, et l'autorisation pour les sujets français de faire le commerce avec la Russie. Cette lettre, surtout remarquable par le titre d'empereur que prend le grand-prince Phéodor, n'a été citée par aucun historien, et n'est pas connue même des Russes, qui n'auraient pas manqué d'en faire usage lors des contestations élevées par le cabinet de Louis XV, sur la validité de ce titre d'*empereur*, que toute l'Europe n'a reconnu authentiquement aux souverains de Russie que depuis le règne de Pierre-le-Grand.

QUATRIÈME PÉRIODE.

Depuis l'extinction de la grande dynastie jusqu'à l'élévation de la famille Romanof.

BORIS PHÉODOROVITCH-GODOUNOF.

52e RÈGNE. — (De 1598 à 1605.)

Godounof voulant faire oublier les moyens odieux auxquels il devait son élévation, fit, après son avénement, de grandes largesses au peuple, et crut devoir cimenter sa puissance par la cérémonie imposante du couronnement. Parvenu au comble de ses vœux, Boris, naturellement implacable, devint clément par politique. Son règne commença sous de funestes auspices : une horrible famine, qui priva la ville de Moscou de cent vingt-sept mille citoyens (1602), et qui étendit sur toute la Russie ses funestes ravages, lui procura l'occasion de déployer son humanité, son courage et son activité.

Boris, d'origine tatare, craignait et haïssait les grands, contre les tentatives desquels il ne se croyait jamais assez en garde. La famille Romanof devint surtout l'objet de sa jalousie. Accusés, sur la déposition d'un esclave, d'avoir voulu attenter à la vie du tzar, les Romanof expièrent dans les supplices, l'exil ou les pri-

sons, le crime de s'être attiré l'estime et l'amour de la nation. Phéodor Romanof, relégué dans un monastère, se vit séparer de son fils Mikhaïl, qui ne quitta l'obscure prison où on le laissa grandir, que pour monter sur le trône, et devenir la tige de l'illustre dynastie qui gouverne aujourd'hui la Russie. Cette grande révolution se préparait déjà par l'insurrection qui vint tout à coup à éclater. Grégoire Outrépieff, diacre du monastère de Spaki à Moscou, profitant de sa ressemblance avec l'infortuné Dmitri, massacré sous le règne de Phéodor, était parvenu à se faire passer pour ce prince, échappé, disait-il, au fer des assassins. Déjà plusieurs villes lui avaient ouvert leurs portes. Le feu de la rébellion gagnait toutes les parties de l'empire, et pénétrait jusqu'au sein de la capitale. Les troupes de Boris, battues sur tous les points, faisaient présager sa chute prochaine, lorsque tout-à-coup, en sortant de table, Boris éprouva des douleurs d'entrailles qui causèrent sa mort. On ne douta pas qu'il n'eût été empoisonné. Il avait régné sept ans. En détestant les vices de Godounof, il faut convenir que, par son génie et les efforts qu'il fit pour propager les lumières en Russie, il était digne du rang suprême.

Il faisait de grandes libéralités aux églises et aux monastères; mais il savait allier la dévotion avec l'amour des arts. Il emprunta à l'Al-

lemagne des médecins, et à l'Angleterre des mathématiciens, à la France des professeurs, et sa cour fut l'asile des princes malheureux.

PHÉODOR II, BORISSOVITCH.

53ᵉ RÈGNE. — (1605.)

A la mort de Boris, Phéodor, son fils, âgé de seize ans, regardé comme l'héritier légitime, fut proclamé tzar par le patriarche et les boyards de l'empire.

Cependant l'armée venait, de son côté, de déclarer la maison Godounof déchue, et de proclamer le moine Outrépieff, sous le nom de Dmitri V. Le peuple de Moscou, maudissant la mémoire de Boris, sous le règne duquel il avait été entièrement réduit au servage de la glèbe, se soulève, massacre les partisans de Phéodor, et ouvre les portes de la ville à l'imposteur.

Outrépieff, déjà maître d'une partie de l'empire, fait son entrée dans la capitale des tzars, aux acclamations d'une multitude aveugle et dévouée. Phéodor, arrêté, condamné, ainsi que tous les membres de sa famille, est exécuté, et voit finir en lui cette dynastie dont il n'était que le premier rejeton.

DMITRI V, DIT L'IMPOSTEUR.

54ᵉ RÈGNE.—(De 1605 à 1606.)

Nul événement n'offre plus à la scène dra-

matique que l'histoire de l'élévation et de la chute d'Outrépieff. Il ne manquait plus au bonheur du prétendu Dmitri que d'être reconnu par l'ancienne tzarine, dont il se disait le fils. Cette épreuve semblait devoir être décisive : soit intelligence entre la veuve du tzar et l'heureux Outrépieff, soit l'effet d'une ressemblance que chacun avouait frappante, la reconnaissance eut lieu; des larmes de joie furent versées de part et d'autre, et tous les doutes s'évanouirent. Reconnu tzar de Russie, Dmitri voulut tenir la promesse qu'il avait faite aux Polonais de leur ouvrir les trésors de l'état et d'épouser Marine, la fille d'un de leurs boyards. Cette prédilection de Dmitri pour les étrangers indisposa bientôt la nation.

A ces premiers griefs, s'en joignirent bientôt d'autres : les chroniques contemporaines ou du moins qui furent écrites peu de temps après la chute de Dmitri, ne lui ménagent pas les reproches. « Les Moscovites, dit un chroniqueur du dix-septième siècle, virent sur eux l'oppression, et ils se parlèrent l'un à l'autre. Et cet enragé en fit arrêter plusieurs et les tortura par différens supplices. Et les uns ne pouvant endurer les tourmens, se chargèrent eux-mêmes : les autres tinrent ferme. D'autres traitèrent hardiment le tyran d'apostat. Il les fit mettre en prison, il fit couper la tête à Petre Tourguénef, il commit bien des maux, en sorte que la langue

humaine ne peut raconter sa méchante vie. » Mais à ces flétrissantes accusations portées par un Russe, et sous le règne du successeur de Dmitri, c'est-à-dire de celui qui mit à profit les fautes de Dmitri et la haine du peuple pour ce prince, il serait peut-être juste d'opposer le récit et l'opinion d'un écrivain contemporain, étranger, mais témoin des actes et du règne de Dmitri. Le capitaine Margeret, officier français et employé sous trois règnes au service de la Russie, s'exprime ainsi dans son *État de l'empire de Russie et grand-duché de Moscovie*, publié à son retour en France, après la mort de Dmitri : « Le défunt empereur Démétrius estoit âgé d'environ vingt-cinq ans, n'ayant nulle barbe, d'une stature médiocre, les membres forts et nerveux, brun de complexion et avoit une verrue près du nez sous l'œil droit : il estoit agile, avoit grand esprit, estoit clément, tost offensé, mais aussitôt appaisé, libéral, enfin, un prince qui aimoit l'honneur et l'avoit en recommandation. Il estoit ambitieux, ses desseins estoient de se faire connoistre à la postérité et estoit délibéré de partir avec les navires anglais pour venir en France congratuler le roi très-chrestien (Henri IV), et avoir correspondance avec lui, duquel il m'a parlé plusieurs fois avec révérence : enfin, la chrestienté a beaucoup perdu en sa mort. »

Quoi qu'il en soit, le prince Schouiski, son ennemi mortel, celui qui, d'accord avec Boris Godounof, avait fait mourir le tzarévitch dont Outrépieff prenait le nom, Schouiski, dis-je, épiait le moment de se venger, et faisait habilement ressortir l'odieuse domination polonaise. Le peuple, qui, sans examen, avait reconnu en Dmitri le véritable héritier du trône, crut avec la même facilité qu'il n'était qu'un imposteur. A la voix de Schouiski, et tandis que le tzar célèbre avec la plus grande pompe ses noces avec la princesse de Sandomir, au milieu des fêtes brillantes qui se donnent à la cour, la populace furieuse envahit le palais, qu'elle livre au pillage, se saisit du tzar, le massacre, ainsi qu'un grand nombre de Polonais et de courtisans, et aplanit ainsi le chemin du trône à l'ambitieux Schouiski.

VASSILI SCHOUISKI.

55e RÈGNE. — (De 1606 à 1610.)

Si quelque chose peut prouver aux peuples l'excellence du principe d'hérédité en matière de gouvernement, c'est sans contredit le spectacle hideux des guerres civiles auxquelles la Russie fut en proie depuis la mort du fils d'Ivan-le-Terrible jusqu'à l'avénement de la famille Romanof. De tous les ambitieux intrigans que l'on voit surgir et s'élancer à cette

époque sur les marches du trône, nul peut-être n'avait plus de droits à s'y asseoir que le vainqueur de Dmitri. Descendus des anciens grands-ducs par les femmes, les ancêtres de Schouiski, princes de Souzdal, s'étaient vu dépouiller de leur apanage sous le règne de Vassili II. Éloignés long-temps de la cour, ils avaient joui d'une grande influence pendant la minorité d'Ivan IV.

Reconnu tzar de Russie, Schouiski, aussitôt après son avénement, déposa le patriarche de Moscou, dont le peuple était mécontent. La politique lui sembla commander l'abaissement des grands. Mais ces actes qui tendaient à rendre son règne populaire lui créèrent de puissans et nombreux ennemis. La révolte commença en Ukraine (1607). Un imposteur qui se disait fils du tzar Phéodor et qui se faisait appeler le tzarévitch Pierre, à la tête de quelques régimens de cosaques et d'un grand nombre de mécontens, commettait impunément toute sorte de brigandages dans cette partie de la Russie. Un esprit d'aveuglement et de vertige semblait s'être emparé de toute la nation. Vassili marcha contre les rebelles, les défit près de Toula, et fit périr dans les supplices les principaux d'entre eux. A peine Schouiski avait-il vaincu le faux tzarévitch Pierre, qu'un nouvel imposteur osa se montrer encore. Cet aventurier sortait des frontières de la Pologne

et prétendait être le prince Dmitri lui-même, échappé une seconde fois aux coups du traître Schouiski. Fortifié de tous les mécontens qui lui arrivaient de différens côtés, il battit les troupes du tzar (1708), commandées par le prince Kourakin et s'avança jusqu'aux portes de Moscou. Des généraux polonais, l'hetman des cosaques, Bruginski et le célèbre Sapiéha vinrent donner à son parti un éclat, une puissance, qui durent effrayer Schouiski. Cependant la famine désolait la capitale, et le feu de l'insurrection se propageait dans les provinces. Marine, la femme du faux Dmitri, la fille du boyard de Sandomir, déclarait reconnaitre son époux dans le guerrier qui réclamait son trône. Dans cette extrémité, Schouiski implora le secours de la Suède. Charles IX envoya en Russie un corps de cinq mille hommes sous la conduite du comte Jacques Lagardie, gentilhomme français. Mais ces troupes, malgré le secours qu'elles apportaient, ne firent qu'augmenter les troubles de la Russie, par leur amour du pillage et leur insubordination (1).

(1) Un autre officier français, P. de La Ville, seigneur de Domballe, qui, sous les ordres de Lagardie, commandait trois compagnies françaises, est auteur d'un récit des événemens qui se passèrent à cette époque en Russie. Nous publions ce précis historique, qui ne manque pas d'intérêt et qui rectifie quelques faits, dans notre

(1609.) Cependant la dissension s'était également mise chez les insurgés. Les Polonais, au siége de Smolensk, abandonnent la cause du faux Dmitri : cette défection anéantit son parti. Les Russes insurgés proposent à Sigismond de proclamer son fils Vladislas, tzar de Russie, et de lui livrer Dmitri. C'est ainsi que ces hommes doublement perfides, après avoir trahi l'état, ne rougissaient pas de trahir encore le rebelle auquel ils s'étaient vendus.

L'aventurier, instruit du complot, échappe à ses lâches et traîtres amis, rejoint le corps d'armée de Sapiéha, dont il connaît les talens, et reparaît sous les murs de Moscou (1610). A son approche, le peuple de la capitale se soulève entièrement ; il attribue au tzar les malheurs qui frappent la patrie. Les boyards, qui, de leur côté, ne lui ont point pardonné son usurpation et ses entreprises contre eux, entrent en négociation avec les assiégeans. Dans les conférences que cette espèce de trève amène, les membres des deux partis se reconnaissent et se parlent de leurs anciennes liaisons. Les maux de la patrie sont pris en considération. On se rappelle que des deux côtés le sang russe a coulé au profit d'ambitieux et d'intrigans sans nom.

édition de Nestor. (Voyez *la chronique de Nestor*, tome Ier. *Pièces importantes et inédites touchant les anciennes relations de la France avec la Russie*.)

Tout-à-coup une noble détermination est prise, celle d'abandonner de part et d'autre les intérêts de princes sans patriotisme et sans vertus. D'un côté, l'imposteur sera livré au fer des lois, et de l'autre, le tzar détrôné rendra à la nation le droit de se choisir elle-même un souverain par la voie d'élection. Aussitôt le peuple court aux armes; le tzar, son épouse et tous les siens arrêtés, conduits en prison, se voient forcés de chercher un refuge au fond des cloîtres.

Ainsi se termina, après quatre ans de règne, l'existence politique de Schouiski. Ce prince ne manquait pas de qualités; mais elles ne firent point oublier au peuple, et surtout aux grands, les moyens par lesquels il était arrivé au trône.

INTERRÈGNE. — (De 1610 à 1613.)

La Russie se trouvait sans souverain ni chefs, et le faux Dmitri cependant menaçait toujours Moscou. Le gouvernement, confié à quelques boyards, entra bientôt en accommodement avec les troupes polonaises: il fut convenu que Vladislas, fils de Sigismond, embrasserait le rit grec, et monterait sur le trône de Russie. Dmitri, abandonné des Polonais et des Russes de son parti, se réfugia à Kalouga, au milieu des Tatars, qui, seuls, lui étaient restés fidèles; mais ayant donné des sujets de mécontentement au khan de Kazimoff, celui-ci, de concert

avec son ami, le prince tatar Ouroussoff, résolut de se défaire de lui. Dmitri, informé du complot, prévint le coup, et fit lui-même assassiner le khan. Ouroussoff se chargea de venger son ami, et de délivrer la Russie de l'imposteur: aidé de quelques hommes affidés, il le suivit dans une chasse, le saisit, et lui trancha la tête. Ce qui restait de rebelles prêta serment de fidélité à l'enfant que Marine, la veuve des deux imposteurs, portait dans son sein.

Les malheurs de la Russie paraissaient irremédiables. Sigismond ne cachait plus son intention de démembrer ce pays, et les Polonais, enorgueillis par le succès de leurs entreprises, faisaient gémir Moscou par leur insolente et tyrannique domination. Mais ce qui mit le comble à la haine qu'ils inspiraient, c'est l'horrible massacre qu'ils exécutèrent sur les habitans de Moscou, le lendemain du dimanche des Rameaux (1611). Ce jour mit le comble aux malheurs de la Russie, et couvrit de honte la nation polonaise et le prince qui excitait tant d'horreurs.

Cependant quelques villes venaient de se liguer, et appelaient aux armes tous les amis de la patrie. Une armée se formait et allait répondre à l'appel, quand la division se mit de nouveau parmi les chefs. Un nouvel imposteur, usurpant le malheureux nom de Dmitri, se formait encore un parti et menaçait Moscou. Re-

connu à Pleskow, et proclamé tzàr, il s'avançait audacieusement, quand il fut surpris, arrêté, conduit à l'armée russe devant Moscou, et pendu à un arbre.

La Russie, attaquée de toutes parts et par les Polonais et par les Suédois qui venaient de s'emparer de Novgorod, semblait devoir succomber sous le poids de ses revers, lorsqu'un de ses citoyens les plus obscurs, Kosma Minin, boucher de Nijni-Novgorod, sort tout-à-coup de son échoppe, assemble ses concitoyens; il leur fait un tableau touchant des maux de la patrie, il les exhorte à sacrifier leur fortune, à vendre leurs maisons, leurs meubles, pour la cause commune, à mettre leurs enfans, leurs serviteurs à la disposition d'un chef valeureux, habile et patriote, en un mot, à concourir de tout leur pouvoir au salut, à l'affranchissement de la Russie. Son énergie se communique, l'enthousiasme se propage et fait des prodiges. Le brave Pojarski est choisi pour commander; de tous côtés la Russie se lève et s'arme contre ses oppresseurs. Bientôt la fortune se déclare pour la bonne cause : les Polonais, battus en plusieurs rencontres, sont obligés d'abandonner Moscou, et, l'une après l'autre, toutes les villes soumises à leur domination.

Après la délivrance de leur patrie, Minin et Pojarski voulant consommer leur ouvrage, convoquèrent les états et assemblées générales,

qui s'occupèrent du soin d'élire un souverain (1613). Après de longues contestations, les suffrages se portèrent sur Mikhail Romanof, fils du boyard Phéodor Nikitich, que nous avons vu, lui et toute sa famille, en butte aux persécutions, sous le règne de Boris Godounof.

CINQUIÈME PÉRIODE.

Depuis l'avénement de la famille Romanof jusqu'à nos jours.

—

MIKHAIL PHÉODOROVITCH ROMANOF.

56[e] RÈGNE. — (De 1615 à 1645.)

Mikhail Romanof n'avait que seize ans, et se trouvait à Kostroma près de sa mère dans un couvent, lorsqu'il reçut la nouvelle de son élévation. Sa famille était d'origine prussienne, et n'était venue en Russie que sous le règne du grand-prince Ivan II, Ivanovitch.

(1615.) Les Suédois cependant continuaient une guerre désastreuse pour la Russie. Par la médiation de l'Angleterre, un traité de paix fut conclu le 26 janvier 1616 : Novgorod resta à la Russie, mais la Suède eut l'Ingrie, la Carélie, la Livonie et l'Esthonie.

(1618.) Après de rudes et longues dissensions, la paix fut également conclue avec la Pologne. Cette puissance conserva Smolensk et

quelques autres villes, et rendit à la liberté de nombreux prisonniers, qui, depuis neuf ans, gémissaient loin de leur patrie. Parmi eux se trouvait le métropolitain Philarète, père du tzar. Le peuple, qui chérissait ce vieillard, le vit avec plaisir élevé à la dignitéde patriarche, et lui attribua la sage administration de son fils.

(1632.) Les tentatives que fit Mikhaïl après la mort de Sigismond pour recouvrer Smolensk furent infructueuses, et cette ville resta sous le joug de la Pologne.

Malgré les guerres qu'il lui fallut soutenir pendant presque toute la durée de son règne, Mikhaïl aimait la paix, et mérita par sa douceur et ses autres qualités le haut rang auquel l'appelèrent ses concitoyens. Marié d'abord à une princesse Dolgorouki, il épousa en secondes noces Eudoxie Strechenef dont il eut plusieurs enfans et notamment Alexis, qui lui succéda. Il avait régné trente-deux ans.

Le règne de ce prince, quoique fort agité par les guerres continuelles qu'il fallut soutenir avec les ennemis extérieurs de la Russie et les nombreux mécontens que le changement de dynastie fit naître, est remarquable à plus d'un titre. Mikhail mit tous ses soins à réparer les maux, à fermer les plaies, à faire oublier les misères des derniers temps : il releva la Russie de son abaissement, et la replaça haut

dans l'esprit des autres nations européennes. Il sut faire respecter le nom russe, long-temps méprisé, et la dignité du sceptre qu'il tenait du vœu de la nation (1).

(1) Dans les recherches que nous avons faites sur les anciennes relations de la France avec la Russie, nous avons été assez heureux pour trouver une lettre inédite de Mikaïl à Louis XIII, qui sert à confirmer ce que nous disons ici. Voici les points principaux de cette curieuse pièce :

« Vostre royalle puissance a envoyé vers nostre grande puissance vostre ambassadeur Louis, avec des lettres, et nostre grande puissance a trouvé qu'il fut ambassadeur vers nous. Nous avons commandé que sa légation fust entendue, et avons voulu recevoir ses lettres signées de vostre main, et contresignées de Loménie, dans lesquelles vous souhaitez que Dieu veuille faire prospérer nostre grande puissance, et témoignez qu'encore que nos estats soient éloignés des vostres, qu'ils soient séparés par plusieurs provinces, néanmoins la renommée de nostre grande puissance n'a pas laissé de parvenir jusqu'à vous ; que vos prédécesseurs et les nostres ont cy-devant vescu en bonne amitié et parfaite correspondance, et que de la même sorte vous souhaittez qu'il plaise à Dieu qu'à l'advenir la même amitié et correspondance s'establisse en cette rencontre entre nos royalles personnes, ce que nostre grande puissance désire extrêmement ; mais nous ne sçavons à quoi attribuer que nostre nom, nos titres et nos qualités aient été oubliés en la lettre que nous avez escrite. Tous les potentats de la terre, le sultan des Turcs, le roi des Persans, l'empereur des Tartares,

ALEXIS MIKHAILOVITCH.

57ᵉ RÈGNE. — (De 1645 à 1676.)

Alexis, âgé de seize ans, trouva la Russie remise des secousses qui l'avaient si longtemps agitée. Toutefois les premiers momens de son règne furent troublés par des mécontentemens populaires, excités par l'avarice et la cupidité de Morozoff, ancien précepteur du tzar, et depuis devenu son beau-frère.

l'empereur des Romains, les rois d'Angleterre et de Danemarck, et plusieurs autres grands seigneurs escrivant à nostre grande puissance, mettent nostre nom sur les lettres, et n'oublient aucun des titres et des qualités que nous possédons. Nous ne pouvons approuver vostre coutume de vouloir estre nostre amy et de nous desnier et oster les titres que le Dieu tout-puissant nous a donnés, et que nous possédons si justement; que si à l'advenir vous désirez vivre en bonne amitié et parfaite correspondance avec nostre grande puissance, en sorte que nos royales personnes et nos empires joints ensemble donnent de la terreur à tout l'univers, il faudra que vous commandiez qu'aux lettres que vous nous rescrirez à l'advenir, toute la dignité de nostre grande puissance, nostre nom, nos titres et nos qualités soient escrites comme elles sont en cette lettre que nous vous envoyons de nostre part. Nous vous ferons le semblable en escrivant tous vos titres et toutes vos qualités dans les lettres que nous vous manderons, estant le propre des amis d'augmenter plustôt réciproquement leurs titres et qualités, que de les diminuer ou retrancher, etc. »

Ce seigneur, enhardi par l'autorité que lui donnaient son rang et ses titres, avait, de son propre chef, assis des impôts crians sur les objets de première nécessité pour le peuple. Les exactions de Morozoff et les autres actes tyranniques de son ministère avaient trouvé les Moscovites indifférens : peu habitués au fardeau des taxes arbitraires, ils ne virent pas du même œil les nouvelles tentatives du favori. Sa perte fut résolue. Le peuple en armes envahit le palais, massacre les gens de Morozoff, incendie sa demeure et se livre aux plus graves excès; des scélérats, profitant du désordre général, volent et mettent au pillage une partie de la ville. — Pour apaiser la révolte, Alexis se vit obligé de supprimer les impôts, de s'abaisser jusqu'à la prière pour sauver Morozoff des mains des mécontens et de lui retirer l'autorité dont il abusait.

(1652.) Quelque temps après parut un nouvel imposteur, qui se disait fils de Marine et du prétendu Dmitri, tué par Ouroussoff. Les Polonais l'accueillirent, et prétendirent appuyer ses projets. Cependant, arrêté dans le Holstein, il fut livré, par le duc Albert, au tzar, qui lui fit subir une mort ignominieuse.

(1667.) Alexis fit la guerre aux Polonais, et recouvra les places et les provinces qui leur avaient été cédées par les dernières paix. Ensuite il porta ses armes contre la Suède, et

s'empara de Dorpat et de Narva, qu'il réunit de nouveau à la Russie. C'est vers cette époque qu'eut lieu la disgrâce du patriarche Nicon, célèbre dans l'histoire de Russie par ses grandes qualités, ses infortunes et ses travaux littéraires (1).

(1) Il était né près de Nijni-Novgorod vers 1613. Il s'était d'abord livré à l'état monastique; puis, docile aux volontés paternelles, il avait quitté le cloître pour le monde, et s'était marié. Devenu père de trois enfans, Nicon les perdit tous, et, dans son chagrin, retourna prendre l'habit monastique. Les intérêts de son cloître l'ayant appelé à Moscou, il fut connu de tsar Alexis, auquel il plut, et qui lui donna bientôt la direction d'un monastère de la capitale. Fait successivement archimandrite et métropolite de Novgorod, il devint, en 1652, patriarche de la Russie. Nicon était éloquent, austère, mais inflexible et dur. Cette sévérité n'éteignait pourtant pas en lui la charité. Dans la disette de Novgorod, il sacrifia ses revenus au soulagement des malheureux, et montra depuis les vertus d'un véritable ministre de l'Evangile. Nicon, nourri dans la lecture des livres saints, réforma la lithurgie russe, modifia le chant des églises, donna des textes sacrés une version plus littérale, fit en un mot, pour ramener le culte à sa pureté primitive, des efforts qui lui suscitèrent de nombreux ennemis. Les dissidens formèrent schisme, et furent appelés *Raskosnikl*. Appelé, par la confiance du souverain, au conseil-d'état, nulle grande mesure ne se prenait sans qu'il fût consulté. Peu à peu cependant les ennemis de ce grand homme sapèrent son crédit près du prince,

(1669.) Bientôt aussi éclata cette formidable rébellion excitée par Stenka-Razin, chef des cosaques, qui parvint à réunir sous ses ordres deux cent mille paysans, et à s'emparer d'Astrakan, où il commit toutes sortes de brigandages. Cette sédition, souillée par des actes d'une barbarie atroce, et long-temps soutenue par la fortune, ne fut entièrement apaisée qu'en 1671. Stenka, pris et livré au tzar, fut écartelé, et sa troupe entièrement exterminée ou dispersée.

Sous ce règne encore eurent lieu différens démêlés avec la Porte, qui unirent les intérêts

et le forcèrent à demander sa retraite. Retiré du monde, Nicon se donna tout entier à l'étude des chroniques : il réunit tout ce que la Russie possédait en ce genre, et forma, par leur moyen, un corps d'histoire, aujourd'hui connu sous le nom de *Chronique de Nicon*, et qu'on a long-temps et mal à propos confondu avec celle de Nestor. Les ennemis de Nicon ne se contentèrent pas de son éloignement, ils l'accusèrent de conspirer contre le tzar, et d'entretenir des relations criminelles avec les ennemis de l'Etat. Alexis, abusé, donna des juges au vieillard, qui instruisirent son procès, le déclarèrent coupable et déchu de la dignité patriarcale. Réduit à l'état de moine, il fut relégué dans un monastère près de Belozéro. A la mort d'Alexis, le tzar Féodor lui permit de revenir à Moscou dans un monastère qu'il avait fondé. Il mourut en chemin, près de Jaroslaw, en 1681.

du tzar et ceux des cosaques zaporaviens. Ces derniers achetèrent les secours de la Russie contre la Porte par la restitution de Kiew, cette ancienne capitale depuis si long-temps distraite du trône de Moscou.

D'un caractère doux et pacifique, Alexis s'appliqua cependant à rendre à la Russie les anciennes limites, la prépondérance et la prospérité auxquelles elle avait droit. Il appela les étrangers dans ses états, y introduisit des manufactures, fit défricher des terres incultes qu'il peupla de prisonniers suédois, polonais et lithuaniens. Il fit venir des vaisseaux de Hollande, reçut des ambassadeurs de Perse et de Chine, et entretint une correspondance suivie avec toutes les principales cours de l'Europe. Il fit traduire en russe divers ouvrages de sciences, réunit en un seul corps de lois toutes les coutumes des différentes provinces de son empire, et s'appliqua en un mot à améliorer toutes les branches de l'administration. Il faut cependant lui reprocher l'établissement d'un tribunal infame, appelé chancellerie secrète, véritable inquisition d'état, au nom de laquelle le plus respectable citoyen pouvait être arrêté sur la déposition du plus misérable des esclaves : institution odieuse qui démoralisa la société, et lui fit une nécessité de l'hypocrisie et de la fausseté, défauts qui s'infiltrèrent dans les mœurs de la nation, et

que les étrangers croient encore retrouver dans quelques Russes de nos jours.

Alexis mourut en 1676. Il avait eu de sa première femme les tzarévitchs Phéodor et Ivan et six princesses, dont l'une, nommée Sophie, acquit bientôt une grande célébrité; et de Nathalie Narischkin, sa seconde épouse, Natalie et Pierre-le-Grand.

PHÉODOR III, ALEXIÉVITCH.

58e RÈGNE. — (De 1676 à 1682.)

Phéodor, l'aîné des enfans d'Alexis, arrivé au trône à l'âge de 19 ans, se proposait de suivre les plans de son père pour la prospérité de ses états; mais la faiblesse de sa santé lui permit à peine de s'occuper des affaires publiques.

Dès le commencement de son règne, les Cosaques zaporariens (qui habitent le pays au-delà des cataractes du Dniéper), irrités contre les Polonais, auxquels ils étaient soumis, se donnèrent à la Russie. Constantinople ne vit pas sans mécontentement cet agrandissement de la puissance moscovite, et fit quelques efforts pour y porter obstacle. Ses tentatives furent infructueuses : l'Ukranie fut incorporée à la Russie.

Frappé des nombreux inconvéniens des titres héréditaires, Phéodor trancha par un coup d'état les querelles interminables des nobles. Il fit brûler publiquement et avec beaucoup de

solennité toutes les généalogies et parchemins de la noblesse, causes de tant de querelles et de jalousies, à la cour et à l'armée.

Voulant cependant dédommager les nobles du sacrifice obligé de leurs titres, il les fit tous inscrire, suivant leur rang, dans des registres particuliers, et y inséra le nom de ceux qui n'étaient pas compris dans les anciens livres. Il établit en outre une classe particulière pour la petite noblesse.

Alexis avait fondé une école où l'on enseignait les langues grecque, latine et slavonne: Phéodor voulut établir une académie sur le modèle de celle de France; mais il mourut le 16 février 1682, avant d'avoir pu effectuer ce projet. Il n'avait que vingt-cinq ans, et ne laissa qu'un enfant qui vécut peu.

IVAN V ALEXIÉVITCH et PIERRE Ier SON FRÈRE.

59e RÈGNE. — (De 1682 à 1689.)

Ivan, âgé de seize ans, était, comme son prédécesseur, d'un tempérament faible, et semblait incapable de porter le poids d'une couronne. Son jeune frère, Pierre, d'une constitution robuste et d'un caractère ferme, attire les regards et gagne les suffrages de la noblesse et du clergé, qui, s'étant réunis, le proclament à l'exclusion d'Ivan. Cependant la princesse

Sophie, la sœur commune des deux frères, qui s'était flattée de régner sous le nom d'Ivan, excite les Strelzi à prendre les armes au nom du jeune Ivan.... Vingt mille hommes de cette milice irritée par ses plaintes, se rendent au Kreml, tambours battans, enseignes déployées, et demandent vengeance des oppresseurs du tzar. Ils se précipitent dans le palais, jettent par les fenêtres les Narischkin (oncles maternels de Pierre), que d'autres streltsi, reçoivent sur le fer de leurs lances... de là se répandent dans la ville et massacrent tout ce qui leur est suspect. Enhardis par leurs succès, ces audacieux soldats rétablissent Ivan et rendent à Sophie les rênes du gouvernement.

(1682.) Les deux tzars, couronnés ensemble le 15 juin, n'avaient cependant du souverain que le titre; l'ambitieuse Sophie, secondée de son ministre Gallitzin, administrait les affaires, et faisait des traités d'alliance avec la cour de Vienne, la Pologne et la république de Venise, contre les Turcs, et se préparait à porter la guerre en Crimée. Pierre, âgé de quatorze ans, jaloux d'une autorité qu'il voulait à lui seul, se prononce contre cette entreprise, et blâme hautement les actes de Sophie et de son ministre. Cette ambition prématurée indigne les streltsi; ou plutôt excitée par Gallitzin et Sophie, cette soldatesque se soulève de nouveau, et met en danger les jours du jeune tzar. Obligé de se

réfugier au couvent de la Trinité, Pierre rassemble autour de lui ce qui lui est resté fidèle, expose ses projets de réforme, gagne les esprits, et parvient à comprimer la révolte. Rentré dans Moscou, son premier soin est de condamner l'ambitieuse Sophie à une prison perpétuelle, et Gallitzin à un exil lointain. Maître ainsi des avenues du trône, il obtient facilement du faible Ivan la cession d'un sceptre, dont le poids pesait trop à sa débile main.

PIERRE ALEXIÉVITCH, DIT LE GRAND.

60e RÈGNE. — (De 1689 à 1725.)

Pierre Ier, dès le commencement de son règne, montra des dispositions belliqueuses. C'était à Lefort, Genevois, officier distingué, qu'il devait les premières leçons de l'art militaire : principes qu'il mit en pratique avec les jeunes seigneurs qu'on avait placés près de lui pour l'amuser : il travestit ses compagnons de plaisir en soldats vêtus à l'allemande, et les divisa par bandes commandées par des officiers étrangers. Pour donner l'exemple, il voulut passer dans sa troupe par tous les grades militaires, et commença par celui de tambour. « Il vécut de sa paie, dit l'auteur de la *Vie de Pierre-le-Grand*, coucha dans une tente de tambours à la suite de sa compagnie, et fut ensuite élevé au grade de sergent, puis à celui de lieutenant. » Le nombre de cette milice

s'étant accru, il en forma dès 1690, deux nouveaux régimens qu'il attacha spécialement à sa personne, probablement en haine des streltsi, dont il projetait dès lors la ruine. L'un de ces régimens prit le nom de Préobrajenski, et l'autre, celui de Séménowski.

En veillant sur le matériel de l'armée, Pierre songea à se former une marine. Sa flotte, créée sous ses yeux par les soins d'ingénieurs et de marins étrangers, entra par le Don (1696) dans la mer Noire, et s'empara d'Azow, ville convoitée depuis long-temps par la Russie, et qui devait lui servir de rempart contre les Turcs.

Pierre cependant comparait l'état des arts et de l'industrie de son pays avec celui des autres contrées de l'Europe. Sentant, sous ce rapport, toute l'infériorité de la Russie, il résolut de changer l'esprit, les mœurs et les idées de son peuple. Afin d'y mieux réussir, Pierre voulut aller lui-même étudier les arts et les lois des différentes nations d'Europe (1697). Après avoir parcouru l'Allemagne, il passa en Hollande, et se rendit à Amsterdam et ensuite à Saardam, village à deux lieues de là, où, confondu parmi les ouvriers, il étudia la construction des vaisseaux. Toujours assidu au travail, le tzar devint bientôt un des plus habiles ouvriers et un des meilleurs pilotes. De la Hollande, Pierre passa en Angleterre, où il vécut comme à Saardam, s'instruisant de tout et recrutant des ou-

vriers, des artistes de tout genre, pour accomplir les travaux qu'il projetait en Russie.

Cependant une sédition violente, excitée par les streltsi, et fomentée, dit-on, par la princesse Sophie, le contraignit de hâter son retour. Les tortures et les supplices firent raison des révoltés. Le tzar, furieux dans sa vengeance, se chargea lui-même de l'office de bourreau, et coupa la tête à un grand nombre de criminels. « Au lieu d'un billot, dit un écrivain, pour l'exécution de ceux qui devaient avoir la tête coupée, on employa une longue poutre, sur laquelle on obligeait plusieurs des criminels à la fois de présenter leurs cous. Un d'entre eux, voyant que les autres couvraient entièrement la poutre, les écarte en disant : *Eloignez-vous, et faites-moi place.* Le tzar, frappé de ce trait de fermeté ou d'insensibilité, suspend la hache et lui fait grâce. » La plupart des streltsi furent décimés et envoyés en Sibérie, et leur corps fut entièrement cassé.

Le tzar, délivré d'une milice inquiétante, se livra aux réformes qu'il méditait. Il établit d'abord l'ordre de Saint-André pour répandre l'émulation parmi ses gentilshommes. Les Russes commençaient l'année au mois de septembre; il déclara qu'à l'avenir on daterait du mois de janvier (1700) (1). Une affaire plus importante

(1) En 1700, Pierre supprima la dignité patriarcale, qui donnait au chef de l'église de Russie le premier rang

l'occupait, c'était la guerre qu'il venait de déclarer à la Suède et à son jeune roi, l'intrépide Charles XII. Après de nombreux revers: « Je sais bien, disait-il à ses généraux découragés, que les Suédois nous battront long-temps, mais ils finiront par nous apprendre à les battre à notre tour. Nul prince en effet, ne sut mieux réparer ses pertes et en tirer avantage : la défaite d'un de ses généraux était immédiatement suivie d'une victoire signalée, qu'il remportait étant lui-même à la tête de ses troupes... Forcé par suite de périlleuses entreprises, à faire des propositions de paix au roi de Suède, celui-ci avait répondu avec hauteur et mépris : *Je traiterai à Moscou. — Mon frère Charles*, reprit Pierre, *veut faire l'Alexandre ; mais il ne trouvera pas en moi un Darius.* »

Ses espérances se réalisèrent. Charles XII s'étant imprudemment engagé dans les steppes de l'Ukraine, Pierre remporta sur lui, près de

après le tzar, et lui ménageait une influence dangereuse dans les affaires du gouvernement. Il transféra l'autorité du patriarche à un collége de quinze personnes, appelé le *très-saint synode*, et chargé de prendre connaissance des affaires ecclésiastiques, et généralement de toutes celles qui avaient été de la compétence du patriarche. Les membres de ce collége, obligés de prêter serment entre les mains du souverain, devaient être nommés par lui, sur la présentation du très-saint synode.

(Koch, t. II, page 73.)

Pultawa, une victoire signalée (1709), à la suite de laquelle une grande partie de l'armée suédoise resta prisonnière.

Pierre profita de l'éloignement et de la défaite de son ennemi : il acheva de conquérir l'Ingrie, la Livonie, la Finlande et une partie de la Poméranie suédoise, et jeta les fondemens de la ville de Pétersbourg.

Cependant les Turcs, chez qui le téméraire et le malheureux roi de Suède s'était réfugié, excités par ce prince, et plus encore par leur intérêt personnel, avaient rompu la trêve faite avec la Russie. Le tzar marcha contre eux; mais ayant eu le malheur de se laisser enfermer par leur armée sur les bords du Pruth, il allait être pris, lorsqu'au milieu de la consternation générale de son armée, la célebre Catherine, son épouse, entama une négociation avec l'ennemi, et parvint à lui faire abandonner sa proie. En mémoire de cet événement, Pierre institua l'ordre de Sainte-Catherine, exclusivement réservé aux femmes.

La tranquilité étant rétablie dans ses états, le tzar songea à recommencer ses voyages (1715). Il s'arrêta quelque temps à Copenhague, passa à Hambourg, en Hanovre, puis en Hollande où il parut, non plus sous le costume d'un simple ouvrier, mais avec toute la pompe et l'éclat de son rang. Reçu en France avec l'empressement et l'intérêt que devait exciter

l'arrivée d'un prince aussi extraordinaire, Pierre y vit la politesse, l'aménité, la douceur de mœurs qui distinguaient alors la nation française, et n'en conserva pas moins la rudesse et la violence de son caractère.

Son retour en Russie fut en effet signalé par l'acte le plus cruel, et l'on peut dire le plus injuste (1718). Le prince Alexis, son fils, élevé dans les anciennes idées russes, n'approuvait pas des innovations conçues à l'étranger, et qui devaient blesser les susceptibilités nationales. Pierre, étranger aux douces affections de la paternité, fit décréter son fils d'accusation au premier chef, lui fit faire son procès, et exigea des juges la condamnation de son fils. Le lendemain de l'arrêt de mort, Alexis fut trouvé étranglé dans sa prison. On a dit qu'il avait succombé à une attaque d'apoplexie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'enterrement du malheureux Alexis, tous ceux qui lui étaient restés fidèles ou attachés périrent dans les supplices (1).

Ce prince avait épousé, le 15 octobre 1711,

(1) A la suite de ce tragique événement, Pierre publia l'ukase (ordonnance) qui attribuait au prince régnant la faculté de désigner son successeur, et d'en changer même la nomination toutes les fois qu'il le jugerait nécessaire. Cette disposition devint funeste à la Russie.

(Koch, t. II, page 76.)

Charlotte-Christine-Sophie de Wolfenbutel, morte en 1715 du chagrin, dit-on, que lui causaient les mépris injustes de son époux : de cette union étaient nés Pierre, qui régna plus tard, et Natalie, morte en 1728.

(1721.) Quelque temps après cet assassinat juridique, Pierre conclut une paix glorieuse avec la Suède, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Esthonie, l'Ingermanie, la Carélie et Wibourg. Les états de Russie lui déférèrent alors les titres de *grand* et de *père de la patrie* et celui d'*empereur de toutes les Russies*. Le reste de la vie de Pierre-le-Grand ne fut qu'une suite de ses desseins : cependant il voyait sa santé épuisée. Tourmenté par une rétention d'urine qui lui causait des douleurs aiguës, il fut emporté le 28 janvier 1725, à l'âge de cinquante-trois ans.

Nous n'avons pu donner qu'une idée du règne et du caractère de Pierre Ier. Ses grands travaux, ses entreprises gigantesques, ses erreurs et ses fautes demanderaient plusieurs volumes: nous nous sommes bornés aux principaux faits. Voltaire, qui n'a pas craint, dans son histoire de Russie, de faire de ce prince un héros et un législateur qu'il compare aux plus beaux génies de l'antiquité, à Lycurgue et à Solon, s'exprime ainsi, à son sujet, dans un autre ouvrage.

« De la brutalité dans ses plaisirs, de la fé-
« rocité dans ses mœurs, de la barbarie dans

« ses vengeances, se mêlaient à ses vertus.
« Il a de ses propres mains été l'exécuteur de
« ses sentences sur des criminels, et dans une
« débauche de table il a fait voir son adresse
« à couper des têtes.... Les routes furent cou-
« vertes des membres rompus des amis de son
« fils. En un mot, si la Moscovie fut civilisée,
« il faut avouer que cette politesse lui a coûté
« cher. »

Pierre laissa trois princesses : Anne, fiancée au duc de Holstein; Élisabeth, qui régna dans la suite; et Natalie, enfant de six ans, qui mourut quelques jours après son père.

CATHERINE 1re, ALEXIÉVNA.

61e RÈGNE. — (De 1725 à 1727.)

Catherine et Menschikoff avaient si bien pris leurs mesures, qu'ils s'emparèrent des rênes du gouvernement aussitôt que l'empereur eut fermé les yeux. Catherine, jadis fille orpheline, sauvée des flammes au siége de Marienbourg en 1762, avait été élevée par charité, puis mariée à un soldat suédois. Devenue la favorite de Menschikoff, elle passa des bras de celui-ci sur le trône de Russie, où l'avait appelée l'amour de Pierre-le-Grand. A la mort de l'empereur, l'heureux Menschikoff, à qui Catherine devait tant, fut chargé de la haute direction, et le gouvernement intérieur ne

perdit rien de sa force. Les commencemens de ce règne furent en outre remarquables par la soumission de la Géorgie, dont le prince se donna à l'empire de Russie.

La princesse Anne, fille aînée de Pierre et de Catherine, reçut pour époux le duc de Holstein. Ce mariage dut naturellement causer beaucoup d'inquiétude au Danemarck, l'impératrice laissant ainsi deviner son projet de rétablir ce prince; mais Catherine ne vécut pas assez pour accomplir ce dessein.

Quelque temps après son avénement au trône, elle tomba dans un état de langueur qu'elle aggrava, disent plusieurs écrivains, par un usage excessif de vin de Tokai et de liqueurs fortes. Elle mourut le 27 mai 1727, à l'âge de trente-huit ans.

Pour prévenir les conséquences de la funeste loi de Pierre-le-Grand sur la succession au trône, Catherine avait fait un testament par lequel elle choisissait pour successeur Pierre, fils du malheureux Alexis, déclarant que si ce prince mourait sans enfans, la couronne passerait à la princesse Anne, épouse du duc de Holstein et à sa postérité. A son défaut, elle désignait Élisabeth, et ensuite Natalie, fille d'Alexis.

On lui doit la fondation d'une académie des sciences et l'institution de l'ordre de Saint-Alexandre Newski, dont Pierre-le-Grand avait donné l'idée.

PIERRE II, ALEXIÉVITCH.

62ᵉ RÈGNE. — (De 1727 à 1730.)

Par suite des dispositions du testament de Catherine, Pierre, âgé de douze ans, devait, jusqu'à seize, rester sous la tutelle d'un conseil de régence composé des princesses Anne et Élisabeth, du duc d'Holstein, de Menschikoff et de cinq sénateurs; mais l'ambitieux Menschikoff, qui voulait donner une de ses filles au jeune empereur, s'empara de toute l'autorité et du prince lui-même, qu'il logea dans son palais, et contraignit le duc et la duchesse à s'éloigner de Pétersbourg.

Cependant un rival dangereux pour Menschikoff prenait sur le caractère de Pierre le plus grand ascendant: c'était le jeune Ivan Dolgorouki, par les intrigues duquel Menschikoff, du faîte de la gloire et de la puissance, tomba tout-à-coup au dernier degré de misère et d'infortune. Condamné à finir ses jours à Bérézoff, l'un des plus durs climats de la Sibérie, ce favori si insolent, si hautain dans la prospérité, montra dans le malheur une grandeur d'âme et une résignation peu communes.

Le jeune empereur, en changeant de favori, n'avait fait que changer de maître; les princes Dolgorouki régnèrent en effet sous son nom, et le décidèrent à épouser une princesse de leur famille. Les fiançailles venaient d'être

célébrées avec la plus grande solennité, lorsque Pierre II fut subitement emporté par la petite vérole, le 29 janvier 1730, à l'âge de quinze ans.

Sous l'administration de Dolgorouki, la Russie fut assez heureuse. La paix ramena l'abondance, et le commerce prit un grand développement, par suite de l'entière exécution du canal Ladoga.

ANNE IVANOVNA.

63e RÈGNE. — (De 1730 à 1740.)

A la mort de Pierre II, le haut-conseil, le sénat et les états-généraux ne s'arrêtant point aux dispositions du testament de Catherine Ire, qui, ainsi que nous l'avons dit, à défaut de Pierre, appelaient au trône la duchesse de Holstein, résolurent de faire rentrer la couronne dans la branche aînée, et de l'offrir à l'une des filles d'Ivan V, frère de Pierre 1er. Des députés partirent en conséquence pour la Courlande, gouvernée alors par Anne, duchesse douairière, et firent ratifier à cette princesse les conditions auxquelles elle devait occuper le trône.

Ces promesses, qu'Anne fit alors, tendaient à restreindre extrêmement l'autorité souveraine et à créer un gouvernement purement aristocratique. Arrivée à Moskou, cette princesse ne tarda pas à déchirer la convention de

Mittau, et à se faire déclarer autocratrice de toutes les Russies.

Dominée par Biren, indigne favori de basse extraction, et qui ne s'en disait pas moins issu de l'illustre famille des Biron de France, l'impératrice Anne, quoique d'un naturel doux et humain, fit détester son règne en tolérant les cruautés, les exactions et la tyrannie de l'odieux Biren. Les Dolgorouki et les amis de cette célèbre famille furent ses premières victimes. Il fit périr dans les supplices près de douze mille personnes, et en exila plus de vingt mille. Pourvu du titre de comte, il fut bientôt imposé comme duc à la Courlande (1737), dont quelques années auparavant la noblesse avait refusé de le reconnaître gentilhomme.

Après la mort du roi de Pologne en 1733, l'impératrice, qui avait promis de respecter la liberté des délibérations pour la nomination d'un successeur, apprenant l'appui que la France prêtait à Stanislas, fit entrer vingt mille hommes en Pologne, qui s'emparèrent de Varsovie, et contraignirent l'infortuné Stanislas, dont la tête fut mise à prix, à chercher un refuge sur le territoire français, où il finit ses jours. Les armées russes, conduites par le célèbre Munich, placèrent sur le trône de Pologne l'électeur de Saxe, Auguste III, secoururent l'empereur Charles VI contre les Turcs qu'elles

vainquirent, et dispersèrent les Tatars de Crimée.

Anne, sans cesse obsédée par Biren, à l'ascendant duquel elle ne put se soustraire, n'avait pas songé à se donner un époux. Privée d'enfans, elle adopta sa nièce, la fille de sa sœur aînée, Catherine, duchesse de Mecklembourg. Cette jeune princesse, mariée en 1739 au prince de Brunswick-Lunébourg, mit au jour, l'année suivante, un enfant connu sous le nom d'Ivan VI : malheureux prince, dont la courte existence fut semée de tant d'adversités. Anne en mourant le nomma son successeur, quoiqu'il fût encore au berceau, et au préjudice du duc et de la duchesse de Brunswick, désigna l'ambitieux Biren pour régent.

Anne, faible et licencieuse princesse, mourut à l'âge de quarante-sept ans, après un règne de dix ans, le 28 octobre 1740.

IVAN VI, ANTONOVITCH.

64e RÈGNE. — (De 1740 à 1741.)

Ce prince, qui passa toute sa vie dans les prisons, ne doit figurer qu'un moment sur le trône de Russie. Biren, généralement détesté, traitait avec insolence et mépris le duc et la duchesse de Brunswick. Le général Munich, dévoué au parti du père et de la mère de l'empereur, fit arrêter le régent au milieu de la

nuit, et traça le dessin de la prison où Biren fut enfermé. La régence fut déférée à la princesse Anne de Mecklenbourg, épouse du duc de Brunswick : mais cette mesure ne put prévenir les complots sous lesquels tombèrent tous les membres de cette illustre famille.

Le commencement de l'année 1741 fut marqué par une célèbre ambassade, que l'usurpateur de la Perse, Thamas-Kouli Khan, envoya à la cour de Russie, avec des paroles de paix.

La princesse Élisabeth, fille de Pierre-le-Grand, éveillait la sympathie d'un nombreux parti : son goût pour les plaisirs n'avait point éteint chez elle le regret du trône. Elle était surtout excitée dans ses vues ambitieuses par l'ambassadeur de France, La Chétardie, et par un de ses affidés nommé Lestocq. Ce Lestocq était né dans le Hanôvre, de parens français ; il exerçait en Russie la profession de chirurgien depuis 1713. D'abord fort bien accueilli de Pierre-le-Grand, puis disgrâcié, il avait été exilé à Kazan. Rappelé par Catherine Ire, et devenu le chirurgien de la princesse Elisabeth, il était l'agent des négociations et des intrigues entamées contre le jeune empereur et sa famille.

Cependant la régente recevait tous les jours des avis sur les complots qui se tramaient contre elle : on lui conseillait d'avoir les yeux sur Élisabeth, sur l'ambassadeur de France, et surtout de faire arrêter le remuant Lestocq.

La régente, toute confiante dans l'innocence et l'éloignement qu'elle supposait à la princesse pour le pouvoir, dédaignait ces conseils et s'abandonnait à une entière sécurité.

Un matin, Lestocq impatient se rend chez Élisabeth; il la sollicite de nouveau pour hâter l'exécution de leur projet..... Elisabeth, tout entière aux soins de sa toilette, répond avec préoccupation. Lestocq, tout en causant, tire deux cartes, sur l'une desquelles il dessine une couronne, sur l'autre, des roues et le gibet. — « Madame, dit-il, la régente est sur ses gardes et va prendre ses mesures. Tenez, il n'y a pas de milieu, ajoute-t-il en présentant les deux cartes: l'une pour vous, ou l'autre pour moi. »

Élisabeth, ainsi pressée, se laisse conduire à la caserne des gardes, et le 6 décembre 1741, à minuit, la duchesse, son époux, le jeune Ivan, le maréchal Munich et les principaux partisans de Brunswick, sont arrêtés et envoyés en exil.

Le malheureux Ivan, tombé du trône sans en avoir goûté les douceurs, fut enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, où nous verrons bientôt quelle fut sa triste fin.

ÉLISABETH PÉTROVNA.

65e RÈGNE. — (De 1741 à 1761.)

Parvenue au trône par une révolution, Élisabeth pouvait craindre d'en être chassée par

une contre-révolution. Le duc de Holstein, fils de sa sœur aînée, avait droit de régner avant elle : pour assurer sa couronne et la paix du pays, elle appela son neveu près d'elle, en 1742, et le désigna pour son successeur.

Cependant on découvrit bientôt une conspiration ourdie par l'envoyé de la reine de Hongrie, dans le but de rétablir la maison de Brunswick. Les principaux conjurés, parmi lesquels figuraient mesdames Bestuschef et Lapoukin, eurent la langue coupée, subirent la peine du knout, et furent exilés en Sibérie. Elisabeth, en montant sur le trône, avait fait vœu de ne faire mourir personne : clémence digne du plus barbare tyran, puisque les supplices les plus cruels furent substitués à ce genre de peine.

Tout en punissant les hommes qu'elle regardait comme ses ennemis, Élisabeth comblait de faveurs ceux qui l'avaient aidée à s'emparer du trône. — Lestocq ne fut pas le dernier à se ressentir de sa munificence. Toutefois, avec le ton de franchise qui lui était naturel, il se plaignait souvent à l'impératrice du tort que lui faisaient, dans son esprit, ses nombreux ennemis. Élisabeth, en effet, finit par prêter l'oreille aux discours de la haine, et Lestocq arrêté, fut conduit (1748) à la citadelle de Pétersbourg, condamné à perdre ses char-

ges, ses titres, ses possessions, et à recevoir le knout. Après un supplice aussi ignominieux, Lestocq, exilé à Ougletz, sur le Volga, ne fut rappelé qu'en 1762, par Pierre III, dont il ne put toutefois obtenir le moindre dédommagement. Lestocq mourut en 1767, pensionné par Catherine II.

(1744.) Élisabeth donna pour épouse à son neveu la fille du prince régnant d'Anhalt-Zerbst, qui embrassa la religion grecque, sous le nom de Catherine Alexiévna, et qui depuis impératrice, fut mère de Paul Ier.

En 1756, les Français et les Anglais étant en guerre, l'Europe entière prit parti pour l'une ou l'autre puissance. Élisabeth, par haine pour le roi de Prusse, qui s'était déclaré pour l'Angleterre, embrassa les intérêts de la France, et resta, durant toute cette guerre, sa constante alliée, malgré les efforts du grand-duc, son neveu, dont le dévouement au roi de Prusse était illimité.

Élisabeth mourut le 29 décembre 1761, à l'âge de cinquante-deux ans, après un règne de vingt-un ans. C'est à elle que Moscou est redevable de son université, et Pétersbourg de son académie des beaux-arts. — D'un caractère doux et clément, Élisabeth, trop indolente, ne pouvait se livrer au travail. L'amour était son penchant dominant : elle avait la prétention de passer pour la plus belle femme de son siècle,

et madame Lapoukin expia cruellement le tort de lui être comparée pour la beauté.

PIERRE III, PHÉODOROVITCH.

66e RÈGNE. — (De 1761 à 1762.)

Pierre III, né en 1728 d'Anne Pétrovna, fille aînée de Pierre-le-Grand et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, déclaré grand-duc de Russie en 1742, fut, à la mort d'Élisabeth, proclamé empereur de Russie. Maltraité sous le despotisme des favoris de sa tante, le jeune Pierre avait juré de tirer vengeance de ses persécuteurs. Au jour de sa puissance, il oublia les injures du grand-duc, et répandit de nouvelles faveurs sur ses ennemis. Admirateur passionné du grand Frédéric, il voulut *prussianiser* la Russie; et ces innovations, dans un pays si amoureux du *statu quo*, lui créèrent de nombreux ennemis. Au nombre des services qu'il rendit à son pays, il faut compter l'abolition de l'odieuse inquisition, la chancellerie secrète, établie sous le règne d'Alexis Mikhailovitch.

Malgré ses bonnes qualités et le bien que fit son administration, Pierre III avait des défauts, et n'inspirait que du dégoût à son épouse, dont il n'ignorait pas d'ailleurs le caractère et les menées secrètes. Il se préparait même à des actes rigoureux contre elle; et quelques

auteurs ont écrit qu'au détriment du tzarévitch Paul, il avait dessein de reconnaître pour son héritier le jeune Ivan qui languissait dans les prisons de Schlusselbourg.

Quoi qu'il en soit, Catherine conçut de vives inquiétudes, et parvint à associer à sa fortune beaucoup d'hommes puissans dans le sénat, dans l'armée, et jusque parmi les ambassadeurs des cours étrangères. Le jour choisi pour exécuter le complot fut celui de la fête de l'empereur. Enfermé dans son palais d'Orienbaum, où il recevait les félicitations de ses courtisans et de jeunes femmes dont il s'entourait sans cesse, Pierre III apprit tout à coup le triomphe de Catherine à Pétersbourg. Accablé de cette nouvelle il ne sut prendre aucun parti. Livré sans défense à la générosité de celle qui le détrônait, cet infortuné monarque devint l'objet des insultes et des outrages d'une ignoble soldatesque. Vainement fit-il une abdication solennelle en faveur de son épouse, il fut enfermé, et le sixième jour on le trouva mort dans sa prison: le bruit se répandit qu'il avait cessé de vivre par suite d'une colique hémorrhoïdale.

CATHERINE II, ALEXIEVNA,

67e RÈGNE. — (De 1762 à 1796.)

Le règne de Catherine II est trop connu pour que nous entrions dans le détail des événemens qui l'ont signalé. On sait qu'elle ac-

cueillit près d'elle ceux que la voix publique désignait comme les assassins de son époux, qu'elle récompensa magnifiquement les hommes qui lui avaient conquis le trône; et que les partisans de l'infortuné Pierre III furent exilés ou punis. — Cependant le jeune Ivan était l'objet des craintes de l'impératrice et des espérances des mécontens. Détenu à Schlusselbourg, il y avait d'abord été assez bien traité. Des projets insensés, vrais ou supposés, de le rétablir sur le trône, hâtèrent la catastrophe qui mit terme à ses jours. Une attaque à main armée, dirigée contre Schlusselbourg et conduite par Mirovitch, que quelques-uns crurent l'agent secret de Catherine, devint pour ses gardes un motif de se défaire du jeune prisonnier : désespérant de le soustraire aux recherches de Mirovitch, ils le poignardèrent, et délivrèrent ainsi l'impératrice d'un prince qui pouvait par la suite devenir embarrassant. — Ivan avait seize ans.

La Pologne, par la mort d'Auguste II, se trouvait en proie aux factions. L'impératrice, dont les vues politiques tendaient à l'envahissement de ce royaume, saisit cette occasion pour faire sentir à ce malheureux pays la haine que lui vouait depuis si long-temps la Russie. Se couvrant du titre de protectrice, Catherine parut d'abord se contenter d'imposer aux Polonais un roi de son choix. Le

prince Poniatowski, l'un de ces hommes auxquels la nature accorde tout, excepté le génie, accepta la triste mission de gouverner son pays sous l'influence étrangère, et de déguiser un instant aux yeux des infortunés Polonais les vues ambitieuses de l'impératrice.

(1769.) Les autres cours de l'Europe, effrayées toutefois de l'accroissement prodigieux que prenait la Russie, étaient parvenues à lui susciter une guerre avec la Turquie. Vainqueurs sur terre et sur mer, après divers combats assez meurtriers, les Russes contraignirent la Porte à accepter une paix honteuse, par laquelle la Crimée, déclarée indépendante, se trouva plus que jamais à la merci de l'impératrice.

Cependant la peste qui désolait Moscou devint un nouveau prétexte pour la réalisation des projets depuis si long-temps nourris contre la Pologne. Dans le but apparent d'arrêter les progrès de ce fléau, Catherine, de concert avec la Prusse et l'Autriche, fit occuper ce pays par une armée nombreuse. Les efforts tentés par quelques confédérés polonais, pour secouer le joug insupportable des étrangers, accéléra le premier démembrement qui enleva d'un seul coup à la Pologne cinq millions d'habitans.

Les succès et les plans de Catherine ne furent un instant troublés que par l'entre-

prise hardie d'un célèbre aventurier, Pugatcheff, qui, né sur les bords du Don, prenait audacieusement le nom de Pierre III, l'époux infortuné de l'impératrice, et soulevait, par la force de son génie et l'espoir d'une liberté prochaine, les mécontens et les esclaves des provinces méridionales. Battues à plusieurs reprises par les bandes de ce chef de révoltés, que, par dérision, Catherine surnommait *M. le marquis Pugatcheff*, les troupes russes, sous la conduite du prince Gallitzin, parvinrent à disperser l'armée insurgée, à s'emparer du faux Pierre, qui fut livré aux échafauds.

(1779.) La guerre venait de s'allumer entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique. Dans cette lutte à laquelle la France prit part et d'où jaillirent tant d'événemens inattendus, Catherine, habile politique, adopta le plan d'une neutralité armée. N'ayant rien à craindre des puissances européennes, toutes divisées d'intérêt, elle reporta ses vues vers l'Orient. Une armée nombreuse, commandée par le satrape Potemkin, s'empara de la Crimée, du Kouban, et força le sultan à ratifier ce nouvel envahissement.

Ces succès qu'interrompit à peine l'expédition du roi de Suède, qui, d'abord menaçante, fut bientôt réprimée, inspirèrent à Catherine l'idée de chasser entièrement les Turcs de leurs possessions européennes, et d'incorporer

à ses états, déjà si vastes, le pays d'Alcibiade, de Périclès et d'Alexandre. Battus sur tous les points, les Turcs virent tomber au pouvoir des Russes Otchakoff, Kinbourn, Kotchim et la malheureuse Ismaïloff, où périrent trente-cinq mille Turcs. C'est alors que le farouche Suvarow écrivit à Potemkin cette lettre laconique et tout à la manière des Spartiates : *Le drapeau russe flotte sur les murs d'Ismaïl.* Expression énergique, et qui n'avait pas besoin de commentaire.

(1793.) Cependant l'anéantissement de la Pologne, projeté depuis long-temps par le cabinet de Saint-Pétersbourg, fut de nouveau résolu. Une déclaration de guerre signifiée à la diète et appuyée de cent vingt mille baïonnettes, décida du sort de ce malheureux pays. Les efforts héroïques de l'intrépide Kosciusko ne retardèrent que de quelques jours la marche du *spartiate* Suvarow. Chacun sait le siége de Varsovie, les malheurs de Praga, et la déplorable destinée du trône des Jagellons.

Catherine, victorieuse de toutes parts et maîtresse de la Courlande, qu'elle déclarait définitivement réunie à son empire, venait d'entrer dans la ligue formée par l'Europe contre la France, lorsque la mort vint mettre un terme à une vie remplie de tant de faits extraordinaires.

Catherine accabla de présens et de flatteries

Voltaire, Diderot, d'Alembert, Grimm et tant d'autres gens de lettres; elle stipendia les folliculaires et gazetiers de l'époque, pour obtenir aux yeux de l'Europe le surnom de *Sémiramis* du nord, qu'elle méritait à beaucoup de titres, et dont l'avait gratifiée l'auteur de la *Vie de Pierre-le-Grand*. Juge impartiale autant que sévère, l'histoire la proclamera grande souveraine, et flétrira toutefois les fautes et les faiblesses qui souillèrent sa vie.

Elle avait régné trente-quatre ans.

PAUL Ier, PETROVITCH.

68e RÈGNE. — (De 1796 à 1801.)

Le grand-duc Paul, proclamé empereur, marqua le commencement de son règne par un acte étrange. Il fit ouvrir le tombeau de l'infortuné Pierre, plaça le corps de ce prince sur un lit de parade, lui rendit de nouveaux honneurs, et força deux de ses assassins, qui vivaient encore, à conduire le convoi.

Subjugué par la politique de l'Angleterre, Paul entra dans la coalition contre la France, et arma cinquante mille hommes qui se réunirent à trente mille Autrichiens sous les murs de Vérone. On sait le mépris que professait Suvarow pour cette armée de Français, sans pain et sans vêtement, que commandaient alors Macdonald et Joubert. Ses premiers succès

dans le Piémont, qui lui valurent le titre de prince et le surnom d'*Italique*, affaiblirent cependant ses forces au point qu'un nouveau renfort devint nécessaire. Paul I[er], jaloux de renverser le gouvernement qui régissait alors la France, fournit à la coalition quatre nouvelles armées qui devaient envahir ce pays, et, de concert avec l'Angleterre, reconquérir la Hollande. Mais les succès de Masséna en Suisse et de Brune en Hollande; et surtout l'immortelle journée de Marengo, à la suite de laquelle Bonaparte renvoya sans rançon tous les prisonniers russes, changèrent bientôt les dispositions de Paul. Son instinct d'autocrate lui fit vraisemblablement deviner dans Napoléon le monarque absolu sous le sceptre de qui se courberait bientôt l'Europe entière: il parut disposé à traiter avec la république, et à se liguer avec elle contre l'Angleterre. Cette puissance, que la défection et les projets de l'empereur devaient nécessairement irriter, résolut de se venger en lui suscitant des ennemis dans sa propre cour. Lord Witvort, dit-on, trouva facilement près du tzar des hommes auxquels il put confier la vengeance du cabinet de Saint-James. — Trompant la vigilance des sentinelles, les conjurés, sous la conduite de Platon Zouboff, l'un des derniers favoris de Catherine, s'introduisent la nuit, au nombre de soixante dans le palais Saint-Michel,

où reposait l'empereur. Le but avoué des conjurés était de contraindre Paul à abdiquer en faveur d'Alexandre, son fils aîné. Surpris dans son lit, l'infortuné monarque refuse de signer sa honte, et reproche aux sicaires leur crime et leur audace. L'un d'eux, le frère de Zouboff, se précipite sur sa victime : tous aussitôt frappent à la fois, et bientôt, pressé par le nombre, Paul, accablé, tombe en maudissant ses bourreaux et en prononçant le nom de ses fils, qu'il semble charger du soin de le venger. Cet horrible attentat eut lieu dans la nuit du 23 août 1801.

On essaya de faire croire à la nation que Paul était mort d'une apoplexie foudroyante; mais chacun apprit bientôt l'affreuse vérité. On plaignit un prince à qui l'on avait à reprocher quelques défauts, beaucoup de bizarrerie, un caractère ombrageux et défiant, un grand penchant au despotisme et des vues politiques assez bornées : mais on se rappela les vices de sa première éducation, l'éloignement qu'avait pour lui sa mère, la contrainte perpétuelle dans laquelle il vécut sous son règne, et pourtant les dispositions qu'il montra en arrivant au trône, ses projets d'améliorations, son économie, sa modération et la pureté de ses mœurs, toutes qualités précieuses dans un souverain, et qui contrastaient singulièrement avec tout ce qu'on venait de voir sous le règne précédent.

ALEXANDRE PAVLOVITCH.

69e RÈGNE. — (De 1801 à 1825.)

Alexandre, soutenu de l'Angleterre, aimé des Russes, et fils aîné du malheureux Paul, monta sur un trône que venait de tacher le sang de son père et de son aïeul. Les événemens extraordinaires de ce règne tiennent trop à l'histoire contemporaine pour que nous nous étendions sur leur nature : ils sont dans la mémoire de tous les lecteurs. Chacun sait qu'une troisième coalition formée sous les auspices de l'Angleterre, et à laquelle la Russie prit une part active, vint échouer et se dissoudre dans les plaines d'Austerlitz. Un corps entier de trente mille Russes disparut dans les eaux d'un lac glacé, sur lequel il s'était imprudemment engagé. Quoique vaincue, la Russie rentra bientôt en campagne (1806). Le triomphe d'Iéna ne ralentit point le zèle du tzar. Les journées de Tzarnovo, de Pultulsk et de Golynim, insignifiantes dans leurs résultats, amenèrent la bataille d'Eylau, la prise de Dantzick, la victoire de Friedland, et bientôt enfin le célèbre traité de Tilsitt. C'est là que, pour le héros qui présidait aux destinées de la France, il fallait pouvoir s'arrêter.

(1809.) En paix avec son redoutable adversaire, Alexandre voulut prendre sa revanche sur les Turcs. De nombreux succès, balancés

par quelques échecs, devaient occuper assez la Russie pour que son souverain ne songeât point à mécontenter le vainqueur d'Austerlitz. Cependant, des infractions, vraies ou supposées, motivèrent tout à coup l'incroyable et gigantesque expédition de 1812. On en sait le sort et les résultats. Cette guerre, la plus politique, la plus européenne de toutes celles de Napoléon, puisqu'elle tendait à frapper, d'une part, l'Angleterre, cette irréconciliable ennemie de la France, et de l'autre, le géant du Nord, aujourd'hui la terreur des peuples et des rois, souleva pourtant contre son auteur les nations de l'Europe dont il défendait les droits, et qui ne se séparèrent plus qu'en quittant la capitale de la France.

De retour en Russie, l'empereur Alexandre y reçut le titre glorieux de *Père de la patrie*, et voulut justifier l'amour de son pays par de sages réformes dans les institutions, le gouvernement et l'administration. De nombreux établissemens de bienfaisance et d'éducation publique, des réglemens sur le militaire, le civil, une législation maritime, des monumens, des théâtres, l'affranchissement d'un grand nombre de paysans, en un mot, des améliorations de tout genre contribuèrent à faire de son règne une époque de gloire et de grandeur pour la Russie.

L'émancipation de la Grèce, drame moderne où la Russie était appelée à jouer un si grand

rôle, et dans lequel elle a montré plus que de la froideur, est restée, pour la mémoire d'Alexandre, une tache que ses historiens auront peine à dissimuler. Il ne leur restera, pour excuser le héros, qu'à s'en prendre à la mort qui vint inopinément frapper l'empereur (1825) dans son voyage en Crimée, à une époque où toute l'Europe avait les yeux fixés sur lui, et semblait attendre de ce prince une dernière et glorieuse intervention.

NICOLAS Ier, PAVLOVITCH.

70e RÈGNE.—(De 1825 à)

Alexandre mourut sans enfans : le trône, par conséquent semblait devoir être occupé par Constantin, l'aîné des fils de Paul, vice-roi de Pologne, par suite des traités de 1815 ; mais une renonciation de celui-ci, confirmée par Alexandre mourant, y appelait le grand-duc Nicolas.

On sait que l'aurore du règne de ce prince fut signalée par la manifestation d'un projet qui n'allait pas à moins, dit-on, qu'à changer la forme du gouvernement et les institutions de la Russie. On a publié que les conjurés n'avaient d'autre but que d'affranchir la nation, d'émanciper les serfs, et de donner au pays une constitution libérale. Il faudrait, pour que tels eussent été les plans des conspirateurs que les Boyards eussent consenti aux seuls sacri-

fices auxquels ils n'ont jamais voulu songer, la renonciation de leurs droits seigneuriaux, seule base aujourd'hui de leur richesse. — Une chose qui me paraît évidente, c'est qu'il n'y a personne en Russie qui désire plu ardemment l'émancipation du peuple que l'empereur lui-même. Il en donne la preuve chaque jour en déclarant libres tous les paysans qui dépendent des domaines de la couronne. Aussi ce ne sera pas le peuple, en Russie, qui conspirera jamais contre son souverain : il n'en reçoit que des bienfaits, la liberté, des terres, des hospices et des écoles. . . . .

. . . .

L'empire de Russie, le plus vaste de la terre, et dont jamais n'approcha, pour l'étendue, l'empire romain ni celui d'Alexandre, comprend 340,361 milles géographiques, et s'étend d'Europe en Asie, entre le 19e et le 188e degré de longitude, et entre le 4e et le 78e degré de latitude. On voit que si la population de ce pays, son commerce, sa constitution, le caractère de ses habitans, répondaient à l'étendue de son territoire, l'Europe et le monde entier seraient destinés à devenir sa proie; mais heureusement il n'en est point ainsi. Sa population ne s'élève pas au-dessus de 50 millions d'habitans, et le peu de goût du peuple pour les innovations est une autre garantie pour l'Europe des intentions pacifiques du gouvernement russe.

Je finirai ce petit résumé par transcrire ici le titre complet que prend l'empereur en tête de tous les actes du gouvernement.

Par la grâce de Dieu, nous Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moscou, Kiew, Vladimir et Novgorod; tzar de Khazan, tzar d'Astrakan, tzar de Pologne, tzar de Sibérie, tzar de Chersonèse Taurique; seigneur de Pskow, grand-duc de Smolensk, de Lithuanie et Volhynie, de Podolie et de Finlande; prince d'Esthonie, Livonie, Courlande et Semigalie, de Samogitie, de Bialistock, de Carélie, Tver, Iougorie, Pernie, Viatka, Bulgarie et autres pays; seigneur et grand-duc de Novgorod d'en bas, de Tchernigoff, Riazan, Polotsk, Rostof, Karslaw, Belo-Osero, Oudoric, Obdoric, Kondie, Vitepsk, Mstislaw, et dominateur de toute la région septentrionale; seigneur du pays Ibérien, Kartalinien, Grusinien et Karbadinien; seigneur suzerain, héréditaire des princes Tcherkarriens, des montagnes et autres; héritier de la Norwége, duc de Slesvick-Holstein, Stomarie, Ditmarr et Oldenbourg, etc., etc.

MŒURS ET USAGES DES RUSSES AU XIXe SIÈCLE.

Avant de clore ce petit résumé, nous devons jeter un dernier regard sur l'état moral et la civilisation de la Russie au dix-neuvième siècle. Et d'abord répétons ici ce que nous avons déjà dit autre part : qu'il n'y a point de peuple sur lequel on ait débité plus de faussetés, d'impertinences et d'absurdités. Pour jeter de l'odieux ou du ridicule sur les Russes, on a tout faussé, tout dénaturé : l'histoire et les mœurs, le pays et la nation, les hommes et les choses. Il serait temps de faire justice de toutes ces déclamations, et de présenter enfin la Russie sous son véritable jour. L'espace et les moyens nous manquent pour cette œuvre de raison. Nous sommes contraints de nous en tenir à des généralités : un autre achevera la tâche.

La nation russe se divise en quatre classes : la noblesse, le clergé, la bourgeosie, le peuple.

Nul sujet russe ne peut se soustraire au pouvoir illimité qu'a sur lui le souverain : pouvoir que les tzars possèdent depuis un temps immémorial. Cependant il n'y a pas de peuple en Europe qui vénère davantage le nom de son prince, et qui lui soit plus attaché. On a beaucoup écrit au sujet de l'influence qu'exerça le règne de Pierre-le-Grand sur la Russie, et beau-

coup de gens on dit avec amertume que les lois et les innovations de ce prince n'ont servi qu'à joindre les vices des autres nations à ceux que les Russes avaient déjà, sans améliorer le moins du monde leur moralité. J'avouerai volontiers que si l'on ôtait aux *gentilshommes* russes l'usage des langues et des modes étrangères, la connaissance des arts et de la littérature, les cartes, les ameublemens de luxe et les futilités sans nombre que notre commerce leur ont valu pour leur rendre les hauts bonnets, la barbe, les longues robes et les habitudes toutes moscovites du seizième siècle, on pourrait les rendre à leur véritable caractère. Qu'en résulterait-il? Beaucoup d'honneur pour les Russes, un peu de honte pour les étrangers, puisqu'on avoue que notre civilisation ne leur a valu que des vices et des ridicules. Au surplus, je le répète, ces reproches sont pour la plupart injustes et dénués de fondement. On a généralisé des exceptions, et puis l'on a dit : Voilà les Russes!

Noblesse. — Elle est divisée en quatorze classes toutes assimilées pour le rang et la considération à certains grades militaires : ainsi, le gentilhomme de la première classe a le rang de feld-maréchal, tandis que le noble de la quatorzième n'a que celui de simple enseigne.

Les hautes classes, en Russie, exercent grandement les devoirs de l'hospitalité ; le goût des

arts et des lettres est de bonne heure inspiré aux jeunes gens des deux sexes. Chaque seigneur opulent a sa bibliothèque et son musée.

Le gentilhomme russe a pour premier défaut un sentiment qui lui fait honneur : c'est un excessif orgueil national, qui le porte à mépriser toutes les autres nations : cela s'appelle chez lui patriotisme; et ce patriotisme est vrai, profond, exclusif. Présomptueux par caractère, le jeune noble est doué d'une finesse d'esprit et d'un singulier talent pour médire, railler et saisir le côté ridicule des gens. Léger, inconséquent, beau diseur, il est impatient, volage et frivole, non point comme un Français d'aujourd'hui auquel on l'a parfois comparé, mais comme un vicomte, un marquis de Molière. Ses affections sont vives, mais peu profondes; il a des amitiés d'un mois, des haines de huit jours. Serviable, hospitalier, rempli de formes obséquieuses et prévenantes, il laisse trop tôt, peut-être, échapper que dans l'intérêt qu'il vous témoigne, il entre autant d'amour-propre et d'ostentation nationale que de véritable besoin d'être utile. Il est actif, remuant, aime la chasse, les chevaux, les équipages, la guerre, les longs voyages, le changement, le bruit, le luxe et l'éclat. A la cour, chez des supérieurs, le Russe gentilhomme est humble, souple, respectueux et craintif; il tremble, il balbutie au moindre signe de mécontentement de son chef. La

faveur est l'autel où sa fierté vient sacrifier. Rentré chez lui, le boyard se dédommage avec usure de cette contrainte sur une foule de subordonnés qu'il traite selon ses caprices, en despote, en bon maître, suivant l'impression qu'il a rapportée de la cour.

Clergé. — Nous avons vu, dans le courant de cette histoire que l'église russe avait autrefois pour chef un patriarche, dignité que Pierre-le-Grand crut devoir abolir pour y substituer un corps appelé le Saint-Synode, qui prête serment entre les mains du souverain. Depuis, les biens immenses du clergé furent remis au gouvernement qui fournit seul à l'entretien des ecclésiastiques.

Le haut clergé se distingue en Russie par des mœurs austères, une instruction profonde et de grandes vertus. Le bas clergé est pauvre, ignorant, livré à l'intempérance, et jouissant de peu de considération.

La religion catholique-grecque, que professent les Russes, diffère en peu de points de l'église catholique - romaine. Voici les principaux :

Ils ne croient point que le Saint-Esprit procède en même temps du père et du fils.

Ils communient sous les deux espèces : avec du pain bis, du vin et de l'eau mêlés ensemble.

Les enfans participent dès l'âge le plus tendre à la communion.

Ils ne prêchent pas.

Ils rebaptisent tous ceux qui ne sont pas nés dans leur religion.

Ils permettent le divorce.

La musique est bannie des églises.

Ils rejettent les dix commandemens, et portent jusqu'à l'idolâtrie le culte des images.»

En général, on reproche au peuple russe une dévotion extérieure et toute d'ostentation : sa superstition est également l'objet du blâme des étrangers. Mais au milieu de tout cela, chacun doit rendre honneur à la protection que le gouvernement accorde à toutes les religions, et louer la tolérance du peuple, qui souffre un mahométan, un arménien, un catholique, sans lui marquer aversion ni mépris. Chacun en Russie jouit librement de l'exercice de son culte, et nul n'est inquiété pour ses opinions religieuses ; seulement un étranger qui afficherait l'athéisme ou même une indifférence marquée pour tous les cultes, y deviendrait l'objet de la défiance ou de la pitié.

Bourgeoisie. — Elle ne se compose guère que des marchands ; ils remplissent l'espace immense qui sépare le gentilhomme du paysan, et se trouvent divisés en trois *guildes* ou sortes de patentes. Ceux de la première guilde doivent déclarer un capital de 50,000 roubles (l'impôt se prélève à raison de 4 3/4 pour cent du capital annoncé, pour les trois guildes sans distinc-

tion) ; les marchands de cette classe possèdent des terres et des paysans : ils peuvent, à prix d'argent, s'affranchir du service militaire. Ils ont le droit de faire le commerce dans l'empire et au-dehors, d'importer et d'exporter ; de créer des fabriques, etc.

Ceux de la seconde guilde déclarent 20,000 roubles, et ne peuvent trafiquer que dans l'intérieur de la Russie. Ceux de la troisième, dont le capital ne peut être moindre de 8,000 roubles, ne peuvent faire le commerce que dans l'arrondissement qu'ils habitent. — C'est dans la classe de la bourgeoisie que se rangent encore les artistes, les médecins, les avocats, les gens de métier, les artisans de toute espèce.

Les marchands des trois guildes, mais surtout ceux de la deuxième et de la troisième, ont conservé les mœurs, les usages et le costume des anciens Russes. Toutefois, la perspicacité, l'astuce et l'amour du gain sont les principaux traits de leur caractère. Pierre-le-Grand, qui connaissait parfaitement les marchands de son empire, disait, en parlant des Juifs qui demandaient à être reçus en Russie comme les autres étrangers : « Et que veulent-ils faire chez nous? mes barbus en savent plus long qu'eux! »

Peuple. — Le peuple russe est humble, serviable, hospitalier. Sans cesse attentif à vous être utile, quelques mots lui suffisent pour qu'il devine vos ordres et qu'il se hâte de les

remplir; il cause avec volubilité, rit aux éclats et dispute souvent; des mots piquants il passe à l'injure, sans jamais en venir aux coups. D'une politesse excessive dans ses relations habituelles, sa conversation est pleine de formules affectueuses qu'on trouve rarement dans celle des gens d'une classe élevée. Deux paysans qui s'abordent, se découvrent et s'embrassent; leur tendresse est expressive, désintéressée, toute fraternelle; dans l'ivresse surtout, le Russe n'a plus d'ennemi; il foule aux pieds et les soucis et la rancune. — Son adresse et son aptitude le rendent propre à tous les métiers. Sans autre instrument que la hache, il se fait bûcheron, charpentier, menuisier, architecte: il est lui-même son cordonnier, son tailleur et son chapellier. — D'un caractère naturellement timide, indolent et peureux, le Russe, à l'exhortation d'un supérieur, au défi d'un camarade, aux railleries d'une femme, devient entreprenant, actif, plein d'intrépidité, d'oubli de lui-même. S'il s'agit d'un danger à courir, d'un péril imminent, d'une mort presque inévitable, il baise sa relique, fait le signe de la croix et se précipite au milieu des flammes, dans un torrent ou sous les coups meurtiers d'un ennemi puissant. — A ces précieuses qualités, le paysan joint quelques défauts graves. Il est ivrogne et sujet au mensonge, et dès qu'il abandonne ses

champs pour la ville, il devient paresseux, cupide et fort enclin au vol. On peut lui reprocher hardiment ses friponneries sans qu'il essaie de se justifier : il commence par rire et répondre : « Je croyais que vous ne le verriez pas ! » puis il s'humilie, se prosterne, se roule à terre en s'écriant : Je suis fautif! Je suis fautif ! »

De la condition des femmes. — Autrefois les femmes avaient un costume spécial, déterminé, qu'elles ne pouvaient modifier ; la société des hommes leur était interdite : seulement lorsqu'un mari recevait, il faisait paraître un instant sa moitié, qui, accompagnée de ses suivantes, venait saluer les convives et leur offrir à chacun un verre de liqueur forte. — Pierre-le-Grand changea ces vieilles mœurs en y substituant les manières françaises. Au surplus, on a long-temps dit et propagé que la femme russe, esclave soumise, aimait à être battue de son mari : c'est un conte ridicule qui n'a pu trouver d'appui que chez des gens d'une excessive crédulité. — La femme mariée jouit de grandes libertés et de certains avantages qui lui sont refusés dans le reste de l'Europe : elle peut disposer, à l'insu de son mari, de tout le bien qu'elle a apporté en mariage ; elle est héritière de la septième partie de la fortune de celui-ci, s'il ne lui fait point d'autre donation ou douaire ; sa dot lui reste

après le décès de l'époux, et les héritiers sont tenus de lui en faire compte, dans le cas même où cette dot se trouverait absorbée par les charges de la communauté.

Il existe dans la plupart des villes de Russie des instituts, des couvens et des pensionnats pour les jeunes filles *nobles :* les langues étrangères, l'histoire, la géographie, les mathématiques, le dessin, les travaux de l'aiguille, la musique et la danse, tels sont les objets constans des études. — Quant aux filles du peuple, l'éducation est habituellement fort négligée. — Les femmes, en Russie, ont une physionomie originale et qui permet de les distinguer des étrangères; il y a de la mobilité dans leurs traits, de la finesse dans leur regard, de l'expression dans leur voix. Les paysannes ont conservé le costume national, quoiqu'il ne soit ni gracieux ni commode.

Forces physiques de la Russie. — Cet immense empire est situé de manière qu'il ne peut être attaqué par mer avec succès, quand toutes les flottes de l'Europe se combineraient · d'un autre côté, tant que l'armée de terre sera sur un bon pied, l'invasion de ses provinces ne peut qu'être momentanée, l'ennemi devant toujours tomber à la merci des Russes par la rigueur du climat qui, l'hiver, interrompt toute communication de mer.

Les troupes sont constamment entretenues

sur le pied de guerre, organisées et tenues comme pour marcher au combat : les divers corps qui composent chaque armée sont munis de leur matériel d'artillerie et d'administration de manière à pouvoir entrer en campagne aussitôt l'ordre reçu. On peut évaluer le chiffre de la totalité des forces militaires à 500,000 hommes qui, au besoin, seraient secondés par les corps irréguliers des hordes soumises à la domination russe.

La tenue actuelle des troupes est remarquable par son uniformité, par l'élégance et la commodité du costume, par la forme et la légèreté du fourniment. — Le soldat russe passe vingt-cinq ans au service, sans goûter d'autres distractions que celles du corps-de-garde ou du bivouac ; ses travaux et ses exercices sont multipliés et violens, l'excessive sévérité des chefs achève de rendre son sort aussi pénible que fatigant. D'un autre côté, l'administration veille à ses besoins : chaque caserne a son quartier pour les soldats mariés, et là vivent les époux comme s'ils étaient chez eux.—En devenant soldat, le paysan russe cesse d'être serf pour appartenir à la couronne ; ses enfans sont élevés avec soin dans des écoles attachées aux régimens, et restent enrôlés sous les drapeaux.

Littérature.—Le goût des lettres s'est rapidement propagé parmi les Russes. Dépourvue

long-temps d'écrivains et d'une littérature réellement nationale, on a vu subitement cette langue s'épurer, s'ennoblir, prendre son rang parmi les langues les plus lettrées, et se prêter à toutes les créations, à tous les genres. Depuis Catherine II surtout, elle grandit et se perfectionne avec cette rapidité, cette force de vie qu'on remarque dans la végétation du pays, à l'époque du renouvellement de la saison.

Au nombre des auteurs les plus remarquables du dix-huitième siècle, nous citerons le prince Kantémir, auteur de satires estimées, d'un poème épique, la *Petréide*, de plusieurs autres ouvrages, et d'un grand nombre de traductions. — Le fameux archevêque de Novgorod, Théophane Prokopovitch, polygraphe, auquel la Russie doit plus que de bons livres. — L'universel Lomonossof, fils d'un marchand de poissons. — Le poète Soumorokof, qui prit Racine pour modèle, et sut enrichir son pays d'un théâtre national. — Le professeur Krachéninikof, aussi savant philologue qu'habile naturaliste. — L'archevêque de Moscou, l'infortuné Ambroise, non moins célèbre par ses travaux littéraires que par ses vertus et sa déplorable fin. — Le comte Schouvaloff, l'ami de Laharpe et de Voltaire. — Le prince Scherbatoff et le conseiller Tatischeff, deux des plus savans historiens de Russie.

Parmi les femmes qui, dans le dernier siècle ont brillé par leurs travaux littéraires, nous citerons d'abord la grande Catherine, dont les productions ne sont pas sans mérite; la princesse Daschkoff, si remarquable par son caractère et sa conduite politique; madame Kéraskof, l'une des muses du poète Soumorokoff; la princesse Ourousoff, dont les poésies légères ont conservé leur place dans la bibliothèque des hommes de goût. — Nous ne parlerons pas des auteurs vivans, ni des progrès de la littérature depuis vingt ans. Tout le monde sait que la Russie a peu de chose à envier aujourd'hui aux littératures européennes les plus accréditées.

Les bibliothèques impériales de Pétersbourg et de Moscou sont assez riches en livres étrangers; mais ce qui les distingue surtout, c'est le grand nombre de manuscrits russes, slavons, polonais et orientaux. On y voit surtout avec intérêt quelques ouvrages autographes de la princesse Sophie, sœur de Pierre Ier. Les bibliothèques de Voltaire, de Diderot et de Galiani excitent également, à Pétersbourg, l'attention des curieux. — Des théâtres, des musées, des monumens somptueux, des églises et des cathédrales d'un style ravissant et capricieux, d'une architecture merveilleuse et hardie; des hospices et des établissemens nombreux de bienfaisance et de philantropie attestent de

toute part le goût, la piété, la richesse et la puissance des descendans des Scythes et des Sarmates, qui marchent à grands pas à la conquête de l'avenir, et semblent devoir, avant peu, devancer la civilisation européenne, dont il leur a fallu subir le joug.

Nous finirons ce chapitre en citant quelques-uns des proverbes russes les plus remarquables par l'originalité et leur empreinte moscovite. Les proverbes peignent mieux que toutes les plus belles phrases les mœurs et le caractère des peuples (*a*).

— » L'hiver arrivé, tout le monde se couche sur le four.

— » Le tombeau redresse un bossu, et le bâton un têtu.

— » Si deux personnes mangent ensemble, c'est le plus effronté qui avale tout.

— » Le poisson est à bon marché, quand un autre le paie.

— » La vache pour avoir une longue queue n'en parle pas mieux.

— » Les petites aiguilles font les plus fortes piqûres.

— » Le knout n'est pas un ange, mais il apprend à dire la vérité.

(*a*) La langue russe a près de 5,000 proverbes, qui sont pour la plupart divisés en deux parties, et terminés par des rimes. On en trouve le recueil à la bibliothèque du roi.

— » On boit le kwas quand on veut, et l'hydromel quand on peut.

— » Un rat dans un sac de blé est comme le voiévode dans son district.

— » A branches fortes, haches aiguisées.

— » Ne mangez pas de cerises dans la société d'un boyard, il vous crève les yeux avec les noyaux.

— » Le piéton ne peut être l'ami du cavalier.

— » Le sommeil est plus cher que père et mère.

— » Les mœurs d'un Mougik s'allient parfois à la fierté du boyard.

— » Point de bonnes fêtes sans folies.

— » La colère du tzar est l'ambassadeur de la mort.

— » Dieu est bien haut, et le tzar est loin.

— » Quand le patriarche est affamé, il vole tout comme un autre.

— » Le pou le plus adroit tombe sous le peigne.

— » Vous avez beau faire votre requête à Toula, il faut aller chercher la justice à Moscou.

— » A Dieu la gloire, au prêtre la chandelle, etc., etc.

FIN.

EXTRAIT

De la généalogie de la maison Romanof, actuellement régnante.

André, fils de Jean, et qu'on dit frère d'un prince de la Prusse, vint en Russie vers le milieu du XIVe siècle, sous le règne du grand-prince Ivan Ivanovitch.

Fedor, le dernier de ses cinq fils, fut père de Zacharie, qui obtint les plus grandes distinctions à la cour du grand-prince Vassili Vassiliévitch l'aveugle.

Il eut trois fils, dont le second, nommé Ioury Zachariitch, fut Boïari et Voiévode sous le règne du grand-prince Ivan Vassiliévitch. Il est fait mention de lui, pour la dernière fois, en 1501. Son troisième fils fut Roman Iouriévitch Zacharin, qui servit dans plusieurs campagnes en qualité de Voiévode. Il mourut le 12 février 1543.

Sa fille Nastasia ou Anastasia fut la première épouse du tzar Ivan Vassiliévitch.

Le dernier de ses fils fut Nikite (Nicétas) Romanovitch Iourief, qui parvint à la dignité de Boïarin. Il mourut en 1586.

Son fils aîné fut Fedor Nikititch Iourief, l'un des premiers Boïars de la cour du tzar Fedor. Fait moine sous le règne de Boris, il prit dans l'état monastique le nom de Philarète.

Tous ses fils moururent dans l'enfance, excepté MICHEL FEDOROVICH ROMANOF, élu tzar

en 1613, mort en 1645, âgé de 49 ans.

Il eut deux épouses : 1° Marie, fille du prince Mikhaïl Dolgorouki ; 2° Eudoxe, fille de Loukian Strechnef.

De son second mariage il eut Alexis *, Vassili et Ivan ; et les princesses Irene, Pélagie, Marpha, Sophie, Eudoxe, Anne et Tatiana.

ALEXIS, Mikhailovitch, tzar en 1631, mort en 1676, âgé de 47 ans.

Il eut deux épouses : 1° Marie, fille d'Ilia Miloflaski ; 2° Natalie, fille de Kiril Narichkin.

Il eut de la première : Dmitri, Alexis, Fédor *, Semen et Ivan * ; et les princesses Eudoxe, Marpha, Catherine, Marie, Anne, Fédosia, Fédora.

Et de la seconde Pierre * et la princesse Natalie.

FEDOR Alexiévitch, tzar en 1676, mort en 1682 ; à l'âge de 25 ans.

Il eut deux épouses : 1° Agaphia ou Agathe, fille de Semen Grouchetski ; 2° Marpha, fille de Matvei Apraxin.

Il eut de la première le tzarévitch Ilia, mort dans l'enfance.

IVAN Alexiévitch, tzar en 1682, d'abord seul et ensuite avec Pierre Ier, mort en 1695 âgé de 29 ans.

Il eut de son épouse Praskovia, fille de Fedor Soltykof, Catherine, Anne *, Praskovia, morte dans le célibat, Marie et Fedosia mortes dans l'enfance.

Catherine fut mariée à Léopold, duc de Mecklembourg. La princesse leur fille épousa Antoine Ulric de Brunswick-Bévern. Elle s'appellait Catherine comme sa mère ; mais elle prit

le nom d'Anne, en embrassant la religion grecque. Elle fut mère du malheureux

IVAN, empereur au berceau en 1740, renfermé dans une forteresse en 1741, poignardé dans sa prison en 1764.

ANNE épousa Frédéric-Guillaume, duc de Courlande; elle fut choisie pour impératrice de Russie en 1730.

PIERRE Ier eut deux épouses : Eudoxe, fille de Fédor Lepoukhin, et

CATHERINE Skavrunski, impératrice après la mort de son époux.

Il eut de la première Alexis et Alexandre, et de la seconde deux princes nommés Paul et deux nommés Pierre. De tous ces princes, Alexis parvint seul au-delà de l'enfance.

Il eut aussi de la seconde les princesses Anne,

ÉLISABETH, régnante en 1741, morte en 1761, et Natalie, Marguerite et une autre Natalie : ces trois dernières sont mortes dans l'enfance.

Le tzarévitch Alexis, trop célèbre par sa fin malheureuse, épousa la princesse Charlotte-Sophie de Brunswick-Volfenbutel, et eut d'elle un fils nommé

PIERRE II, empereur en 1727, et mort en 1730.

Anne, mariée à Charles-Frédéric, duc de Holstein, fut mère de Charles-Pierre-Ulric, empereur en 1761, sous le nom de

PIERRE III, mort en 1762, après six mois de règne.

Il eut de l'impératrice

CATHERINE II, son épouse, née princesse d'Anhalt-Zerbst,

PAUL PÉTROVITCH, empereur, né en 1754, marié deux fois, en premier lieu avec Natalie

Alexiévna, née princesse de Hesse-Darmstadt, dont il n'eut pas d'enfans, en second lieu avec Marie-Fédorovna, née princesse de Wurtemberg Stoutgard, dont il eut Alexandre Pavlovitch, né en 1777, Constantin, né en 1779, Nicolas, né le 6 juillet 1796, et Michel, né en 1798.

ALEXANDRE Ier, empereur, mort en 1825, sans enfans.

NICOLAS Ier, empereur en décembre 1825, marié, le 13 juillet 1817, à Alexandra-Féodorovna, fille de Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, née le 13 juillet 1798.

De ce mariage sont issus : Alexandre-Tzarévitch, né en 1818; Marie Nicolaiévna, née en 1819; Olga, en 1822; Alexandra, en 1825; Constantin Nicolaiévitch, en 1827.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME PÉRIODE.

Depuis la soumission de la Russie par les Tartares, jusqu'à son affranchissement et l'extinction de la dynastie de Rurik.

QUATRIÈME PÉRIODE.

Depuis l'extinction de la grande dynastie jusqu'à l'élévation de la famille Romanof.

CINQUIÈME PÉRIODE.

Depuis l'avénement de la famille Romanof jusqu'à nos jours.

FIN DE LA TABLE.


HARVARD COLLEGE
CONSERVED
9-2001
LIBRARY


Digitized by Google


WIDENER LIBRARY
HX VELI 5